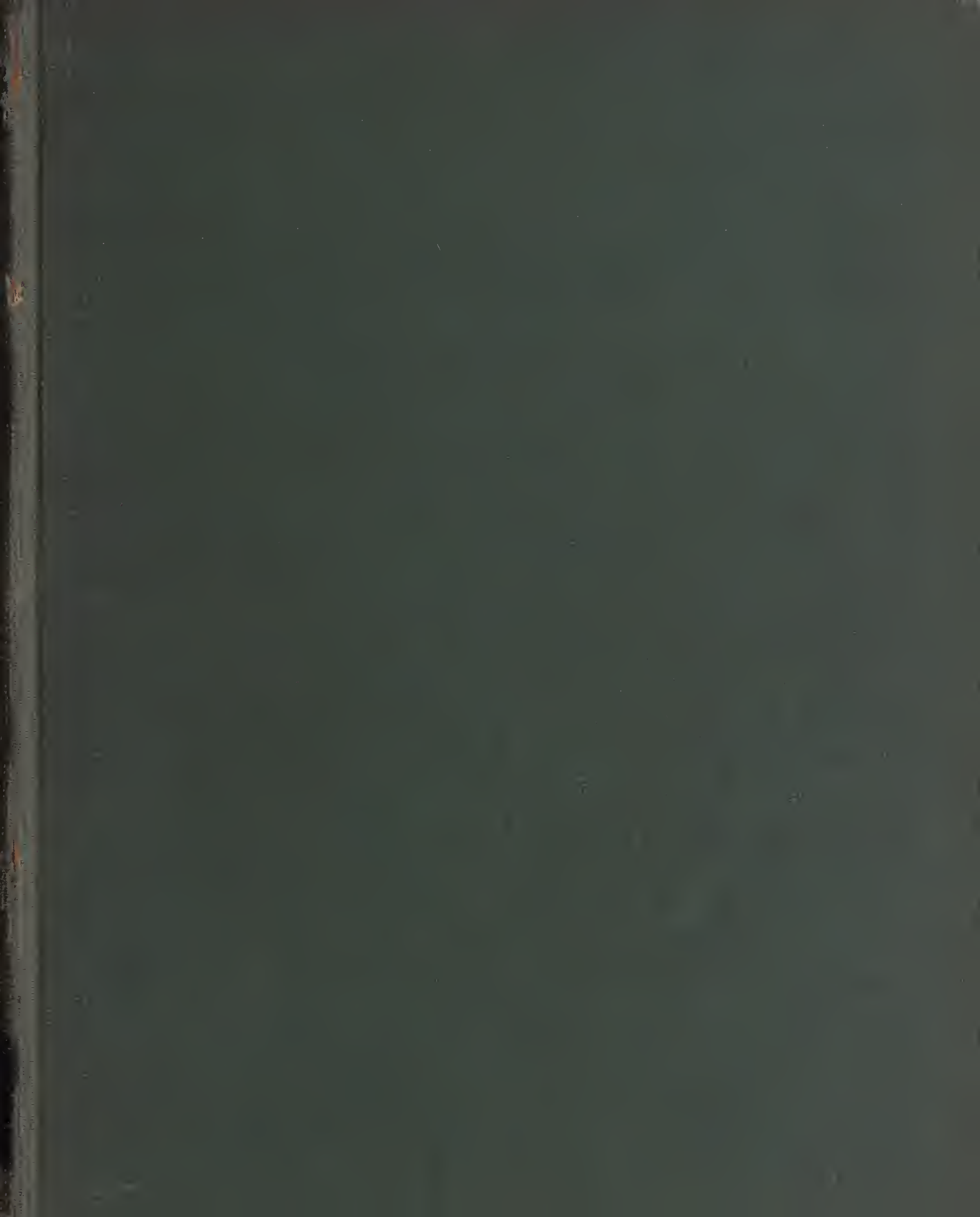



39 G289
Pt. 1
circulate
RS NAME
390
G289
1920
Pt. 1
COOPER UNION
ART SCHOOL LIBRARY
New York
Students may have four books at one time.
This book may be kept two weeks with privilege of renewal.
A fine of five cents a day will be charged for each book kept overtime.
Please do not remove date due card from pocket.
No. 507

GAZETTE

DU

BON TON

GAZETTE
DU
BON TON

ARTS, MODES
&
FRIVOLITÉS

LUCIEN VOGEL, Directeur.

1920

Tome I



Paris
AUX ÉDITIONS LUCIEN VOGEL
24, Rue du Mont-Thabor, 24

TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE



TABLE DES CROQUIS HORS-TEXTE



TABLE DES MATIÈRES

PREMIER SEMESTRE

(Janvier à Juin 1920)



TABLE DES ARTICLES

✣ ✣



LA GAZETTE DU BON TON

Janvier-Février 1920 — 3e Année — N° 1

SOMMAIRE

PLANCHES HORS-TEXTE




VERLAINE
MODES
LINGERIE
BIBELOTS
16
Rue de la Paix

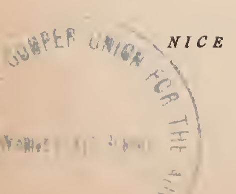

SPECIALLY DESIGNED FOR WOMEN
OF ULTRA DISTINCTION IN DRESS
"This Season's VOGUE and BON TON"
Séquana Hats
Exquisite Shapes - Glorious Shades
Novel designs and trimmings
Sold by the smartest Milliners throughout the U. K.
WHOLESALE FROM
Estelle DURAND, 141, New Bond Street
LONDON W. 1.



A PARIS — Application tous les jours par Monsieur Eugène lui-même, aux Salons de la Maison Desfossé, 265, rue St-Honoré, Paris


The Magical
MARCEL METHOD
of permanent Hair waving
STRAIGTH HAIR IS A NUISANCE
Marcel's Method of Permanent Hair Waving appears magical, but is really only the result of following the method of Nature. By causing lank hair to expand and contract exactly as does naturally curly or wavy hair, it produces an absolutely natural, permanent wave, which
DEFIES
SEA BATHING
TURKISH BATHS
OR SHAMPOOING.
The straightest hair can be permanently waved. Short hairs are made into small curls, producing a perfect, natural effect. The hair does not look frizzy as is so often the case when it is not properly treated. In fact, when waved by Marcel's, it is impossible to tell that the hair is not naturally wavy.
The Home outfits are specially suitable for use abroad, and for countries where heat, damp, and tropical conditions prevail. This has been proved over and over again by testimonials received.
MARCEL'S PERMANENT LTD
353, Oxford Street :: LONDON W. 1.







AVANT-PROPOS

INTERROMPUE par la guerre, la " Gazette du Bon Ton " reparaît. Elle continuera d'être, comme elle l'a été, le tableau de la mode par les artistes, le lieu où les couturiers et les peintres collaborent pour composer la silhouette de leur temps. Elle continuera d'être la plus élégante, la plus spirituelle et la plus neuve collection d'idées de costumes.

On verra, dans ces pages, comme on les y voyait avant la guerre, les figures de nos contem-

porains dans des décors familiers. Ces tableaux seront la petite histoire de notre époque. Le costume ne traduit-il pas l'esprit d'un siècle ? N'est-il pas un document ? Si, au lieu de porter un feutre mousquetaire, Mme de Longueville eut porté une capote à brides, la Fronde n'aurait pas eu lieu. Nous ferons ainsi, par l'histoire du costume, une suite d'images pour les historiens des mœurs.

On peut se représenter la Française comme une jolie femme dont la grâce est éternelle. Elle passe à travers l'histoire comme dans un appartement; chaque époque est pour elle un boudoir où elle entre pour changer de toilette. Elle reparaît différente et pourtant semblable. Elle a mille fantaisies. Si les sauvages caraïbes deviennent à la mode, elle se fera noire et restera belle. Elle paraîtra ici avec son visage d'aujourd'hui, son appartement, ses meubles, sa voiture, le fond du paysage où elle aime à se promener, et son sourire de ce temps-ci.

L'aspect d'une époque et sa mode sont liés à

ses goûts et aux modes de son esprit. Dans les musées, on garde et on rapproche les robes de taffetas, les clavecins, les livres de Jean-Jacques. Toute la vie d'une femme se reflète dans les toilettes qu'elle porte; et l'on s'habille selon ce qu'on doit faire. Si bien que le costume et le genre d'existence ne font qu'un, et qu'une revue des modes est heure par heure une histoire de la vie. Cette histoire, la "Gazette du Bon Ton" va donc l'écrire. Elle ne montrera pas seulement les toilettes à l'heure qu'on les apporte dans leur carton. Elle les suivra au thé, aux expositions, en visite, au théâtre, au concert, au bal, aux courses. Si l'on écrit ici l'histoire des robes, les robes écriront à leur tour l'histoire du temps.

Ainsi la "Gazette du Bon Ton" peindra toute la vie élégante de nos jours, à peu près comme un honnête homme cultivé, qui aurait du goût, des lettres et la curiosité de tout voir. Tels étaient ces charmants voyageurs du XVIII[me] siècle, qui hantaient les salons, voyaient la meilleure compagnie, s'y

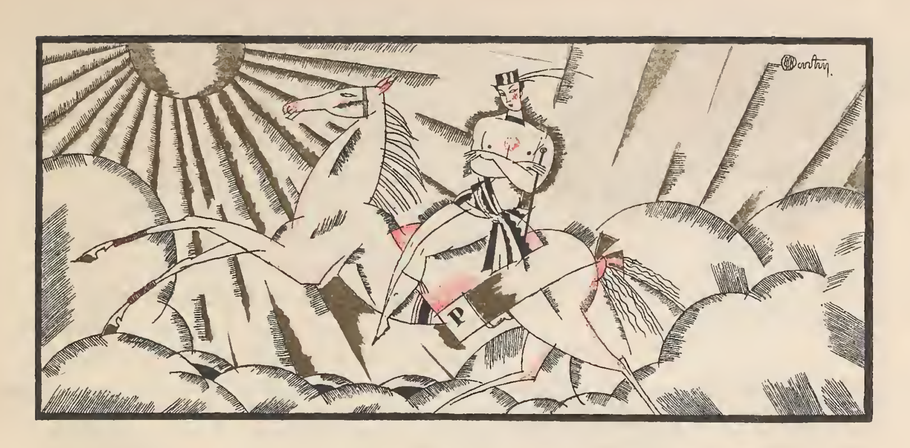
faisaient aimer, connaissaient le cabinet des amateurs, fréquentaient les gens de lettres, et écrivaient chez eux des lettres exquises.

Ce rôle nouveau de miroir de notre époque ne lui fera pas perdre de vue son rôle ancien et essentiel. On trouvera dans la "Gazette du Bon Ton" plus d'idées de modes encore que par le passé ; on y retrouvera en plus grand nombre encore ces aquarelles charmantes, qui étaient des tableaux en même temps que des documents. Mais on y verra aussi toute la vie de Paris peinte par ceux qui la voient le mieux ; et la vie de Paris, n'est-ce pas justement le bon ton d'une époque ?...

Henri BIDOU.







L'Ethnographie source d'élégance

COIFFURES ET TATOUAGES

> *Persée monte en amazone. Il est imberbe, sa bouche peut être qualifiée de grenade ouverte, le creux de sa poitrine est laqué d'une rose, ses bras sont tatoués d'un cœur percé d'une flèche, il a un lys peint sur le gras des mollets.*
>
> *Jules LAFORGUE* (Moralités légendaires).

QUELQUES esprits curieux ayant recherché chez divers peuples de l'Afrique centrale les éléments de cette sensibilité à la fois candide et maniérée que l'on admire 'dans les statuettes du pays Bambara, il peut devenir intéressant, pour la transformation de la mode considérée comme un culte, de s'inspirer des principes destinés à embellir les inspiratrices de ceux qui furent les auteurs anonymes de l'art nègre.





Si l'on remonte aux sources mêmes, l'élégance d'une belle Congolaise se rapproche de celle du lys des champs dont la gloire rayonnante est



la parure naturelle que Dieu lui donna. La nudité d'une belle fille de couleur, à la condition qu'elle soit d'un aimable embonpoint et qu'à l'image de nos costumes sa peau ne fasse pas un pli, apparaît comme un idéal primitif qu'il vaut mieux ne pas faire adopter à nos dames, pour mille et une raisons plus définitives les unes que les autres. Car il est bon de tenir pour certain que la simple beauté d'un joli corps féminin ne constitue pas une parure se suffisant à elle-même. Les filles australiennes, celles des îles Salomon, par exemple, qui vont nues vers leur destin, ne trouveraient personne pour les épouser si le tatoueur et ses aiguilles merveilleuses ne venaient apporter leurs soins. Aux îles Salomon, une fille de qualité fréquente le tatoueur, comme une Parisienne de même situation fréquente le couturier consacré par le présent.



Et parmi ces dessins, brodés sur la peau vive, peu sont charmants. Les uns copient lourdement les détails les moins décoratifs de la toilette des Européens et les autres manquent de distinction par leur abondance même.

A Honfleur, patrie des gentilshommes qui firent la grande Course et, entre temps, s'occupèrent de négoce avec les nègres, il existe un musée très curieux consacré aux souvenirs précis de la vieille flibuste. On y trouve, dans une vitrine, un album d'échantillons de cotonnades que l'on échangeait contre de la poudre d'or, des dents d'éléphants et des maladies contagieuses. Ces étoffes bariolées, semées de fleurettes ou simplement rayées de bandes rectilignes, durent séduire les négresses, qui se firent tatouer à l'imitation des étoffes dont elles n'avaient pas toujours l'occasion d'acquérir les

quelques mètres désirés. Ainsi, du cou au jarret, les filles de la Côte d'Ivoire se confièrent au tatoueur, qui les enjoliva de bandes de couleur ou de fleurs stylisées dans le goût des étoffes de Jouy.

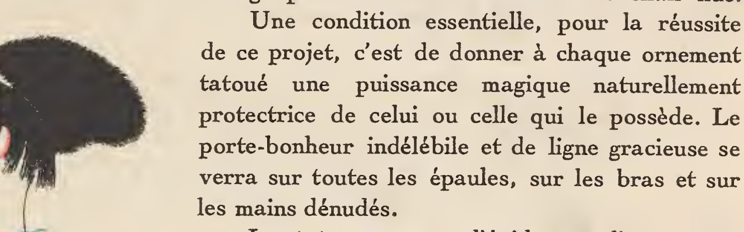


D'autres s'inspirèrent des coulisses, si l'on peut dire, de notre élégance. Elles se firent tatouer sur le corps des boutons, des bretelles et de mélancoliques ceintures copiées sur les modèles dessinés par des bandagistes aigris par on ne sait quoi.

Les Japonais seuls comprirent le tatouage et firent, de certains hommes, une imitation assez réussie des paravents pour exportation ou des gravures sur bois d'un érotisme supérieur à la moyenne, comme celles d'Outagawa et ses élèves.



Il ne faut pas tomber dans ces erreurs, si l'on veut, chez nous, rendre distinguée la mode de tatouer tout ce que la bienséance et l'usage permettent de laisser voir de chair nue.



Une condition essentielle, pour la réussite de ce projet, c'est de donner à chaque ornement tatoué une puissance magique naturellement protectrice de celui ou celle qui le possède. Le porte-bonheur indélébile et de ligne gracieuse se verra sur toutes les épaules, sur les bras et sur les mains dénudés.

Le tatouage, sur l'épiderme d'une jeune femme de goût, ne peut se comparer à l'effet produit par des tatouages de casernes coloniales. Ceux-ci ne sont, pour l'ordinaire, que des inscriptions comme on en découvre sur les murs des geôles, où des gens de pauvre imagination vivent en eux-mêmes, avec les tristes images d'une mélancolie grossière. Mais il est indéniable qu'une main de Célimène peut acquérir une étrangeté précieuse par la présence d'un petit





dessin teinté, gravé dans la peau et participant à sa vie, comme les veines minuscules, d'un bleu tendre, que l'on aperçoit sur les peaux délicates.



L'imagination de l'artiste qui doit décorer une élégante doit être subtile et plus littéraire que plastique. Je sais bien que la signature de l'artiste comptera pour beaucoup dans cette mode. Il ne faut pas toutefois qu'elle soit plus grande que le dessin. Les tatouages devront être signés avec discrétion.

De cette façon, une femme tatouée par un maître peut acquérir une valeur considérable. Une jeune fille tatouée par un peintre célèbre peut courir sa chance sans dot. Mais là se pose une question naturelle et macabre. A la mort de la propriétaire du tatouage, les héritiers peuvent-ils exiger la peau de la défunte ? Tout cela est à étudier. L'essentiel est de ne point se décourager.

N'est-il pas vrai qu'une grande coquette, qui pour n'être pas du meilleur monde le fréquentait cependant, fut, sous le règne de Louis XVI, tatouée d'une fleur de lys à l'épaule, mais par la main du bourreau. Cette aventure fut un précédent. L'héroïne en était la Valois, soi-disant comtesse de la Mothe, cette coquine, plus agréable, il est vrai, à tenir sur les genoux que le garde-champêtre de mon village.

PIERRE MAC-ORLAN.



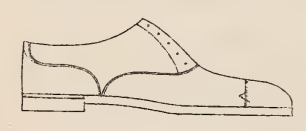
Pour les Fils de Familles

CHAQUE jour voit naître quelque institution charitable. Compatissant de ma nature, nul ne s'en réjouit plus que moi. Hélas ! que d'œuvres de ce genre il reste à créer, œuvres d'un intérêt immédiat supérieur ! Que de misères à soulager, que de plaies à guérir ! Et ce disant, j'insiste sur les plaies secrètes, sur les misères qu'à notre époque de vile démocratie dissimule une apparence de luxe et de fortune et qui, par là même, demeurent trop généralement ignorées. Quelques regards attentifs suffiraient pour initier les incrédules aux secrets douloureux de tant d'existences mondaines et non des moins brillantes. D'eux-mêmes les exemples surgissent sous ma plume ; mais pour cette fois, je n'attirerai l'attention que sur une classe de déshérités, classe nombreuse, classe intéressante entre toutes, et que nous désignerons sous le terme de fils de familles.

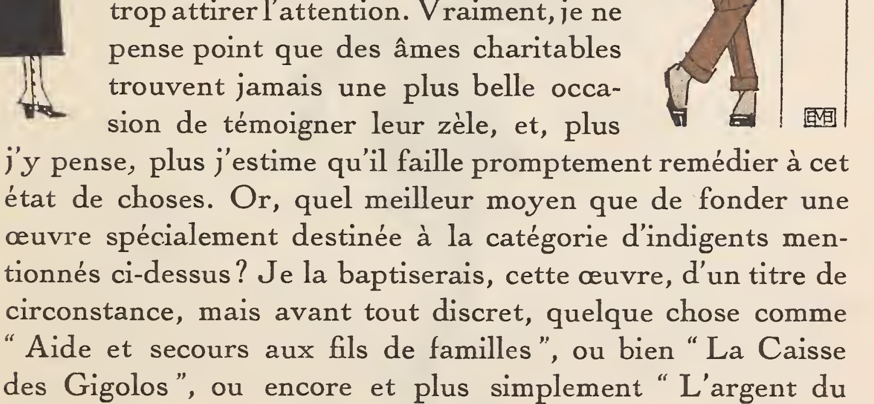


Qu'on se le dise, les pauvres sont revenus du front sans rien à se mettre. Ils ont trouvé leur garde-robe dévorée par les mites, rongée par le temps, et, sous peine de faire figure de loqueteux, bon gré, mal gré, ils ont dû passer par les exigences de leurs fournisseurs. Dure et triste nécessité. Il a fallu des vêtements pour le matin et pour le soir, pour le soleil et la pluie, des jaquettes, des smokings et le reste. Que faire, je vous le demande, avec des vieilleries! Jadis, on portait les vestons étriqués; maintenant il les faut larges. On n'avait que quatre boutons au gilet; il en faut cinq. On avait du linge empesé, il le faut mou; des bottines, et il faut des souliers; des chapeaux de soie, et voilà qu'on exige un claque. Il importe de changer au plus vite ses cols droits pour des cols rabattus, ses cravates de couleur pour des cravates noires, son manteau de voyage pour une cape, et ses bottes pour des leggings.

“ Soyez à l'aise dans vos costumes, a décrété le tailleur. Laissez-moi là vos modes d'avant-guerre. Il importe que, même en habit, vous soyez à même de jouer au football. Et puis, ne tardez pas



à vous commander une redingote, vêtement difficile à porter, j'en conviens, propre à causer une certaine appréhension aux va-nu-pieds du monde politique, mais qui restera la marque distinctive des honnêtes gens. J'entends ici qu'il faut prendre honnête dans le sens large et ancien du mot. On la portera noire, un peu courte, boutonnée à la taille et formant jabot, le gilet de même nuance, et les pantalons agrémentés de rayures fantaisistes". Sur quoi, de l'air le plus gracieux, le tailleur a conclu : " Mes prix ont un peu monté ". Le chemisier a fait une remarque semblable, et le bottier, tout de suite, a proclamé qu'il ne chaussait qu'à partir de 250 francs.



Ajoutez que par ailleurs l'existence devient chaque jour plus ruineuse, et vous conviendrez qu'en dépit des apparences l'élite de notre jeunesse traverse une crise sur laquelle on ne saurait trop attirer l'attention. Vraiment, je ne pense point que des âmes charitables trouvent jamais une plus belle occasion de témoigner leur zèle, et, plus j'y pense, plus j'estime qu'il faille promptement remédier à cet état de choses. Or, quel meilleur moyen que de fonder une œuvre spécialement destinée à la catégorie d'indigents mentionnés ci-dessus? Je la baptiserais, cette œuvre, d'un titre de circonstance, mais avant tout discret, quelque chose comme " Aide et secours aux fils de familles ", ou bien " La Caisse des Gigolos ", ou encore et plus simplement " L'argent du tailleur ", et j'en confierais la direction à quelques dames d'âge,

secrètement au fait de la situation de chacun. Donc, ayant fait appel à la générosité publique (et nul doute que la recette ne soit abondante), ces dames réuniraient les fonds obtenus, et le quinze de chaque mois se mettraient en campagne afin de répartir les offrandes avec discernement. Il se pourrait que, d'abord, nombre d'indigents se crussent tenus de rejeter lesdites offrandes; mais il me semble que l'on puisse faire fonds sur la douceur et le tact féminins pour venir à bout de si louables résistances. De toute manière, quelque délicate que soit leur besogne, ces dames, j'en suis sûr, ne manqueraient pas de récolter l'approbation générale, et compteraient à leur actif une bonne œuvre de plus.

Roger BOUTET DE MONVEL.



DES PAS SUR LE DÉTROIT. DE COVENT-GARDEN A L'OPÉRA

BIEN qu'on fût loin de juin, il y eut une sorte de *season*, à Londres, le mois dernier.

La venue de M. Poincaré, le salon de l'automobile, là-bas, à l'Olympia, les Ballets Russes, contribuèrent à cet *event*, les Ballets Russes surtout, qui, après deux ans et demi de séjour, se décidèrent à donner, avant l'épreuve de Paris, trois nouveautés sensationnelles. Jugez : Rossini, Falla et Strawinsky, illus-





trés par Derain, Picasso et Henri-Matisse, et mis en scène par un tout jeune homme, Léonide Massine, qui, tel Bergson sapa durement le Pragmaticisme, renverse à coups de pied les concepts habituels de la chorégraphie, et s'avise que celle-ci doit marcher, sinon danser, avec son époque, au rythme de l'automobile et du cinématographe, de l'aéroplane et de la T. S. F., et réalise plastiquement, dynamiquement ce que futuristes et cubistes tentèrent souvent en vain. Débrouillez-vous. Car il faudra bientôt parler algèbre et résistance des matériaux pour expliquer un ballet, autant que logarithmes et trigonométrie pour apprécier une toile moderne.

Pourtant, les mises en scènes de M. Massine sont claires plus qu'un livre de M. Proust, et les compositions des trois fauves effraieraient tout juste l'honorable M. Lampué.

Imaginez *Coppélia* aux Ballets Russes. C'est *Boutique Fantasque*. Imaginez de l'Offenbach plus italianisé encore. C'est la partition de Rossini. Imaginez Lautrec devenu bon enfant dans sa caricature, mais féroce dans ses tons. C'est le décor d'André Derain, un Derain de la première époque. Et imaginez que le jeune Massine, sans doute afin de nous montrer, avant ses innovations, qu'il a des classes, fait gigoter tous ses danseurs selon les vieilles figures, mais quelles !... Il y a un cancan, comme oncques n'en dansa le désossé feu Valentin. Il y a une pièce montée, sur quoi sourit la divine Karsavina, et comme aucun Godineau n'en conçut. Mais ne concluez pas à une reconstitution, pouah ! En





dépit des costumes et des quadrilles du temps, comme cela est plus clair, plus gai, plus mouvementé, plus moderne, enfin ! que la sinistre époque dont le danseur rend cette fois, qu'il l'ait voulu ou non, la stupidité mécanique et quasi fantomale.

Des fantômes. En voici presque. Manuel de Falla, dans sa partition de *Tricorne* a fait appel, un appel franc, au Destin, puisqu'à notre surprise ont retenti tout à coup dans l'orchestre les deux premières mesures de la Cinquième... Et ne sont-ce point des figures du Destin, ces pâles silhouettes sur ce fond glacial ? Picásso a peint son décor seulement avec des couleurs froides : blanc, noir, cobalt et rose-gelé. Il a évoqué une Espagne lunaire, quasi-polaire, dans quoi les blancs, mis en valeur comme dans un Manet, figent les premiers rôles. Ah ! ce n'est pas une Andalousie pour touristes...

Non plus la Chine de M. Henri-Matisse, qui, cette fois, a poussé son audace dans la simplicité : fond bleu-turquoise avec un disque blanc dessus. C'est tout. Là-dedans chante — pardon — danse le Rossignol, qu'on avait laissé jusqu'ici dans l'orchestre. Et le Rossignol, c'est Karsavina. Et j'avais bien écrit, si j'en crois le critique anglais qui s'exclama :

— Elle chante avec les jambes...

Parade, présenté à Londres comme une bouffonnerie et non comme un instant solennel de l'évolution des arts, y gagna autant que ces charmantes *Femmes de Bonne-Humeur* dans la toile nouvelle qu'a brossée Bakst, et que les *Contes Russes* augmentés de fresques humaines, grotesques et merveilleuses.

Enthousiasmes dans les salles



anglaises où l'on revit les habitués d'avant-guerre, et non seulement toute la fashion de Londres, mais les plus lointains fidèles : S. M. Alphonse XIII, porteur de rubis, Aga-Kahn, porteur de lunettes, l'énigmatique et subtile marquise Casati, reine de l'étrange, et même M. M..., roi de l'étranger; Missia Edwards, Henri Letellier, Abel Hermant et quelques Rothschilds.

A Paris, la saison est plus serrée. Il y a toujours Aga-Kahn, si le roi n'est pas là. La voisine d'Edvin-Evans n'est plus Mrs Saxon-Noble mais Mme Patri. Et si M. Abel Hermant n'a pas à sa droite l'austère et souriante Mrs Asquith, du moins a-t-il à sa gauche une aussi gracieuse *Première*, Mme Pams. Et dans son avant-scène, la Casati, comme à Londres, suit des mêmes yeux gourmands le jeune prodige Massine, si la grâce mélancolique de Thamar Karsavina, *alias* Mrs Henry Bruce depuis deux ans, étonne déjà les nouveaux millionnaires.

Le cheval de *Parade* est demeuré à l'*Empire*. Mais tout le reste est là : *Thamar* rajeunie, *Shéhérazade* renouvelée, et *Carnaval,* et *Igor,* et tout ce qui fut nos plus beaux rêves d'avant-guerre et qui nous semble plus merveilleux encore aujourd'hui.

Les Ballets Russes à l'Opéra, et complets, et avec des nouveautés : la guerre est bien finie.

MICHEL GEORGES-MICHEL.

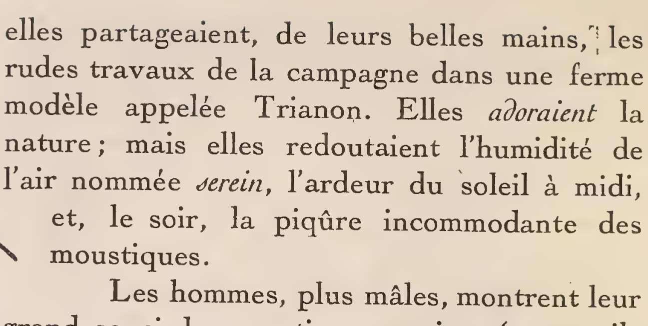


LE RETOUR A LA TERRE



LE retour à la terre correspond à un goût académique et périodique qui s'empare de temps à autres de la société élégante. Lassées des emprunts exotiques, les femmes font voir un subit amour de la nature en arborant des toilettes villageoises ravissantes de simplicité. Du temps d'une reine sensible et amie de la poésie champêtre,





elles partageaient, de leurs belles mains, les rudes travaux de la campagne dans une ferme modèle appelée Trianon. Elles *adoraient* la nature ; mais elles redoutaient l'humidité de l'air nommée *serein*, l'ardeur du soleil à midi, et, le soir, la piqûre incommodante des moustiques.

Les hommes, plus mâles, montrent leur grand souci des questions agraires (comme ils disent) en soutenant, à la députation, une politique nettement agricole. Pour eux, les campagnes sont surtout électorales.

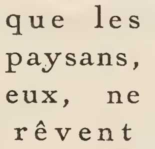
Les paysans, de leur côté, font preuve d'un attachement indéfectible (style républicain) à leur sol en faisant venir, pour nous, les pommes de terre à trente sous le kilo et le beurre à quarante francs. Mais *ils n'aiment pas la campagne*. Leur culture, purement agricole et nullement littéraire, ignore Jean-Jacques Rousseau, George Sand et M. Marcel Proust. Cela vient de ce qu'ils n'ont connu la poésie des champs qu'au grand soleil, et non à l'ombre des jeune filles en fleurs.



Les jeunes paysannes, faute de pouvoir suivre les conférences

des Annales, n'ont pas la moindre idée de la charmante simplicité de leurs costumes. Il ne se fait pas un beau dimanche qu'elles n'en profitent, au contraire, pour se montrer à la messe et à la promenade en chapeaux à plumes, en robes bleu électrique garnies d'empiècements mignards et démodés, gantées et munies d'un petit sac en cuir tout carton, acheté à la sous-préfecture sinon à la foire.

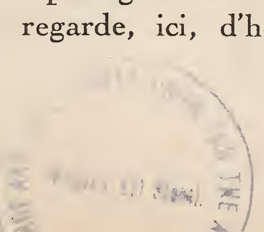
C'est décourageant, et preuve, une fois de plus, que tout va mal et que rien n'est, ici-bas, à la place qu'il faudrait. La poésie rurale est cultivée uniquement à la ville, alors



que les paysans, eux, ne rêvent que du cinéma. Mais les élégantes pourraient, de ce fait même, tirer, pour leurs modes, de piquantes indications : Les villageoises s'habillent maintenant en citadines ; pourquoi celles-ci ne s'habilleraient-elles pas, à leur tour, en villageoises ?



Elles seraient, ainsi, absolument adorables. Jamais, d'autre part, les ajustements rustiques n'auraient été ni mieux ni plus galamment portés. Que l'on regarde, ici, d'heureuses



idées de costumes empruntées à nos campagnes : des blouses montagnardes élégamment appropriées, des vestes courtes et des gilets ouverts ; et, plus particulièrement gracieux, des corsages et des jupes, ajustés et froncées, qui viennent en droite ligne de ces Bigoudènes, rustiques habitantes de la Bretagne agricole, comme en témoigne, ci-dessus, un charmant frontispice.

Les poètes, et, plus spécialement cher à mon cœur, l'exquis Gérard de Nerval, auteur de *Sylvie,* roman délicieux, ont tellement chanté et vanté les charmes de l'idylle villageoise... Des détails, de menus inconvénients arrêtaient, durant nos campagnes, sur le chemin de l'expérience, les plus délicats d'entre nous. C'est donc seulement lorsque les Parisiennes s'habilleront à la paysanne, qu'il nous sera donné de connaître les douceurs de l'amour au village.

CÉLIO.



LETTRE A UN ENRICHI

AMATEUR D'AIGLES ET DE LYS HÉRALDIQUES



J'AI eu l'agrément, mon cher enrichi, de vous connaître par un marquis de carte de visite, dans le néant d'un Palace qui déshonore de sa façade germanique le paysage bleu d'un ciel et d'une mer très latins. Notre première rencontre m'a donné le désir de ne jamais vous revoir. Je vous ai revu et vous m'avez charmé par la naïveté et la pudeur qui sont sous le vernis glacé de votre fortune.

Le porche, les cheminées, les clefs de voûte du château que vous avez acheté portent les armes de l'illustre famille d'Apchier, qui sont " *d'or, au château sommé de trois tours de gueules, maçonné, ajouré et coulissé de sable ; la tour du milieu plus élevée et accostée de deux hallebardes d'azur* ".

Vous avez eu le goût de ne pas effacer les signatures du passé, de respecter ces blasons qui font, malgré tout, malgré vous, de votre actuelle propriété, l'éternel bien des grands féodaux qui furent les cadets de la maison de Châteauneuf-Randon. On vous a félicité pour cette réserve. Mais vous avez tout gâté par un zèle extrême. Quand j'ai dîné à Paris, chez vous, mon regard s'est porté sur la lourde argenterie du meilleur style : toutes les pièces sont ornées d'un écu timbré de la couronne de marquis. Vous avez fait graver sur vos plats, vos fourchettes, vos surtouts, les armes de votre château, celles des d'Apchier. Vous exagérez, mon cher enrichi. Mais les dieux vous sont favorables. Vous ne serez pas poursuivi. La maison d'Apchier est éteinte. Ceux qui en portent le nom sont des bourgeois de petite espèce. S'ils s'avisaient de vous persécuter, leurs supercheries seraient dévoilées. Ils se montreraient coupables. Vous resteriez ridicule, ce qui est plus grave.

L'or a son droit divin comme les autres royautés, sa raison d'être comme les autres puissances. La royauté de l'or risque de finir comme la royauté de France sous le couperet de la guillotine, mais pas encore. Il faut savoir attendre. La puissance des fleurs de lys d'or a duré neuf siècles. Le règne de l'or sans fleurs durera bien un siècle, le temps de vous mettre dans le cercueil de bois précieux, à poignées ciselées où vous attendrez la clémence ou la justice du Maître. En attendant, votre élégance sera de ne pas aimer la politique, de ne pas chercher les succès faciles des comices électoraux, de ne pas aimer les décorations qui se portent mal dans le civil depuis qu'elles ont retrouvé l'éclat des services militaires.

Votre ambition est de recevoir, d'être reçu, d'appartenir à la Société. Vous voulez entrer dans l'aristocratie. Vous y réussirez avec de la prudence, de la patience, de la souplesse dans l'orgueil. Vous parviendrez à être l'ornement neuf d'un monde surané, si vous ne prenez pas les



petits moyens. N'ajoutez pas à votre nom celui de votre terre. C'est tout à fait démodé. Cela ne trompe plus les serviteurs, cela n'éblouit pas les caissiers de magasins qui ont l'ennui d'écrire deux noms au lieu d'un sur les factures.

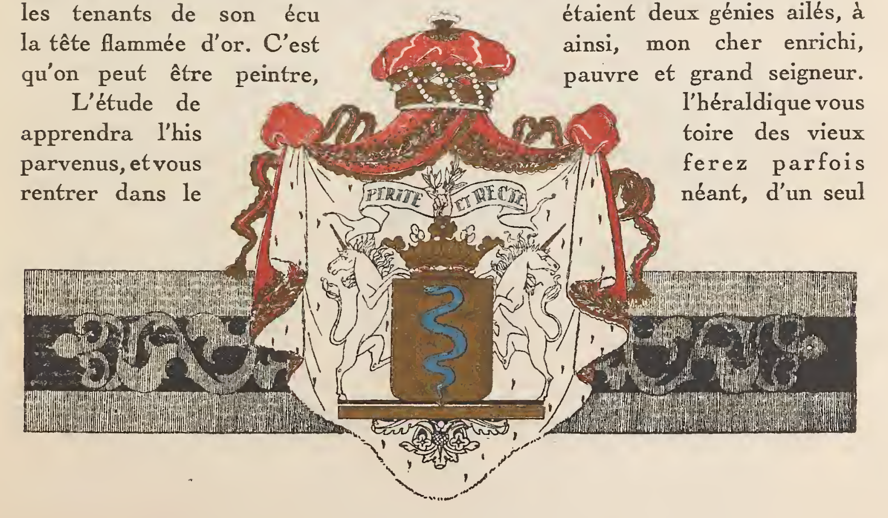
Si vous tenez à vous parer d'un titre, prenez-le tout d'un coup énorme, audacieux. N'hésitez pas : soyez duc.

Mais ce moyen grossier, cette violence, ne sont pas votre fait. Vous pouvez entrer dans la bonne société avec plus d'honneur. Apprenez ce que les autres enrichis ignorent..... l'histoire, et vous serez respecté, parce que vous serez craint. Je parle de l'*héraldique*, science qui n'est pas vaine, pour qui veut en tirer la leçon de la vie. Votre conseiller d'art vous a fait acheter l'autre jour pour votre galerie un chef-d'œuvre — un tableau de Toulouse-Lautrec qui est au sommet de l'art par la simplicité des procédés, par la grandeur de l'effet. Vous avez dit une sottise :

— C'est beau, mais quel drôle de nom pour un peintre !

Or, ce nom est un des plus vieux de France. L'artiste de génie dont vous avez la plus étonnante toile a mené l'existence d'un pauvre être sans honneurs et sans argent. Mais il appartenait de nom et de sang à cette aristocratie qui pardonne tout à ses fils, excepté le talent, et qui revendique ses maréchaux mais ne reconnaît pas ses artistes, quand il plaît à Dieu de mettre l'éclair du génie sur les émaux du vieil écu. Ce Toulouse-Lautrec sans sou ni maille, dont vous trouvez le nom “ drôle ”, portait tout simplement les armes de ses aïeux croisés “ *écartelées aux premier et quatrième, de gueules à la croix vidée, cléchée et pommetée d'or, qui est de Toulouse; aux deuxième et troisième de gueules au lion d'or, qui est de Lautrec* ”. Et par prédestination, les tenants de son écu étaient deux génies ailés, à la tête flammée d'or. C'est ainsi, mon cher enrichi, qu'on peut être peintre, pauvre et grand seigneur.

L'étude de l'héraldique vous apprendra l'histoire des vieux parvenus, et vous ferez parfois rentrer dans le néant, d'un seul



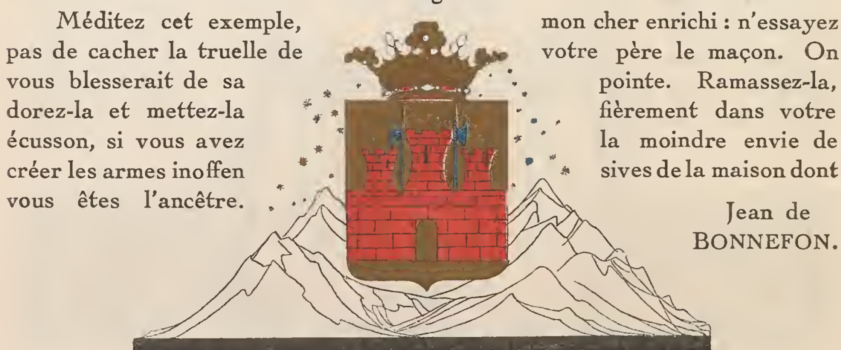
mot bien placé, les très-haut titrés qui oublient leurs origines ou leurs alliances.

Voyez, mon cher enrichi, les La Rochefoucauld. Ils sortent des sires de Lusignan, qui ont donné des rois à Jérusalem. Vous pouvez, avec une érudition précise, indiquer vingt alliances de cette maison modèle, qui sont prises dans la bourgeoisie. Une fille du vicomte de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville, vient de mettre le comble aux honneurs de sa race en épousant ce jeune héros de la guerre et peut-être de la paix, qui est prince de Bourbon-Parme et qui a fait son devoir de Bourbon dans les armées alliées, sans prendre inquiétude de son alliance fraternelle avec l'empereur d'Autriche, marié à Zita de Bourbon. Les *lys d'or sur champ d'azur*, s'accollent à l'écu "*burelé d'argent et d'azur de dix pièces à trois chevrons de gueules brochant, le premier écimé*". Et dans le même moment vous voyez que la maison de Bourbon fait une mésalliance, qui fermera au petit-fils futur de Robert de Bourbon, duc de Parme, les portes de l'ordre de Malte : Mlle de La Rochefoucauld est la fille d'un Radziwill. Les Radzivill passent égaux aux Rois ; leurs armes sont posées sur l'aigle même de cette Pologne, qui ressuscite dans le douloureux enfantement d'une gloire nouvelle. Le prince Constantin Radzivill, grand-père de la mariée, est le modèle des grands seigneurs, courtois à l'extrême. Mais la grand'mère, la princesse Radzivill, femme de cœur et de tête, était Mlle Louise Blanc. C'est ainsi que les lys d'or de saint Louis sont "blanchis".

Les parvenus n'entrent pas toujours dans la noblesse par alliances. Ils y allaient tout seuls au temps de la monarchie et, parfois, à pas de géants.

Apprenez l'histoire de Colbert : vous saurez et vous direz que ce ministre, si grand, fut petit en cela qu'il voulut cacher sous une généalogie fausse, sous un harnais d'emprunt, l'origine très humble de sa fortune : la boutique d'un marchand rémois. Il mit en vain toutes les couleuvres d'azur de ses armes sur l'enseigne du commerce ancestral.

Méditez cet exemple, mon cher enrichi : n'essayez pas de cacher la truelle de votre père le maçon. On vous blesserait de sa pointe. Ramassez-la, dorez-la et mettez-la fièrement dans votre écusson, si vous avez la moindre envie de créer les armes inoffensives de la maison dont vous êtes l'ancêtre.



Jean de BONNEFON.



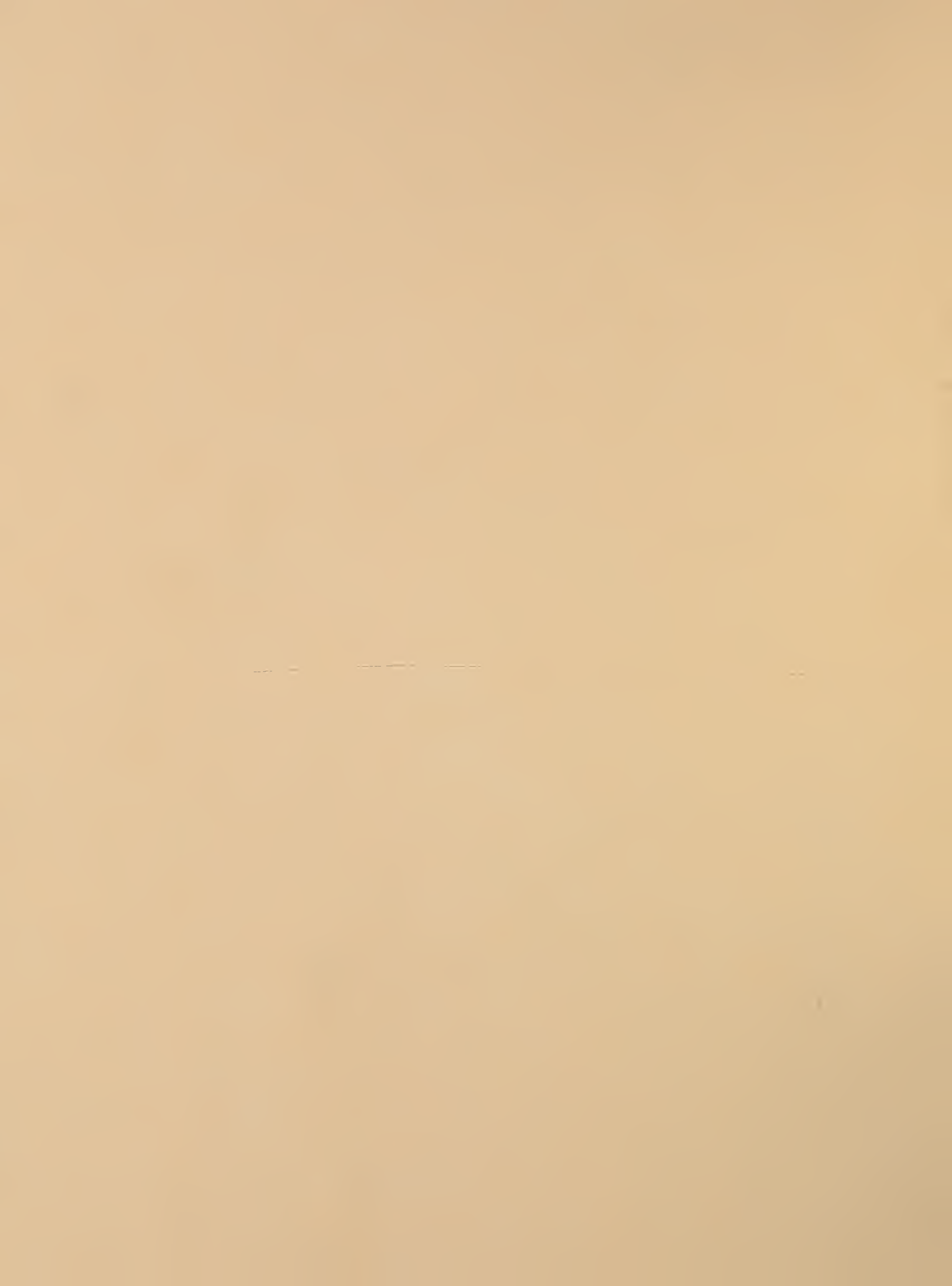
HONOLULU

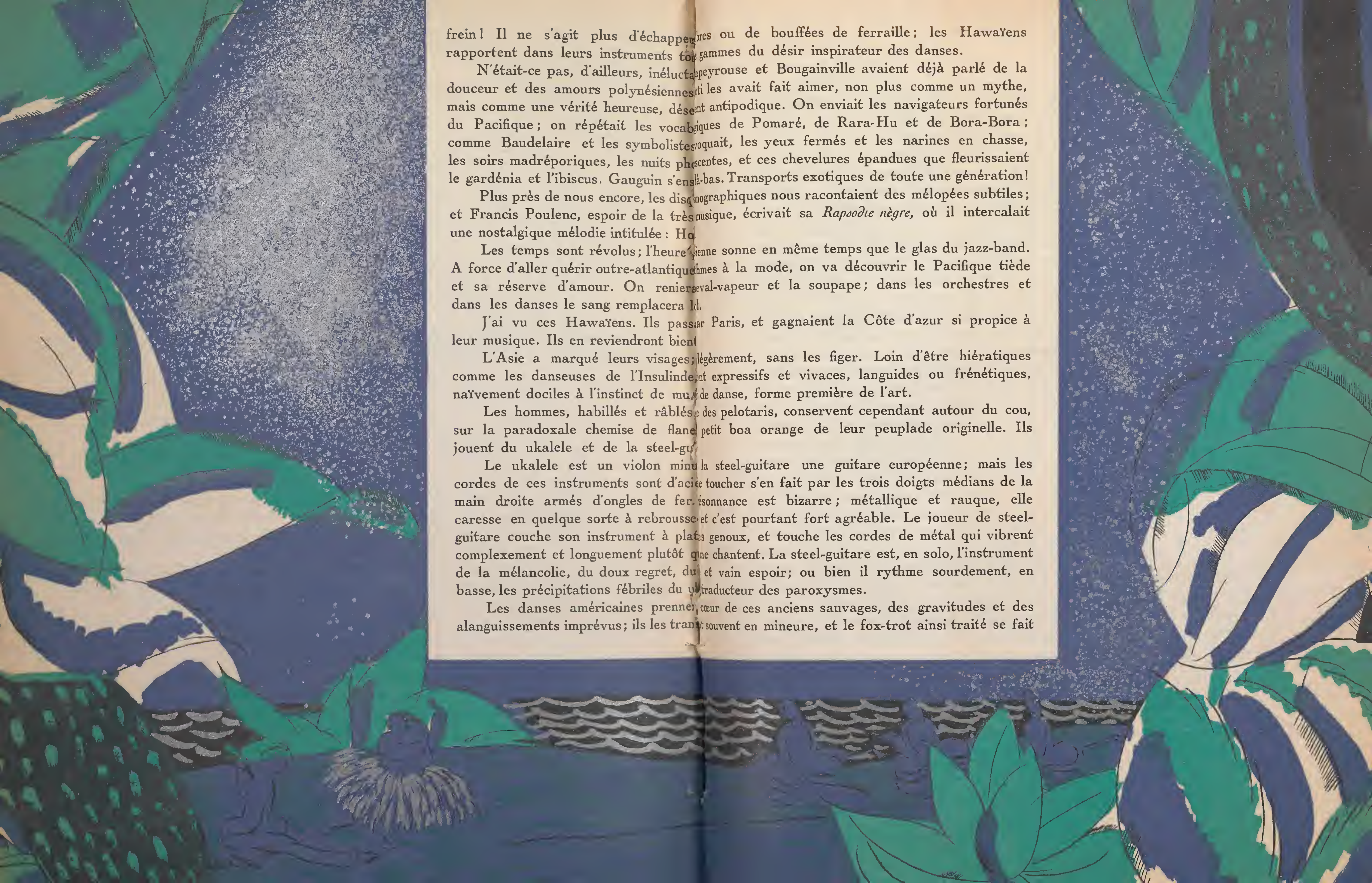
La guerre gagnée, l'oncle Sam, impitoyable aux idylles nombreuses, rappela ses troupes; nos trottoirs s'endeuillèrent mais les jazz-band, autre et non moins triomphante forme de l'intervention, nous restaient.

Eclos dans les bouges de Frisco où ils saoulaient d'un bruit aussi raide que les drinks, puis coqueluche de New-York, ils passèrent l'Océan avec les premiers contingents. Ce fut dans les grands music-halls, au détriment, au concassement de nos tympans, la gloire d'une musique représentative de ce siècle de fer; et enfin, dans les dancings restaurés par la paix, la dictature de ces " groupes " musicogènes fabriqués en série par quel Citroën !

Mais voici qu'Hawaï nous dépêche un orchestre, et, comme au temps lointain de la mode argentine, la tristesse ambiguë du désir qui cherche et le rythme flambant du désir qui tient vont modeler des danses de nouveau très humaines.

Désormais, foin du moteur à explosion, foin de l'usine, de la gare, de la mitrailleuse, du klaxon, de la plainte écorchante du





frein ! Il ne s'agit plus d'échappe bres ou de bouffées de ferraille ; les Hawaïens rapportent dans leurs instruments to gammes du désir inspirateur des danses.

N'était-ce pas, d'ailleurs, inéluct peyrouse et Bougainville avaient déjà parlé de la douceur et des amours polynésiennes ti les avait fait aimer, non plus comme un mythe, mais comme une vérité heureuse, dése nt antipodique. On enviait les navigateurs fortunés du Pacifique ; on répétait les vocab iques de Pomaré, de Rara-Hu et de Bora-Bora ; comme Baudelaire et les symbolistes oquait, les yeux fermés et les narines en chasse, les soirs madréporiques, les nuits ph scentes, et ces chevelures épandues que fleurissaient le gardénia et l'ibiscus. Gauguin s'ens là-bas. Transports exotiques de toute une génération !

Plus près de nous encore, les disq nographiques nous racontaient des mélopées subtiles ; et Francis Poulenc, espoir de la très musique, écrivait sa *Rapsodie nègre,* où il intercalait une nostalgique mélodie intitulée : Ho

Les temps sont révolus ; l'heure ienne sonne en même temps que le glas du jazz-band. A force d'aller quérir outre-atlantique hmes à la mode, on va découvrir le Pacifique tiède et sa réserve d'amour. On reniera eval-vapeur et la soupape ; dans les orchestres et dans les danses le sang remplacera l l.

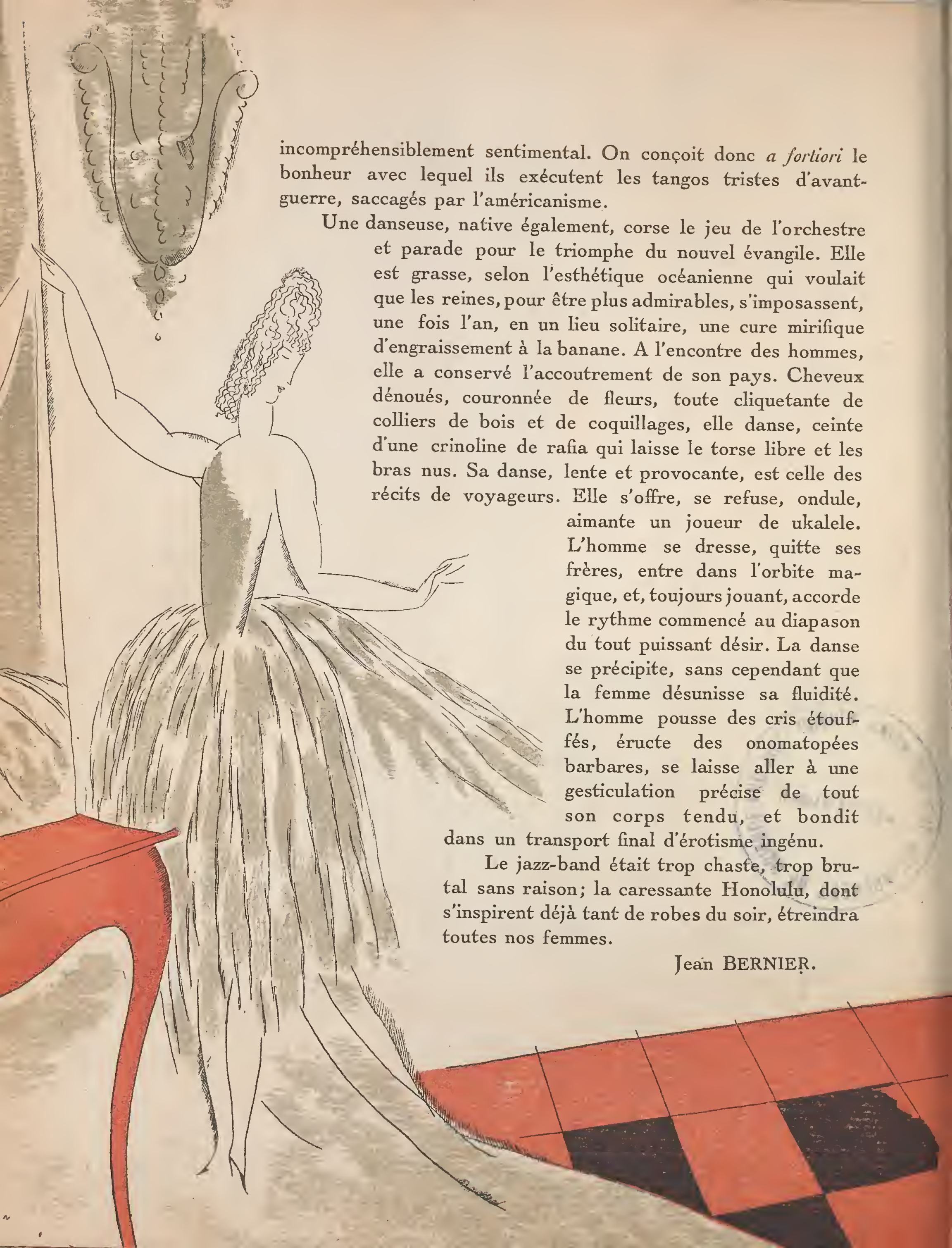
J'ai vu ces Hawaïens. Ils pass ar Paris, et gagnaient la Côte d'azur si propice à leur musique. Ils en reviendront bien

L'Asie a marqué leurs visages ; légèrement, sans les figer. Loin d'être hiératiques comme les danseuses de l'Insulinde, nt expressifs et vivaces, languides ou frénétiques, naïvement dociles à l'instinct de mu de danse, forme première de l'art.

Les hommes, habillés et râblés e des pelotaris, conservent cependant autour du cou, sur la paradoxale chemise de flane petit boa orange de leur peuplade originelle. Ils jouent du ukalele et de la steel-gu

Le ukalele est un violon minu la steel-guitare une guitare européenne ; mais les cordes de ces instruments sont d'aci e toucher s'en fait par les trois doigts médians de la main droite armés d'ongles de fer. ésonnance est bizarre ; métallique et rauque, elle caresse en quelque sorte à rebrousse et c'est pourtant fort agréable. Le joueur de steel-guitare couche son instrument à pla s genoux, et touche les cordes de métal qui vibrent complexement et longuement plutôt q ne chantent. La steel-guitare est, en solo, l'instrument de la mélancolie, du doux regret, du et vain espoir ; ou bien il rythme sourdement, en basse, les précipitations fébriles du traducteur des paroxysmes.

Les danses américaines prenne cœur de ces anciens sauvages, des gravitudes et des alanguissements imprévus ; ils les tran t souvent en mineure, et le fox-trot ainsi traité se fait



incompréhensiblement sentimental. On conçoit donc *a fortiori* le bonheur avec lequel ils exécutent les tangos tristes d'avant-guerre, saccagés par l'américanisme.

Une danseuse, native également, corse le jeu de l'orchestre et parade pour le triomphe du nouvel évangile. Elle est grasse, selon l'esthétique océanienne qui voulait que les reines, pour être plus admirables, s'imposassent, une fois l'an, en un lieu solitaire, une cure mirifique d'engraissement à la banane. A l'encontre des hommes, elle a conservé l'accoutrement de son pays. Cheveux dénoués, couronnée de fleurs, toute cliquetante de colliers de bois et de coquillages, elle danse, ceinte d'une crinoline de rafia qui laisse le torse libre et les bras nus. Sa danse, lente et provocante, est celle des récits de voyageurs. Elle s'offre, se refuse, ondule, aimante un joueur de ukalele. L'homme se dresse, quitte ses frères, entre dans l'orbite magique, et, toujours jouant, accorde le rythme commencé au diapason du tout puissant désir. La danse se précipite, sans cependant que la femme désunisse sa fluidité. L'homme pousse des cris étouffés, éructe des onomatopées barbares, se laisse aller à une gesticulation précise de tout son corps tendu, et bondit dans un transport final d'érotisme ingénu.

Le jazz-band était trop chaste, trop brutal sans raison; la caressante Honolulu, dont s'inspirent déjà tant de robes du soir, étreindra toutes nos femmes.

Jean BERNIER.

ROBES-COIFFURES ET MANTEAUX A CAPUCHONS





Ces coiffures de perles et de jais font véritablement corps avec la robe, à laquelle elles sont rattachées par les colliers.



Ce turban de mousseline de soie jaune est rattaché à la robe assortie par son voile de mousseline de soie.



La dentelle d'or de ces deux robes vient former la coiffure, qui, pour l'une d'elles, est une sorte de peigne espagnol.





A gauche : Capuchon, manteau et pélerine tenant ensemble.

A droite : Cape pour le soir, munie d'un capuchon.

Au-dessous : Cape pouvant faire, à volonté, capuchon ou grande pélerine.



Cape de satin noir comportant un capuchon de jais.

Manteau de velours bleu de roi, col et bonnet d'hermine.

Coiffure et robe en mousseline de soie blanche. Les voiles qui les assemblent sont fixés par des cabochons de perles.



DE LA BEAUTÉ



Une dame avait un amant. Ce sont des choses qui arrivent. Afin de plaire à cette dame, son amant lui dit : “ Tu es belle ” — en l’enveloppant d’un regard sérieux. Il faut avouer que ce garçon manquait totalement d’imagination, et il en fut aussitôt puni, car la dame éclata de rire, à quoi il reconnut qu’il avait mis à côté. — “ Vous êtes bien gentil, répondit la dame en passant la main sur le front du naïf enfant; mais voilà un compliment trop vague pour être agréable, et n’y revenez plus. ” — C’était une de ces personnes qui aiment à reprendre, quand même on leur dit des douceurs. Au reste, sa modestie était feinte, et pour lui plaire tout à fait il lui fallait des éloges à sa mesure, et nuancés, dont chacun voulût dire quelque chose et n’eût pas encore servi. C’est ainsi qu’elle eût été attendrie si son ami s’était exprimé de la sorte : “ Tu es belle, et Stendhal a dit que la beauté, c’est une promesse de bonheur. ” — Mais il n’avait pas de littérature.



On ne dit pas : vous êtes belle ! à une femme, si on lui est de quelque chose. On y est alors trop intéressé, c’est peut-être l’amour qui vous aveugle. Dans ce cas : *Ah ! que tu me plais !* fait bien plus plaisir. — Mais que vous soyez assuré de ne jamais prétendre à rien d’une très belle personne, et que cela soit établi, — dites-lui qu’elle est belle, sans un mot de plus, après l’avoir visiblement étudiée : vous la verrez sourire de bonheur, sachant que cet hommage lui vient d’un connaisseur, non d’un galantin ; et qu’il est gratuit.



Le sentiment de la beauté est désintéressé. C’est pourquoi la plupart des gens ne vont jamais dans les musées. — Trouver beau l’Apoxyomène, tout seul, sans que personne vous le souffle, et se dire à soi-même la raison qu’on le trouve tel, voilà un plaisir parfait, qui vous hausse dans votre

propre estime. Un autre, aussi pur, est de sentir la vérité de cette maxime : " Aussitôt que le beau lui cause de l'ennui, un honnête homme s'examine et travaille à se corriger. " (Maurras *dixit.*)



Une très belle chose est accomplie. La beauté, c'est une convenance accomplie. Il y a de belle robes, et il y a de belles femmes ; il y a un plus grand nombre de belles robes, parce que c'est l'art qui les produit. Mais une très belle femme est plus belle que la plus belle robe, étant d'un seul jet, sans retouche. Et de très belles femmes sont rares. Mais ce n'est pas leur rareté qui les rend belles : elle nous les fait seulement désirer plus fort.



Une femme qui sait s'habiller ne cherche pas les couleurs qui lui plaisent : elle choisit celles qui lui vont.



C'est méconnaître le principe de la Beauté que d'affirmer qu'elle est loin dans le passé, derrière nous, et qu'on ne fait pas mieux. — Sans doute, on ne fait pas mieux dans l'ordre des choses que d'autres ont parfaites avant nous : la sculpture, par exemple, et l'architecture, dont les Grecs ont trouvé le type. Mais la musique est récente, et si la plus belle statue a été taillée, le plus beau chant est peut-être à inventer encore.

Déjà Baudelaire, en quelque endroit, a parlé de ce charme infini et mystérieux que procure la contemplation d'un navire. — Voici la dernière beauté, qu'on ne soupçonnait pas il y a vingt ans, et en vingt ans créée de toutes pièces, désormais fixée, parfaite, accomplie : l'automobile, où, par l'acier, le nickel, le cuivre, le cuir, le bois, le verre et l'étoffe savamment ordonnés, de la puissante magnéto jusqu'à la montre dans sa gaine, du vermiculage des pneus au juste écartement des roues, du vernis de la carrosserie jusqu'aux dimensions du châssis — tout concourt à donner à cet appareil, tout d'abord ridicule à voir, cette apparence de confortabilité, de convenance, d'harmonie, de robustesse élégante et sévère, — caractères éternels de la Beauté, Madame.

Émile HENRIOT.



Jadis à Golconde
et
Maintenant...

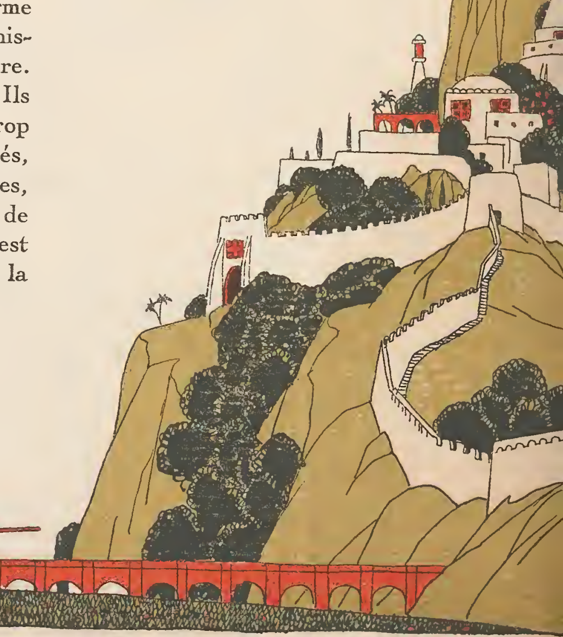


Sur un rocher, qu'arrosent la Krichna et le Pennar, près d'Haïderabad, dans le Decan, jadis capitale du royaume de Télinga, renommée dans les temps pour une des plus féeriques villes du monde, des plus éclatantes, des plus riches, Golconde n'est plus qu'une forteresse et qu'une prison, où, il y a 40 ans, aucun Européen ne pouvait pénétrer s'il n'avait le permis du prince du Nizam, à qui les Anglais, dont il est tributaire depuis 1800, avaient laissé cette prérogative. Les deux rivières qui la baignent ne roulent plus, comme autrefois, des diamants et des pierres précieuses dans leurs eaux magnifiquement bienfaisantes. Et les trésors de Golconde se sont ainsi dispersés. Avoir été peut-être par sa splendeur l'origine de tous les trésors des contes orientaux, la caverne d'Ali-Baba, et n'être plus que le refuge des banquiers d'Haïderabad en cas d'alerte dans le pays, du temps des révoltes des Cipayes, quelle diminution et quelle tristesse !

Comme il y avait, dans cette richesse mystérieusement produite, dans cette pêche vraiment miraculeuse de diamants dans l'eau d'une rivière par de grands Hindous tout en bronze, sous l'éclat bleu du soleil dont ces pierres gardaient le reflet, plus de poésie, de surnaturelle émotion que dans les pierres extraites des mines, mécaniquement, par des ouvriers syndiqués !

Que sont devenus ces diamants ? On en a pu suivre quelques-uns, très rares. La plupart, restés au pouvoir des rajahs, participent encore aux somptuosités orientales et les rehaussent à la fois. D'autres, partis en Europe, s'étaient concentrés dans les cours et, de là, dans les familles : cadeaux royaux, prix de services, tendres gages. A quelles fêtes ont-ils brillé et quelles femmes embellies ? Quelles amours servies ou traversées ? Quels meurtres, peut-être, payés ou quelles trahisons ? A leur origine mystérieuse, quels mystères encore ont dû s'ajouter ?... Ils renferment tout ce qui peut émouvoir l'imagination ardemment rêveuse qui mène tout collectionneur.

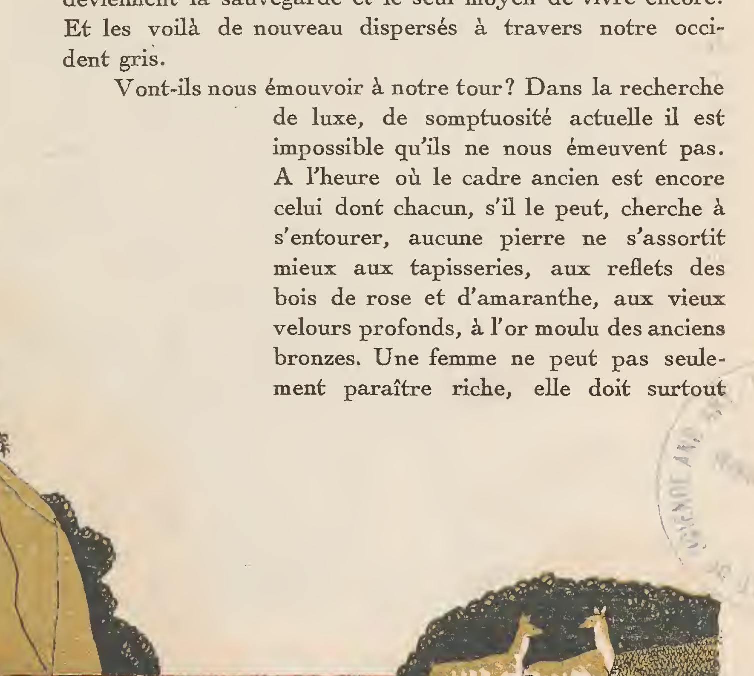
Il n'en existe à notre connaissance aucune collection. Ces brillants ont pourtant tout le charme des vieilles choses, tout un contenu d'histoire et une physionomie particulière. Leur forme d'abord les distingue. Ils n'ont rien de ces diamants ronds, trop semblables les uns aux autres. Carrés, rectangulaires, ovales, à larges facettes, à haute table, on y sent la main de l'ouvrier. Mais surtout leur matière est incomparable. Elle semble contenir à la



fois l'eau et le feu : la première dans sa pureté, le second dans son éclat. C'est pour eux, semble-t-il, qu'ont été inventées ces deux expressions : l'eau d'un diamant, le feu d'un brillant. Leurs reflets sont particulièrement étranges : bleutés, dorés, verts ou bruns, roses ou noirs, avec une intensité, une richesse de splendeur qu'aucun autre brillant n'égale, comme si l'Orient, ce berceau de toute magnificence, y avait laissé sa lumière. Mais personne ne les recueillait par goût ou par choix. Ils s'étaient amassés, de générations en générations, dans de très vieilles familles, d'où jamais peut-être on ne pensait qu'ils sortiraient.

Soudain, voilà la guerre et les révolutions successives. Les trônes s'écroulent à nouveau. Les empereurs tués, chassés, enfuis, les sociétés émigrées, sans ressources et sans métiers, les diamants les suivent, reliques qui bientôt deviennent la sauvegarde et le seul moyen de vivre encore. Et les voilà de nouveau dispersés à travers notre occident gris.

Vont-ils nous émouvoir à notre tour? Dans la recherche de luxe, de somptuosité actuelle il est impossible qu'ils ne nous émeuvent pas. A l'heure où le cadre ancien est encore celui dont chacun, s'il le peut, cherche à s'entourer, aucune pierre ne s'assortit mieux aux tapisseries, aux reflets des bois de rose et d'amaranthe, aux vieux velours profonds, à l'or moulu des anciens bronzes. Une femme ne peut pas seulement paraître riche, elle doit surtout

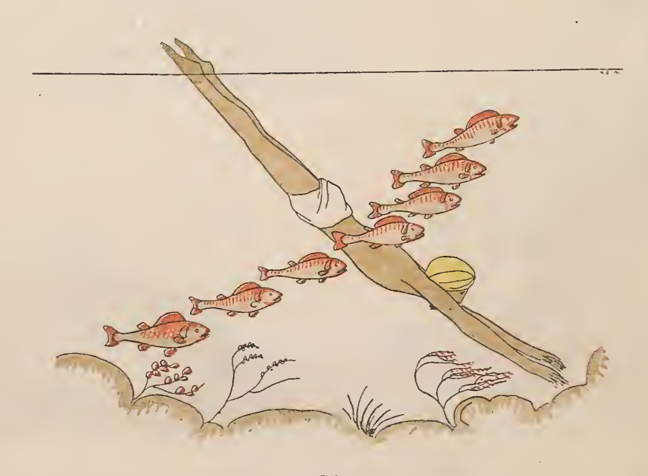




être élégante et raffinée ; et porter une de ces pierres est vraiment une distinction. Une fiancée qui choisira telle bague, ainsi formée d'un de ces brillants, évitera la banalité du solitaire tout en respectant la tradition. Et avoir une de ces pierres rares, au moment où l'on veut faire des placements en bijoux, est une assurance contre l'infortune.

C'est ce qu'a compris Robert Linzeler et ce qu'il a réalisé. On se souvient des bijoux d'Iribe qu'il avait naguère montés. Sa sensibilité qui s'était manifestée très vive alors a subi, devant ces brillants, après les spectacles de ces cinq années de guerre et les émotions qu'il avait éprouvées à Reims au sauvetage des œuvres d'art, tout le charme curieux, presque tragique de ces brillants si mystérieusement découverts et si soudainement amenés à Paris. Il les a rassemblés à nouveau ; et c'est un spectacle singulier que celui de ces brillants dont l'éclat profond, doux, intense et chargé de passé luit dans ces montures de platine très simples d'une si moderne façon.

Marcel ASTRUC.



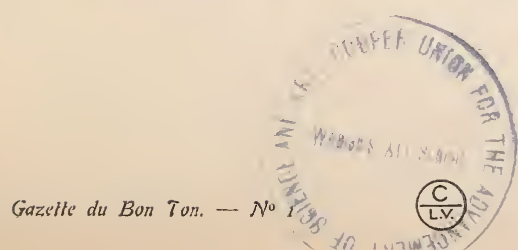
LE MADRAS JAUNE

Coiffure pour le soir



LA REDINGOTE, OU LE RETOUR AUX TRADITIONS

LA LETTRE SURPRISE



LE BASSIN D'ARGENT

Robe de dîner garnie de ruban

Barjansky.

Mlle PAULETTE DUVAL

Costume de Dœuillet



AS-TU ÉTÉ SAGE ?

Robe du soir et robe d'enfant de Jeanne Lanvin

TANGER

ou

LES CHARMES DE L'EXIL

Robe d'après-midi et Cape de Paul Poiret

A.E.MARTY-1920-

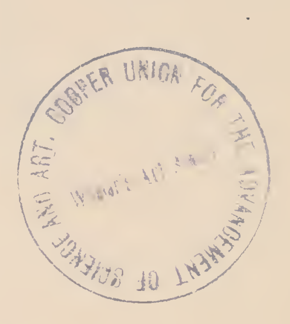
J'AI LE BOUT DU NEZ ROUGE

ou

UN MALHEUR VITE RÉPARÉ

Robe de Worth




COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART,

CROQUIS
DE
MODES



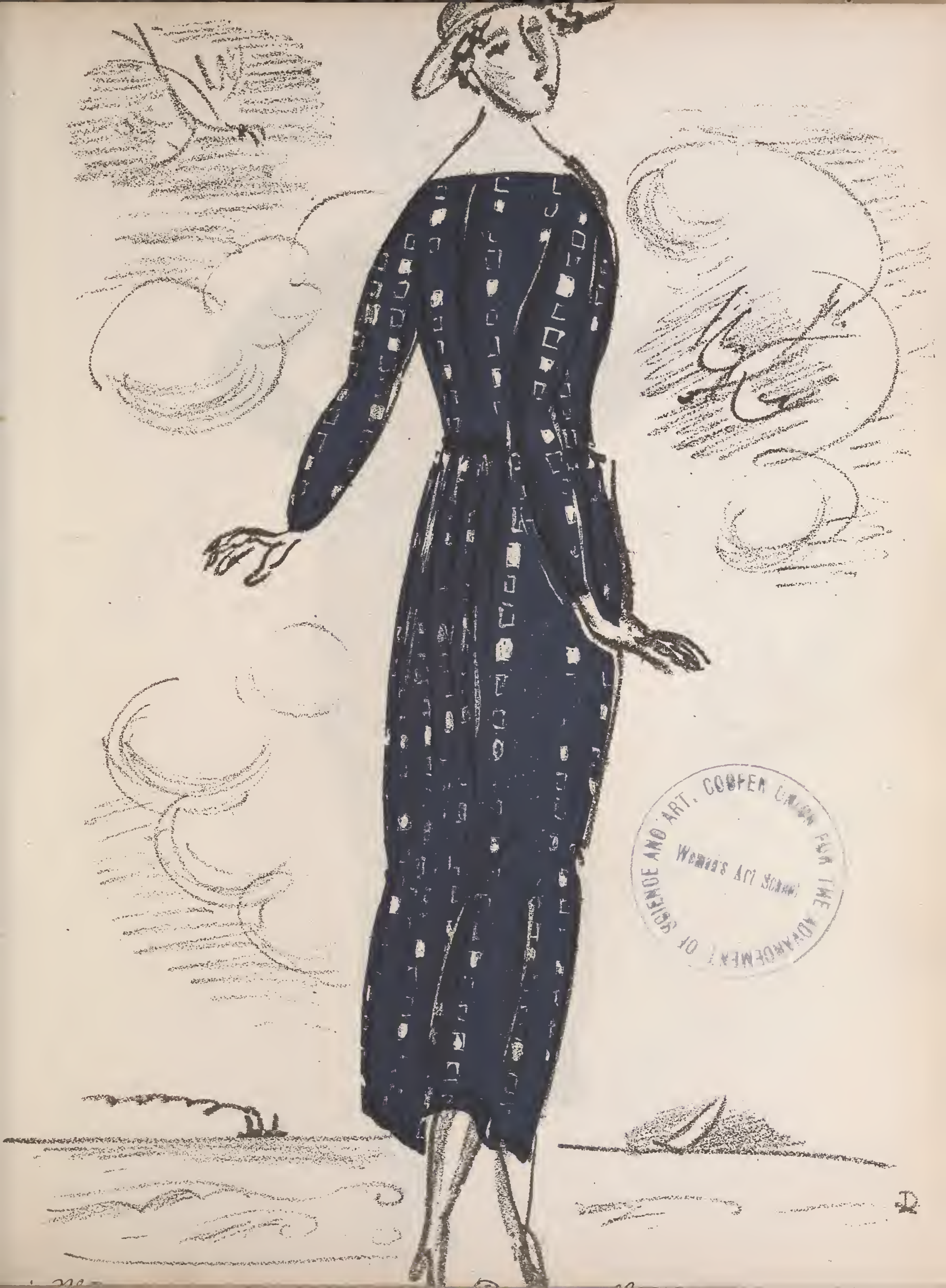
par

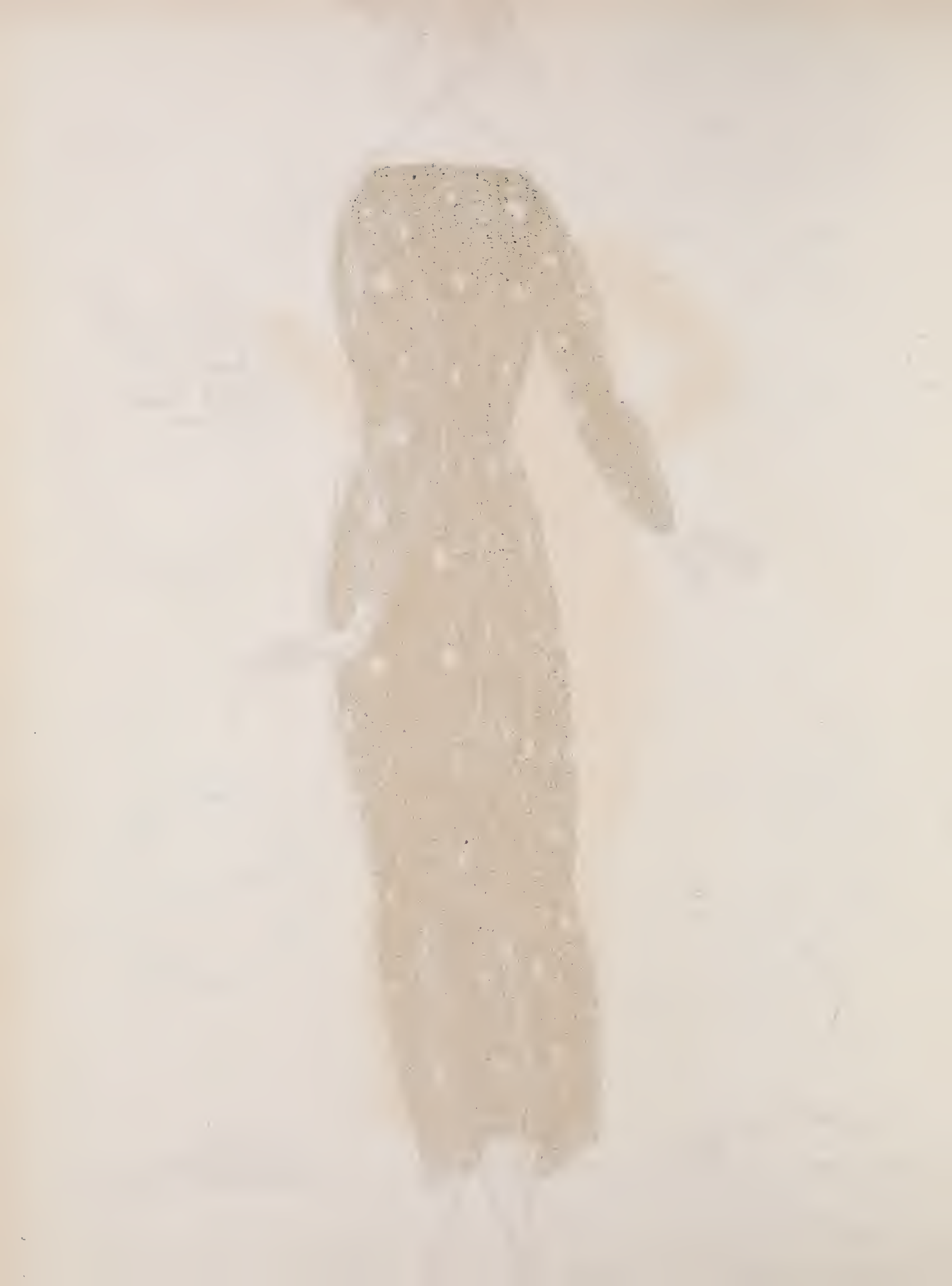
Raoul Dufy

SOIERIES DE BIANCHINI-FÉRIER & CIE

DESSINÉES PAR RAOUL DUFY

Gazette du Bon Ton. — N° 1 Février 1920. — *Croquis de I à VIII*


COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.
Woman's Art School





rquis N° II

Gazette du Bon Ton. N° 1. 192









…opavis N° III




N° II




Croquis N° VI
© Gazette du Bon Ton. N° 1. 1920




Croquis N° VII
Gazette du Bon Ton. N° 1. 1920




Gazette du Bon Ton · N° 1 · 1920.



EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 1. — *Madras en soie, inspiré du mouchoir de tête des Bourbonnaises et des Martiniquaises, employé, ici, comme coiffure du soir.*

✣

Pl. 2. — *Redingote en chetland et pantalon fantaisie. — La robe est en taffetas diaphane.*

✣

Pl. 3. — *Robe de chambre en satin brodé noir et argent, fermée au moyen de trois brandebourgs en ganse d'argent. — La robe blanche est en charmeuse.*

✣

Pl. 4. — *Cette robe de dîner en satin noir forme jupe-culotte. Elle est garnie de rubans vert jade, effilés par les bouts, remontant des deux côtés et élargissant les hanches dans un mouvement de paniers.*

✣

Pl. 5. — *Ce costume de danseuse espagnole est de Dœuillet. Il était porté par Mlle Paulette Duval dans l'*Heure exquise, *au théâtre Michel. Le taffetas orange et le velours bleu saphir sont brodés or et jade.*

✣

Pl. 6. — *De Jeanne Lanvin, une robe du soir et une robe d'enfant. La robe du soir est en satin et est garnie de dentelle d'argent. Le corsage de la robe d'enfant est en taffetas, et la jupe en mousseline blanche rayée de groupes de rubans et garnie de nœuds sur les côtés. Bonnet ancien en velours perlé.*

✣

Pl. 7. — *Voici, de Paul Poiret, une robe d'après-midi et une cape, l'une et l'autre en grosse bure marocaine. Broderies blanches sur les coutures et ornements de pompons en laine. La ceinture est un bracelet de cuivre gallo-romain. Le chapeau, grande capeline en paille, est la coiffure des femmes de Tanger.*

✣

Pl. 8. — *Costume tailleur de Worth, en jersey grège, rebrodé et garni de loutre.*

✣

Croquis de I à VIII. — Croquis I. *Robe de printemps, en satin imprimé.* — II. *Robe de foulard imprimé.* — III. *Robe de satin imprimé.* — IV. *Robe de foulard.* — V. *Robe de jeune fille, en taffetas diaphane.* — VI. *Manteau de voyage en satin imprimé doublé or.* — VII. *Manteau de Paul Poiret, en sardanapale.* — VIII. *Manteau pour le soir, en damas cortège d'Orphée.*

Les tissus de soie de ces robes et de ces manteaux sont fabriqués par Bianchini-Férier, sur les dessins de Raoul Dufy.

✣ ✣

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*

LA GAZETTE DU BON TON

Mars 1920 — 3e Année — N° 2

SOMMAIRE

PLANCHES HORS-TEXTE



Coiffure par

ÉMILE Ltd

24-25, Conduit Street -- LONDON W. 1.

398-400, Rue Saint-Honoré — PARIS



ROBES DU SOIR, de JEANNE LANVIN

chez

MERCIE McHARDY

3, Princes Street et 240, Oxford Street

(OXFORD CIRCUS) LONDON W. 1.

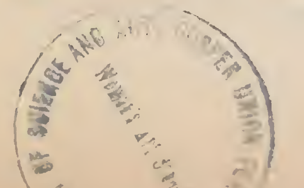


Técla

10, Rue
de la Paix
PARIS

Un Collier " TÉCLA " est nécessaire en voyage. C'est le seul compagnon qui ne lasse point.

NICE — NEW YORK — LONDRES


COOPER UNION



46, West 57th Street — NEW YORK CITY — Etc.

PRODUITS du Dr DYS

DARSY, 54 Fbg St HONORÉ

PARIS

D. Dys

D. Dys

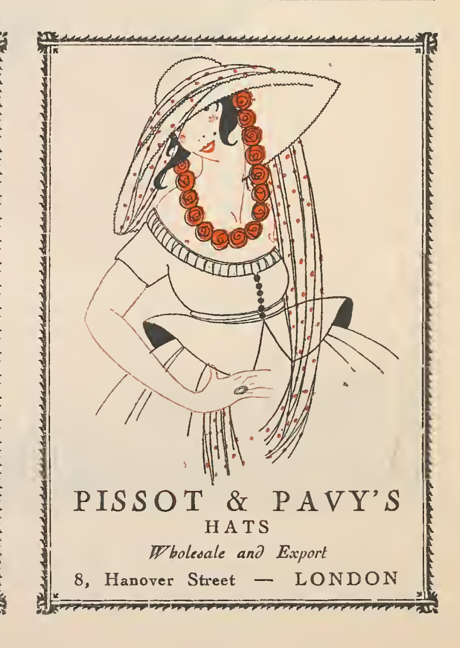
A. JANESICH

Joaillier

19, Rue de la Paix

PARIS

VICHY MONTE-CARLO

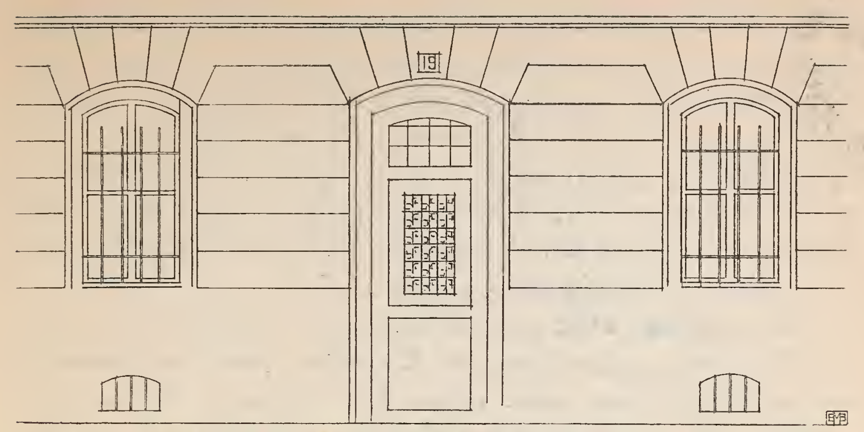


Felix Lorioux

Essence Mystérieuse
Parfum Distingué

de Morny

201 Regent Street
London



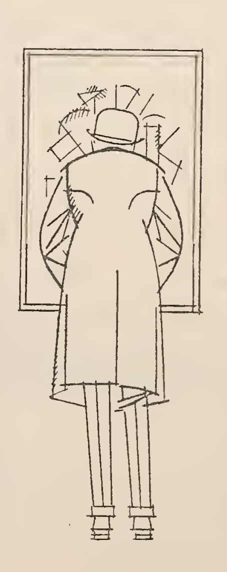
LA PEINTURE ABSOLUE

Luc tourna à droite et entra dans la rue de la Baume. Il dépassa, sans s'y arrêter, la maison d'un diplomate, et celle d'une jolie femme. Son destin l'appelait. Il arriva devant un petit hôtel dont la porte était entr'ouverte. Quelques personnes y pénétraient. Il les suivit, et se trouva dans une salle basse, où un tapis gris pâle étouffait les pas. Il vit sur une tablette une statue qui ressemblait au mécanisme d'une horloge ; mais il n'était pas mûr pour la grâce, et il ne fut point terrassé. Il monta un petit escalier, entouré de peintures vives comme des cartes à jouer. Enfin, il atteignit une sorte de hall où des tableaux espacés participaient au recueillement général.

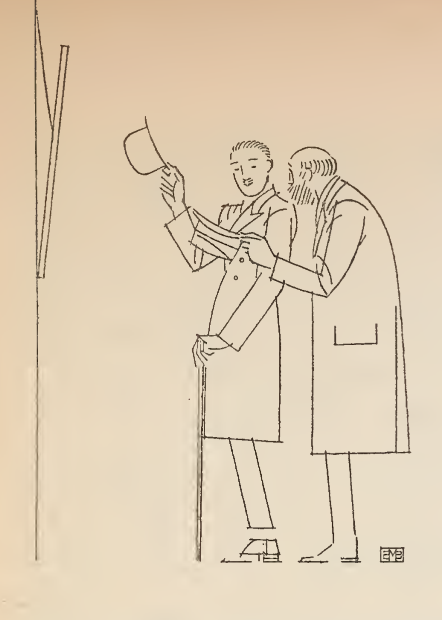
Point de vains cadres d'or ; une bande plate de bois brun entourait la peinture, qui donnait elle-même une étrange impression de calme et de repos. C'était l'exposition de M. Metzinger. Luc en fut charmé sans démêler d'abord la

cause de son plaisir. Au bout d'un peu de réflexion, il s'aperçut que ces tableaux n'étaient composés que de quatre tons : l'un de ces tons variait du jaune au brun; l'autre du bleu pâle au vert des sels de cuivre ; enfin le blanc et le noir achevaient la gamme et se mêlaient parfois pour former du gris. " Voilà, se dit-il, toute la peinture : le froid et le chaud, la lumière totale et la nuit absolue. Voilà les quatre éléments. Un artiste n'a besoin de rien de plus. "

Il examinait avec un vif intérêt de quelle façon l'artiste employait ces quatre éléments. Un tableau surtout l'enchanta. Le centre était une tache noire. Les blancs se disposaient à l'entour. Les bleus leur succédaient, et les bruns se jouaient dans la dernière auréole. Naturellement le tableau n'avait point cette rigueur. Les teintes, d'une beauté singulière, étaient disposées selon des surfaces et des lignes de forme subtile, dont les proportions calculées se répondaient dans un subtil équilibre. Beaucoup de tableaux étaient comme construits sur deux arcs de coordonnées, ou présen taient au moins une symétrie bilatérale. Mais par une curieuse inversion, les figures restant semblables à l'un et l'autre pôle, les surfaces qui étaient chaudes à gauche devenaient froides à droite. Ainsi la peinture était comme un édifice, fait de lignes et de plans, de surfaces éclairées ou sombres, froides ou chaudes, et distribuées selon des lois.



Un vieil homme aux yeux noirs observait le même tableau que Luc regardait. Ils reculè rent ensemble d'un



pas et se heurtèrent. Comme si ce mouvement symétrique avait répondu à l'atmosphère du lieu, ils se saluèrent, et le vieillard dit : " Monsieur, voici la peinture absolue. "

— " Absolue ", dit Luc, en abandonnant son âme aux effets de la conversion qui commençait à la troubler.

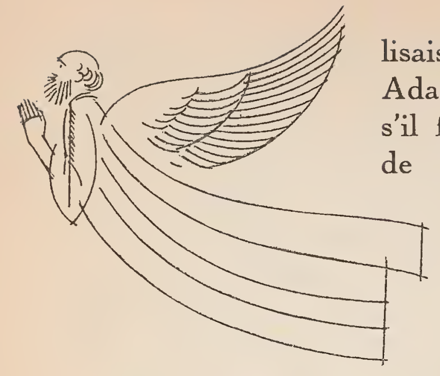
— " L'artiste, reprit le vieillard, ne peint pas les choses, mais seulement l'idée des choses. Etes-vous plotinien, Monsieur ? "

— " Heu... " fit Luc.

— " Le monde sensible n'existe que dans la mesure où il est pensé. Cette pensée qui construit véritablement l'univers, est l'objet de la peinture. Il ne faut pas copier, Monsieur, il faut peindre l'essence même des êtres, et leur prototype éternel. Voyez, continua-t-il en montrant un tableau qui représentait une table de cuisine, ceci n'est pas un paquet de sucre entr'ouvert : c'est le sucre en soi. Le phénomène est fugitif et le sucre fond dans le café ; mais l'idée est immortelle et invariable. "



— " J'ai aimé ces doctrines dans ma jeunesse, dit Luc. Je



lisais alors Hegel, Villiers de l'Isle Adam et le premier Maeterlinck. Puis, s'il faut vous l'avouer, j'ai été écarté de ces austères vérités. J'ai aimé l'apparence changeante des choses, et les jeux fuyants de la lumière, et les vains enchantements. J'ai été impressionniste et c'est pourquoi mon âme n'est pas pure. Mais celle de M. Metzinger l'est parfaitement. "

— " Elle l'est, Monsieur, dit le vieillard. C'est pourquoi dans ses tableaux la lumière ne se décompose jamais. Elle reste blanche, rassemblée autour d'elle-même en un chaste faisceau, belle parce qu'elle est une, et incorruptible parce qu'elle n'a pas été divisée. "

Le vieillard disparut.

Luc ne douta point qu'un ange eût parlé par sa bouche, et il résolut de changer de vie. " Oui, dit-il, l'absolu seul est beau. Je te maudis, arc en ciel, chatoiement de Maïa. Je vous maudis, fuyantes apparences, caprices et jeux qui avez diverti mes jours frivoles. Il faut aller jusqu'à l'idée des choses. "

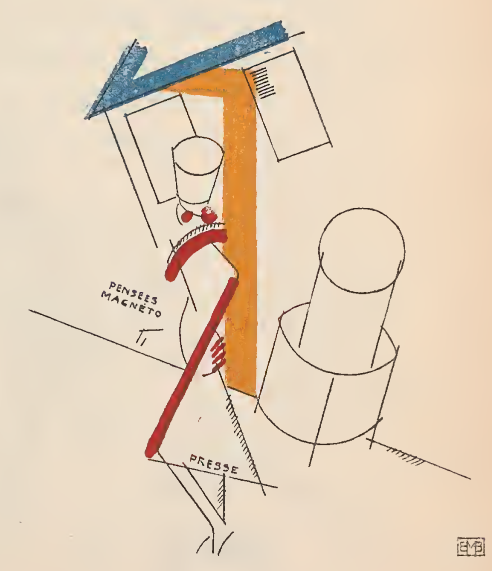
Il descendit d'un pas ferme l'escalier, qui était un escalier en soi. Déjà sa vision de l'univers était changée. L'univers n'existe qu'autant qu'on le pense, et il le pensait maintenant d'une façon dégagée des apparences. Il vit la rue de la Baume sous l'angle de l'absolu, et elle n'était plus faite que de quatre lignes. Et ces lignes étaient si simples qu'il hésitait

à s'y engager; il lui semblait marcher sur les figures d'un trait de géométrie.

A ce moment, d'un seuil voisin, sortit Mme d'Allodole, qu'il connaissait, et qui était la plus jolie blonde de Paris. Et il vit, non plus sa frivole apparence, mais son idée éternelle. Qu'elle était changée ! A des courbes agréables avaient succédé des lignes droites, et par endroits des quarts de cercle. Elle était toute faite de plans, de troncs de cône, et d'intersections d'un cylindre par une sphère. Elle avait l'austère beauté de l'absolu. Sa figure avait perdu tous ses traits. Une teinte grise uniforme recouvrait son visage, et ses yeux étaient comme deux boutons de bottines. Elle semblait transparente, et la perspective des murs se voyait à travers son corps. Elle avait perdu les frivoles séductions de la chair, et Luc était devenu cubiste.

Henry BIDOU.







D'un ornement du visage

UN jour, Agnès, par jeu, devant sa glace, disposa son collier dans sa coiffure et, comme son ami était poète, il lui dit : — Tiens ! Un rire de perles à votre oreille.

Il n'en fallut pas davantage et Agnès devint Célimène. Je veux dire ainsi que ce qui n'était chez elle qu'un divertissement innocent devint un calcul de sa coquetterie...

Je vous donne cette explication pour ce qu'elle vaut ; mais il me plait d'imaginer qu'une mode charmante ait commencé à la façon d'un conte de fée. Zonzon, qui lit par dessus mon épaule et dont l'âme s'exprime dans son intégrale ingénuité, m'accuse de vous « bourrer le crâne » ; mais j'ai appris à négliger les points de vue de Zonzon. Quant à Valentine, la première fois que





je lui ai parlé de l'invention d'Agnès, elle s'est écriée :

— Fi, mon cher ! Un ornement de sauvage ! Et me ferais-je percer les oreilles ?

Ce qui prouve qu'elle tient à quelque virginité. Je lui ai répondu qu'il n'était point question de cette opération barbare et, quand je l'ai revue le lendemain, sa joue s'agrémentait d'un pendentif dernier cri. Il est juste d'ajouter qu'elle l'avait mis à son chapeau, ce qui était une originalité et une anticipation à la fois, puisque, depuis, toutes les modistes ont imité le geste de mon amie. Elle expliqua :
— Vous comprenez : tout est dans la manière de le porter.

Comme si, de fait, toutes les femmes n'avaient pas précisément la manière...

Pour moi, ce que je considère le plus en cet ornement du visage, c'est surtout que par lui les femmes aient ajouté à leur grâce d'écouter. Même la chose me paraît proprement admirable. Il me semblait jusqu'à présent que leur sourire suffisait, à quoi la majorité d'entre elles doivent leur réputation d'esprit. Il n'est pour les femmes rien d'impossible puisqu'elles trouvent, en



somme, le moyen de compléter l'absolu. Regardez leurs pendentifs tandis que vous parlez : cette confiante inclinaison, ou ce brusque écart, ou encore ces hochements malicieux. C'est des femmes surtout que la parole est d'argent; mais aujourd'hui leur silence est de perles, ce qui le rend deux fois appréciable. Je pose en fait qu'un homme délicat doit accorder ses propos au pendentif de son flirt. Mettrez-vous en courroux cette joue caressée de nacre? Nous sommes tous délicats ou nous essayons de l'être. Témoin Gérard.

Certain soir, à dîner, Gérard s'éprit de sa voisine. L'aventure arrive communément. La tempe de la dame s'ornait de perles vertes. C'était joli, mais pas tout à fait ça. Pourquoi? Cette joue trop pâle peut-être... Gérard essaya d'un propos léger. La dame s'anima. Gérard avait trouvé; il bénit les dieux. Ce rose naissant était seyant à ravir. Encouragé, Gérard risqua une allusion plus vive. Ce fut tout à fait bien. La joue s'empourpra. La dame effleura les doigts de l'indiscret de son éventail à longues plumes : — Voulez-vous bien vous taire?

Mais elle était ravie de rougir... Pour la suite, ce sont des choses qu'un honnête homme ne raconte pas... N'allez pas croire pourtant que chaque fois que le pendentif de votre voisine est en perles vertes...

Louis Léon-Martin.



des Pieds et des Mains

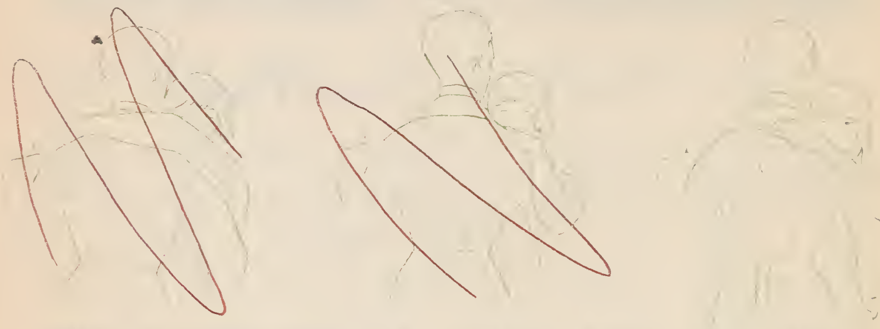


La danse est un sport, le seul qui convienne aux dames — avec un autre que tout le monde sait — et combien supérieur à celui-ci! Le fox-trot est vainqueur de l'amour. Mieux que l'amant aux insistances révélatrices d'un grossier matérialisme, le danseur berce le rêve, contribue à la réalisation d'un état physique délicieux, dont les circonstances et le lieu lui interdisent de profiter, comme ailleurs en ces rez-de-chaussée de garçons où il détourne à son profit d'égoïste masculin un fleuve voluptueux, de cinq à sept coulant amoureusement, du cerveau par le sang, au corps caressé des danseuses.

Mais la danse doit être surtout un exercice de beauté. Qu'on veuille bien ne trouver ici, dans ces conditions, nulle critique; mais quelques préceptes d'ordre général inspirés par l'intérêt supérieur de la danse — le plus grand privilège de l'homme, après le suffrage universel.

Ne pas entourer, Madame, en dansant, de votre bras gauche, quelque agrément que vous pensiez avec raison que ce doux contact lui procure, le cou de votre cavalier. La main arrêtée au milieu du col, le petit doigt sur la couture du smoking, comme on nous disait au régiment pour la couture du pantalon dans la position du garde à vous.

La main droite du cavalier ?... Placée à la ceinture de sa danseuse. Ne pas envelopper du bras déployé, comme d'une ceinture de force de lutteur, une taille frêle numérotée 40 de mannequin. Votre main, donc, arrêtée juste au



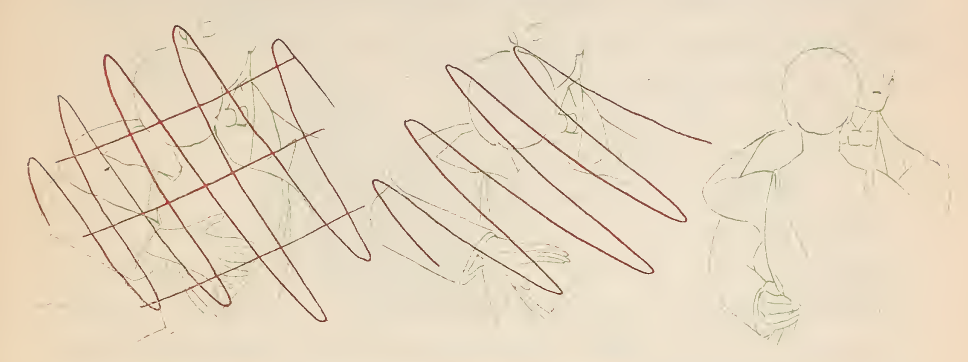
milieu d'un dos charmant, en deçà plutôt qu'au delà, et venant s'appuyer sur le côté du torse, où les doigts sentent, entre les côtes et le tulle, le jeu mouvant d'un corps plein de jeunesse.

Et les jambes et les pieds... Ah, ceux-là ! On doit se persuader premièrement que la danse ne consiste pas dans le soin d'empêcher de danser son partenaire. Nulle utilité apparente et nulle réelle nécessité à ces emmêlements l'un dans l'autre, comme

sous la table pendant le dîner, où cela ne présente pas le même inconvénient. Laissez réciproquement à vos membres, comme aux petites nationalités, le droit de disposer

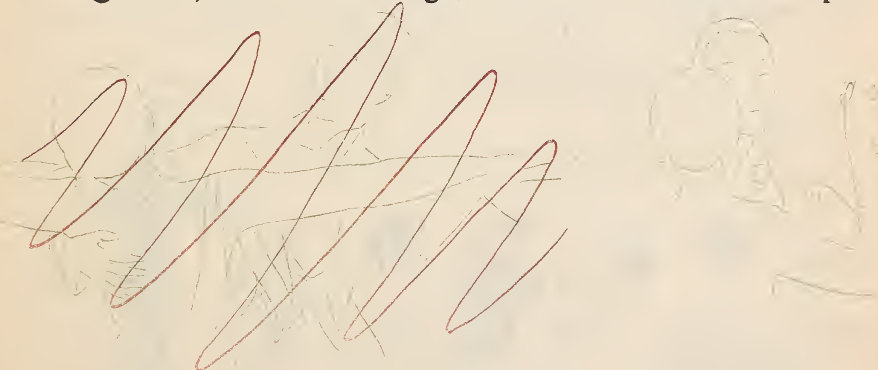
d'eux-mêmes. Et évitez le corps à corps, qui n'est pas de la chorégraphie.

La tête droite toujours, et le plus possible de face; proscrivez ce décentrage systématique de certains qui, éten-



dant les bras en croix, mettent leur menton à la hauteur de la saignée du bras de leur danseuse et réciproquement, pour danser, disent-ils, avec plus de commodité.

Qu'ils jouent au bridge, ceux-là. Justement que



c'est le diable, en ce moment, de trouver un quatrième.

Conseils généraux, pour conclure, et qui n'auront pas été en vain s'ils amènent un seul pécheur à renoncer à

certaines pratiques entachées de vulgarité. Qu'est-ce, par exemple, que ces prouesses acrobatiques plus à leur place sur un *plateau* de music-hall que dans la bonne compagnie, et qui consistent à projeter en l'air, de temps à autre, comme un gracieux volant, sa légère compagne, quitte à la rattraper adroitement sans la laisser tomber au moment où son propre poids la fait redescendre à terre?

Le bon goût, révolté, se voile la face; et l'amour, remontant d'un coup d'aile, s'enfuit loin de ces spectacles.

Il est permis de faire le *jazz* dans le fox-trot. Défense absolue, par contre, de faire le *chimmi :* tremblotement trop significatif, yeux chavirés et bouche crispée. Les habitués des bas-fonds de San-Francisco aiment à faire ce *chimmi* dans leur fox-trot. Mais cela n'est peut-être pas une recommandation suffisante.

Nul inconvénient, enfin, à danser des one-step très fougueux — oui; endiablés — oui; longs glissements sur le plancher et rapides sauts en largeur rapprochant vivement les deux pieds l'un contre l'autre. Pas laid véritablement, admis enfin, autorisé du moins pour l'instant. Profitez-en avant que cela ne soit condamné.

LE DANSEUR INCONNU.





LETTRE AU DIRECTEUR DU « BON TON »

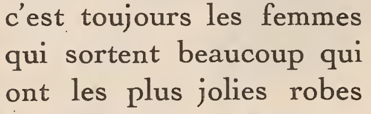
SUR UN VÊTEMENT INUTILE

VOUS m'envoyez de fort jolis dessins de Benito, mon cher ami : il vous faut, dites-vous, cinquante lignes pour les expliquer. Comment répondre à votre confiance? Il s'agit de robes, et de bien charmantes : que ne me demandez-vous plutôt la moindre chronique sur l'immortalité de l'âme ! Voilà un sujet ! mais des robes, et des robes d'intérieur encore... On ne sait rien de plus futile, de plus inutile. — Vous protestez ? un mot de plus et je vous enferme dans un syllogisme.

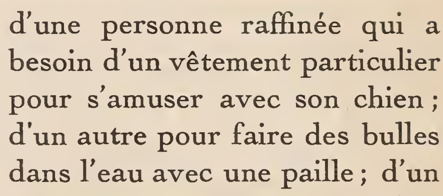
Les plus jolies robes d'intérieur, on ne les garde pas longtemps : si la dame est mieux que la robe, elle l'enlève. Et si la robe est mieux que la dame, elle craint de l'user et l'enferme dans un placard, par économie. Car de deux choses l'une : une femme reçoit, ou ne reçoit pas. Si elle ne reçoit pas,

qu'a-t-elle à faire d'une robe d'intérieur? Si elle reçoit, c'est plusieurs personnes. Va-t-elle paraître en déshabillé? Pourquoi pas vêtue de pilou, et les cheveux en bigoudis? — Mais si sa porte reste condamnée à tout le monde et ne s'entrebaille que pour un seul — elle sera vite toute nue. Vous le voyez, mon cher ami, la robe d'intérieur est superflue. Benito n'y a pas songé.

Il n'a pas non plus songé à ceci : que c'est toujours les femmes qui sortent beaucoup qui ont les plus jolies robes d'intérieur. A moins



d'une personne raffinée qui a besoin d'un vêtement particulier pour s'amuser avec son chien; d'un autre pour faire des bulles dans l'eau avec une paille; d'un troisième pour servir le thé; d'un quatrième pour sortir du bain; d'un cinquième pour se faire peindre; d'un sixième pour fumer et dessiner des ronds dans l'air avec sa fumée...



Tout cela n'est pas bien sérieux : la Russie agonise, le change baisse et la Seine monte; l'horizon est noir. Les dames,

direz-vous, s'en soucient peu : la grande affaire est de séduire, à leur avis. Plaisent-elles moins dans la jupe-culotte ou sous la crinoline? — Le vrai voluptueux prend du plaisir à s'égarer. C'est la recherche qu'il préfère, et, comme à la chasse, non le gibier, mais sa poursuite. Nous voulons des dessous savants, beaucoup de rubans, de nœuds compliqués, des labyrinthes de dentelles. Les lingeries modernes qui passeraient dans une bague, et qu'on écarte en soufflant dessus, elles déçoivent. Elles disent oui plus vite que celles qui les portent : c'est à peine de quoi troubler des collégiens, et il faudrait être romantique comme Gautier (ou très pressé) pour conseiller à la plus belle de mettre en guise de costume une simple rose dans ses cheveux.



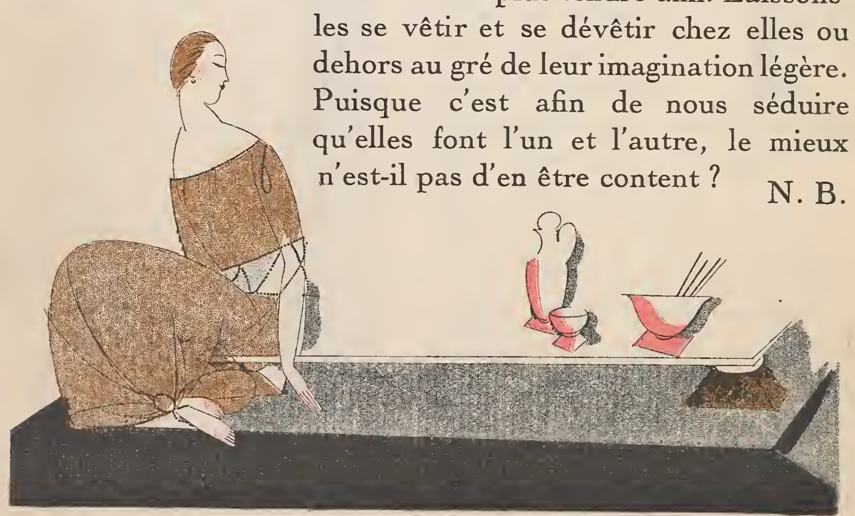
Pour nous, vieux philosophes réalistes, qui n'aimons pas les femmes inutiles, nous leur demandons qu'elles nous charment. La plus jolie robe ne servira de rien à la plus laide ;

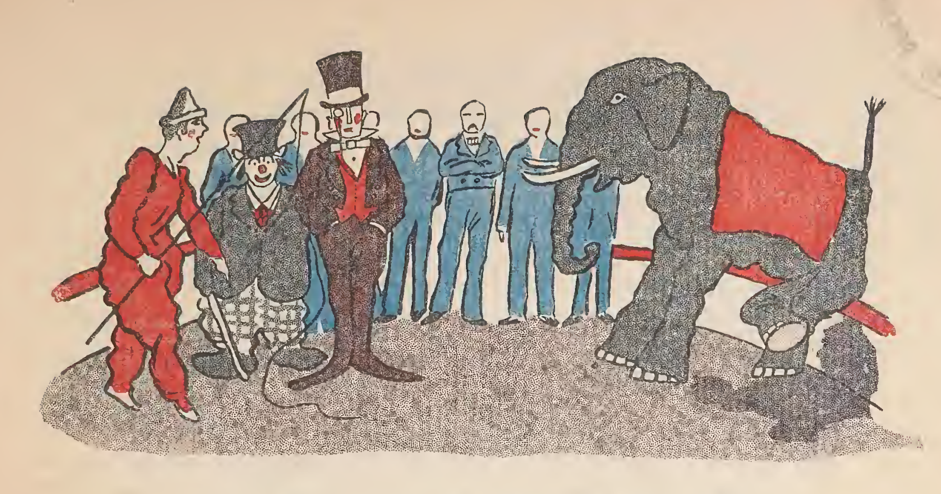
et comme c'est pour un regard que nous entrerions dans le feu, c'est aussi pour la beauté de celle qui le porte que le moindre voile nous sera charmant. Vous pensez sûrement comme moi, mon cher ami. Benito aussi.

Nicolas BONNECHOSE.

P.-S. — Après tout, mon cher Directeur, je n'y entends rien : introduisant en toute chose la logique et le sentiment, qui se contredisent. Les dames n'entrent point dans ces subtilités, et elles n'ont pas tort, puisque leur règle, c'est de plaire. Plus fortes en cela que nous, elles excellent à nous surprendre, et chassée de partout, c'est en elles que la divine fantaisie trouve son refuge. Ainsi, au plus fort de l'hiver, on les voit paraître à peu près nues lorsqu'elles font grand tralala, et, dans l'intimité, jalousement cacher tout — même à leur plus tendre ami. Laissons-les se vêtir et se dévêtir chez elles ou dehors au gré de leur imagination légère. Puisque c'est afin de nous séduire qu'elles font l'un et l'autre, le mieux n'est-il pas d'en être content ?

N. B.





AU CIRQUE

CETTE dame était étrangement vêtue d'oripeaux dont les couleurs et la matière faisaient songer aux fleurs, aux nuages, aux rayons. Lorsque son regard se posait sur vous, l'on éprouvait une exquise impression d'allégresse et de bien-être. Ce regard était à la fois extrêmement bon et extrêmement mystérieux.

Autour d'elle, lorsqu'elle avançait, des parfums et des mélodies semblaient danser : des danses très comparables à celles qu'exécutent, au-dessus des prairies, ces poussières d'insectes qu'une heure anéantit. Nous lui demandâmes son nom. Elle nous répondit : — Je me nomme la Fantaisie, et je vais au Cirque Médrano. Veux-tu me suivre ? » Nous la suivîmes, et, grâce à elle, nous trouvâmes place dans l'arène comble. La gracieuse et chère déesse poursuivit :



— Je ne crois pas qu'il existe, à Paris, un endroit où mon pouvoir soit aussi bien

servi et honoré. Je me suis rendue dans des " dancing ", dans des expositions, dans des théâtres ; j'y reconnaissais passagèrement mon âme ; mais perdue dans quelles sottises, laideurs, prétentions ! Ici, dans la simplicité et l'harmonie, sans fastes gauches, sans écrasantes richesses, je suis vivante, et je règne. Je n'ai pas besoin, pour triompher, de ces costumes nègres et de ces danses chiliennes dont ils m'accablent. Je deviens triste et maussade quand je suis trop parée, quand je suis trop ambitieuse. Mes meilleurs prestiges sont naturels et innocents. Ici, je me reconnais ; je trouve le souvenir de mon berceau, de ma naissance. Ici, depuis l'âge où je courais sur les pierres neuves d'un théâtre grec, depuis l'âge où, sous un lampion accroché dans un oranger, je tournais en rond autour de Pantalon et de Polichinelle, je n'ai pas beaucoup changé. Et j'aime ce public populaire, judicieux, innombrable, pressé autour de moi, sur ces gradins, comme sont pressés, autour de son cœur d'étamines, les mille pétales de la « rose commune ».

« Regarde cette jeune personne qui saute si facilement et si élégamment sur ce vaste cheval. Elle n'est pas très belle ; elle est râblée et courte ; et il faut y mettre du sien pour trouver, dans sa voix rauque, l'écho du roucoulement des tourterelles. Cependant son adresse et sa vivacité te charment. Tu aimes la voir bondir, descendre, remonter, et, dans sa robe aux couleurs pétillantes, tourner comme une roue de pierreries, voltiger comme un oiseau fabuleux.

« Ne crois pas que j'aime que l'on m'honore dans l'improvisation, la facilité et l'abandon. Comme les autres déesses, je suis muse, et je demeure insensible si l'on m'offre des travaux imparfaits, des hommages sabotés. Je veux l'adresse et la précision, le choix et le goût. Ce qui me plaît, c'est une difficulté longuement combattue, enfin vaincue, et présentée ensuite sous les masques courtois et charmants du plaisir et du caprice. J'ai connu autrefois, dans les cirques, des équilibristes et des athlètes qui accomplissaient leurs



tours comme des pénitences, sinistrement, pauvrement, sans jamais déguiser l'effort ni le danger. Ils me faisaient pitié ; ils me faisaient peur, et je les méprisais.

« Je leur préfère, de tout mon cœur léger et malicieux, les Chinois que voici. Ils ont des robes qui ressemblent aux bassins bleus où la lune dévoile, au cœur des nuits d'été, les jeux des grosses carpes autour des nénuphars épanouis. Les couteaux et les banderolles, les flammes et les porcelaines deviennent, au bout de leurs doigts ingénieux, plus vivants que le merle et l'alouette, ou que l'oiseau semble-fleur, que le héros des contes poursuit dans la forêt enchantée.

« Et voici ce héros lui-même, que Racine nommait Hippolyte et Wagner Siegfried. Dans son maillot blanc il ressemble au marbre ; et, sur tout autre comédien, il a la supériorité du silence. Dans les nappes violentes des globes électriques, il fait jouer des muscles parfaits, et tu songes alors à ces figures immortelles que les peintres et les sculpteurs imposaient aux nobles architectures, à l'âge où la beauté, comme une parente ou une amie, vivait avec les humains.

« Je suis bien contente lorsque l'élégance n'est pas la mode d'un jour, mais l'épanchement poétique de l'harmonie, de l'adresse. Paraître naturel et gracieux dans une situation anormale, comme le paraissent cette danseuse de corde, cet acrobate, ce jongleur, ne crois-tu pas que c'est la suprême politesse esthétique ? Lorsque Ronsard réussit un sonnet, ou Chopin un nocturne, ou Malibran une roulade, crois-tu qu'ils ne sont pas, dans leur domaine, les émules de nos humbles et modestes artistes ? Comme je serais malheureuse, si j'avais toujours au-dessus de ma tête les prodigieux titans du plafond de la Sixtine ! Il faut que l'on me permette de leur préférer, parfois, un instant, l'heureux linéament d'une petite arabesque, ou cette svelte fusée qui ne vit qu'une seconde, mais qui réjouit parfaitement mes yeux.

« Cependant apparaissent les clowns. Il



convient de se taire pour savourer leurs satisfaisantes sottises. Regarde-les, rusés et cursifs, ayant l'air de se moquer d'eux-mêmes, et, peut-être, se moquant de toi. Je ne te présente pas les Fratellini. Paul apporte avec lui la joie et la malice ; son visage est le visage de Scapin et de Mercutio ; et les paillettes, la soie dont il est vêtu font de lui le prince des papillons. Il semble s'amuser autant que toi qui l'écoutes, et qui a repris ton âme d'enfant. François possède le calme et l'ahurissement de la véritable sagesse : la sagesse sociale du notaire et du ministre ; et cette sagesse lui attire souvent de douloureux ennuis. Albert, comme un bon diable sans cervelle, surgit du chaos de la folie.

« Mais tandis qu'ils se battent en se poursuivant, tandis qu'ils offensent et bernent M. Prudhomme (qui s'appelle, ici, M. Lionel), regarde et écoute le public rire et s'agiter. Certains soirs, je suis ici pour le public ; c'est lui qui devient le personnage principal de ce cirque. La manifestation de ses impressions est aussi souveraine et irrésistible qu'une force de la nature. Imagine un peu la gigantesque main de la brute mystérieuse qu'Homère, dans l'*Odyssée*, appelle Polyphème ; et, au creux de cette main qui n'est plus agitée et contractée par le travail et par la force, mais qui est reposée, détendue, heureuse, représente-toi le petit Ulysse, avec son esprit de finesse, et son agilité, et ses feintes... Tu devines où je veux en venir. Mais je ne poursuivrai pas cette image, parce que je vois apparaître la fille d'Icare, laquelle, par cette corde lisse, va atteindre les cintres, et, de là, suspendue par les dents, se laissera tomber dans le vide avec la grâce audacieuse des anges et des fées.

Jean-Louis VAUDOYER.



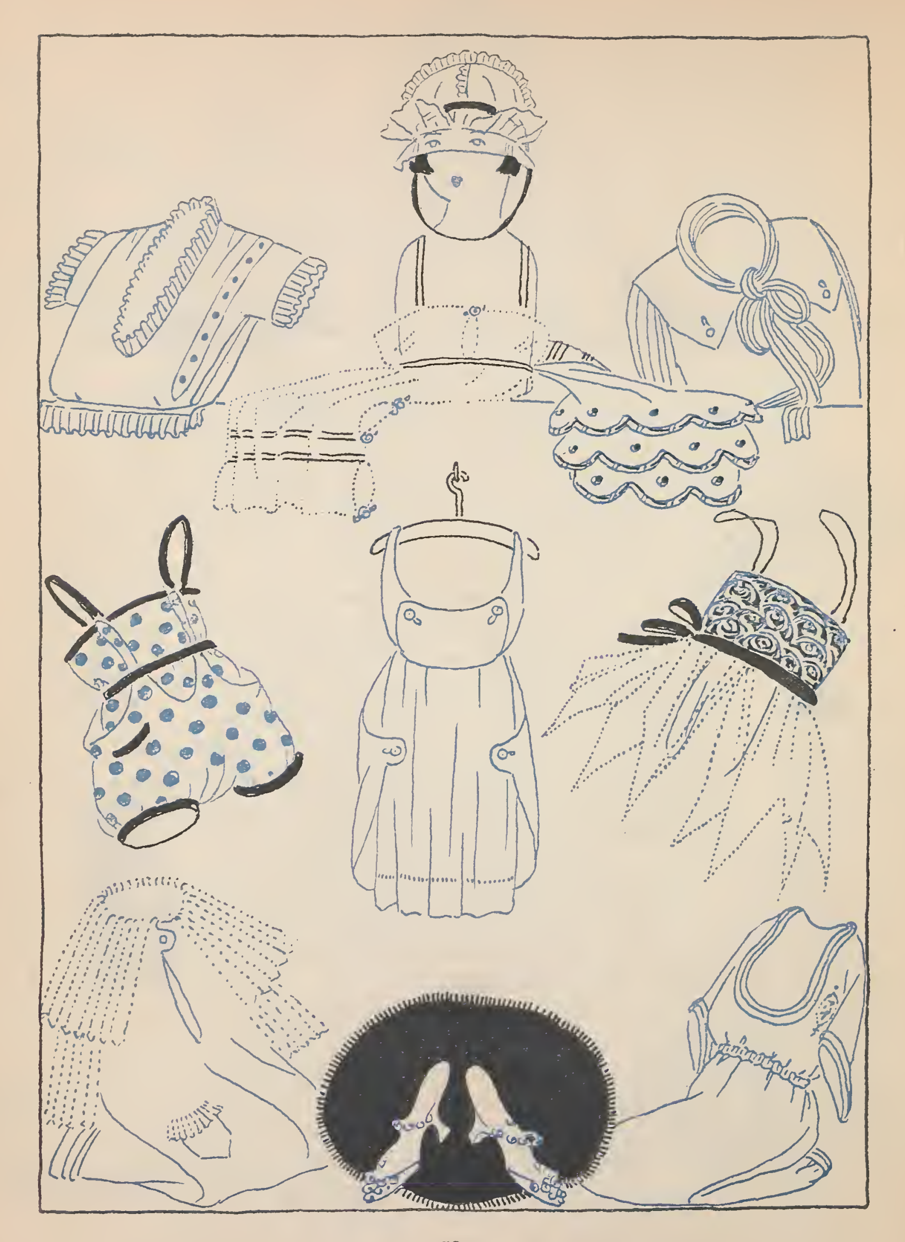
A la recherche d'un Néologisme

Le moins qu'on puisse dire sur le chapitre de la lingerie, c'est qu'on en porte si peu aujourd'hui que cela ne vaut pas la peine d'en parler. On ne peut, sans impropriété intolérable, continuer de donner le nom de *linge* à des petits bouts de tissu nécessaires seulement par l'idée qu'on s'en fait — et qui sont, d'ailleurs, non en toile, comme tout véritable linge, mais en mousseline, en crêpe georgette, en tulle, en dentelle, à ce qu'on m'a dit.

On m'a dit aussi que les dames ne mettent pas de linge (Ce terme ne va pas. Il faudrait trouver un néologisme) ne mettent pas de linge pour aller danser. Ha, que ne suis-je danseur ! Elles ne seraient vêtues, des pieds à la tête, ce qui est peu de chose par le temps qui court, que de leur robe et s'apporteraient ainsi, danseuses intégrales, dans les bras de leurs cavaliers. C'est absolument naturel et fort compréhensible ; et l'on sait qu'il faut n'être pas gêné dans ses vêtements pour bien danser.



Maintenant, si leur linge (oh ! ce mot...) si leur linge est si court quand d'aventure elles en ont, ce n'est pas leur faute mais la faute des robes qui se portent décolletées de partout cette saison et voilà tout. Les moralistes ne savent pas, bien sûr, pour ronchonner comme ils font, toutes ces







excellentes raisons qui me semblent, à moi, si claires depuis qu'on me les a dites. Comme quoi il n'est rien tel que de parler pour s'entendre. Tout paraît simple, lumineux quand une fois on vous l'a bien expliqué.

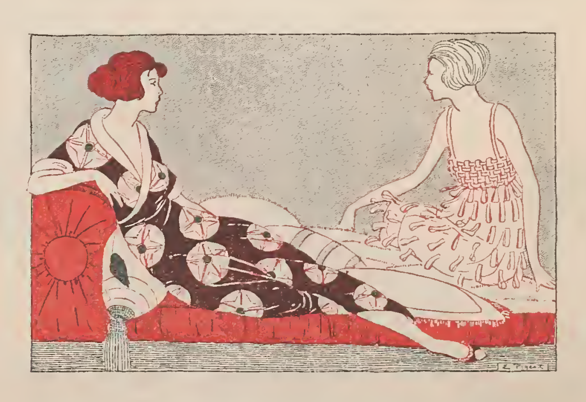
Il n'en reste pas moins que ces mœurs nouvelles, si agréables pour les jeunes, affligent les gens d'un autre âge, qui voient là, bien à tort, les signes évidents de la fin du monde. Une jeune personne du meilleur ton était fiancée. Elle épousait un garçon respectueux et soumis qui avait la mère la meilleure de la terre.

Celle-ci trouvait la jeune fille charmante, charmante, habillée seulement un peu court, mais cela devait s'arranger avec le mariage... O naïveté ! O candeur ! La bonne dame, qui avait sur les trousseaux de mariée des idées d'avant le déluge, emmena la fiancée dans un magasin de l'autre siècle où l'on déplia devant elle des pièces de toile à n'en pas voir la fin.

— Vous m'en mettrez, dit la jeune fille, de quoi faire deux douzaines de torchons de cuisine.

Elle ne soupçonnait pas qu'on en pût faire un autre usage...

Marcel ASTRUC.





EVENTAILS et BRACELETS

PARURE de la nonchalante main — avec les bagues, mais celles-ci feront l'objet d'une autre étude — attributs inventés par la grâce pour compléter, illustrer les gestes de la femme — c'est à ce titre qu'éventails et bracelets sont réunis, ici, sous le même dévotieux chapitre.

Les bracelets : ornement du bras, du poignet, voire de la cheville, brillante parure de la nudité... Il les faut nombreux. Ils doivent être de platine, ornés de brillants; en ivoire, bras pivotants en onyx terminés par des boules chinoises en corail rose — pour le poignet. Au bras, des bracelets en émail et diamants — souples — s'attachant par un pompon et une boutonnière. Pour la cheville, à l'occasion, de



simples gourmettes d'or, ou un tour de petits brillants — souples, bien entendu, mais assez ajustés, non trop larges et flottant le long de la jambe.

Ceux-ci pour les modernes. Pour les anciens, d'étonnants bracelets indo-persans du XVIIe siècle, d'un travail exquis : anneaux en émail et diamants terminés aux deux extrémités par des têtes de dragons, ou d'éléphants entrelaçant leurs trompes ; de gros anneaux thibétains en perles de corail agglomérées ; des bracelets extrême-orientaux doublés d'écaille et décorés de pierres de couleur.

Bracelets de Cartier. Bracelet-serpent, de Bastard, chez Linzeler

Et les éventails : grands et petits ; en plumes, en soie et brodés ; classiques, baroques ; anciens, modernes, tels ceux que M. Jean-Philippe Worth fit peindre par d'excellents artistes,

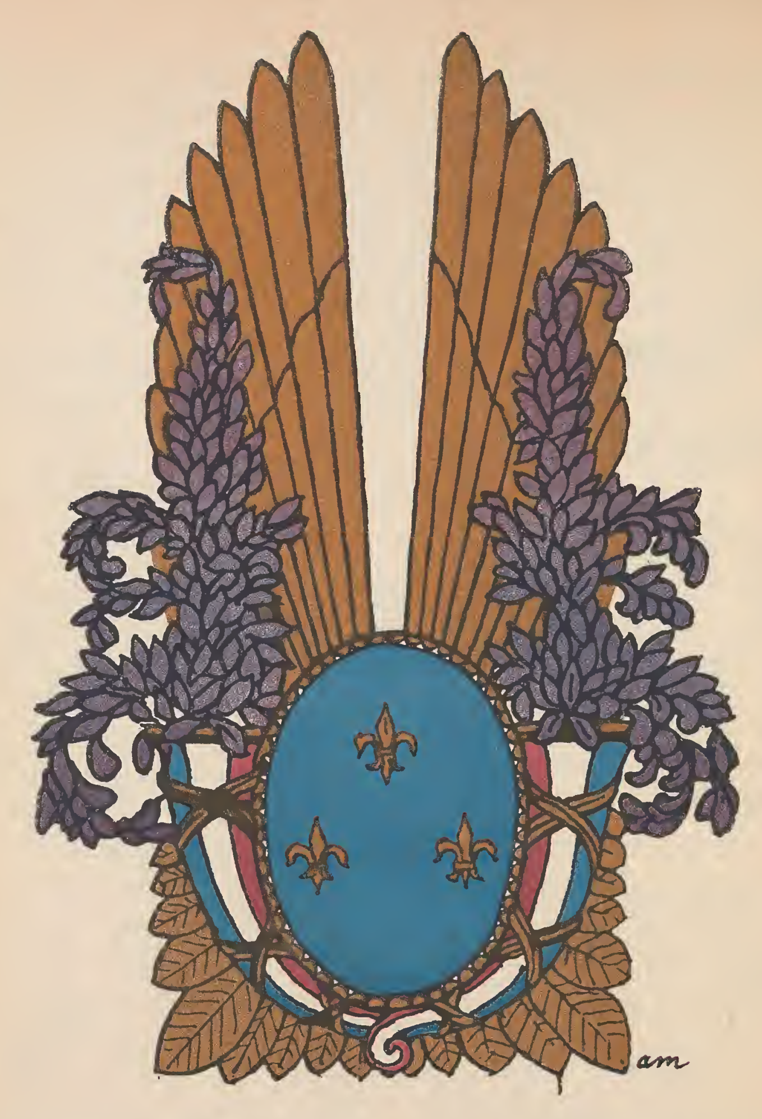


délicieuse suite d'aquarelles et véritable galerie de tableaux, si l'on peut dire, portative. L'éventail, un temps délaissé, revient; il est revenu. Petits, *elles* les emporteront en dansant. Volumineux en plumes, verts, bleus, rouges, éclatants : ma foi, vive la plume d'autruche et gloire à Mlle Mistinguett! *Elles* les laisseront, pour partir sur la musique, abandonnés sur les tables et les sièges, vives taches de couleur dans le décor.

Ci-dessous, enfin, un éventail de plumes ingénieusement monté sur un miroir. Invention parfaitement applicable. Pourquoi pas?

CÉLIO.





PROJET D'ARMOIRIES DE LA RÉPUBLIQUE
par André Mare

Le Faste du Président

ET LES ARMES DE FRANCE



C'EST une histoire du temps lointain où les hommes allaient en voitures à chevaux, du temps préhistorique où la république de France était conduite par M. Thiers. Le vieux chef d'Etat prévoyait la chute prochaine, le soir où le piqueur osa l'aborder et lui dire :

— Monsieur le Président, la porte de l'Elysée par le faubourg Saint-Honoré est trop étroite. Il est impossible de tourner et d'entrer en allure.

— Entrer! ce n'est pas difficile, répondit M. Thiers avec mélancolie ; c'est la sortie qui devient pénible.

Quelques semaines passèrent et M. Thiers partit. Vraiment, il partit fort mal, non par la faute de son piqueur mais par celle de Mme Thiers et de Mlle Dosne. Ces dames, attachées aux biens de ce monde, voulaient tout emporter, vaisselle, argenterie, linge, tapisseries, même les plantes du jardin. Le garde-meubles fit une défense héroïque et dut aller à l'hôtel de M. Thiers *récupérer* les biens de l'Etat enlevés par erreur.

Un livre de philosophie pourrait être écrit sur les entrées et les départs des chefs de l'Etat : les uns savent mourir, comme M. Carnot, et restent grands dans la mémoire des hommes. D'autres font leurs malles avec discrétion et ont la dignité souriante ou la bonhomie moqueuse, comme M. Loubet et M. Fallières.

Un seul eut le grand air : le maréchal de Mac-Mahon quitta la présidence avec un génie d'attitude qui fut peut-être l'éclair de sa vie. Il refusa les services du garde-meubles pour le déménagement, fit distribuer aux serviteurs les objets qui appartenaient à la maréchale ou à lui, et dit au premier maître d'hôtel :

— Envoyez chercher un coupé à mon cercle.

Dans ce coupé vert à un cheval, le duc et la duchesse de Magenta quittèrent l'Elysée pour se retirer dans leur froide demeure du faubourg Saint-Germain, sans rien emporter de ce qui avait été l'accessoire de la fonction.

Et d'aucuns s'imaginent que tout est simple en république : le protocole d'une démocratie est plus difficile à dresser que celui d'une monarchie ; car, dans la monarchie, la tradition suit les larges allées bien tracées, tandis

que la république trouve à chaque tournant des chemins neufs et sinueux.

Il faudra l'intelligence élégante de Mme Deschanel pour créer le protocole définitif de la présidence. Elle saura trouver des nouveautés traditionnelles et des perfections de simplicité, tandis que le Président suivra de plus grands labeurs.

Parce qu'elle est en république, la France doit-elle oublier les beautés de sa race et prendre ses modèles à Chicago ou à Buenos-Ayres? Nous sommes si peu démocrates que nous craignons toujours de ne pas être assez près du vulgaire, et nous voulons effacer l'histoire, même dans ses plus gracieux détails.

A la manière des grands seigneurs qui croyaient, vers 1790, sauver leurs têtes en effaçant leur écu au fronton de leur hôtel, nous nous imaginons que nous continuons la Révolution parce que nous laissons la France sans armoiries.

La république des Etats-Unis a ses armes qu'elle peint et grave un peu partout sur la porte de ses ambassades et sur le bâton de ses coiffeurs. Les républiques de l'Amérique latine ont des armoiries longuement préméditées. La Suisse, qui est la république modèle, impose à ses cantons, à ses villes, à ses bourgs, des armes qui sont contrôlées, enregistrées et... soumises à l'impôt. Dans le même temps, la France compose pour ses consulats, pour les carrosses de l'Etat, pour les sceaux de ses administrations, une sorte de chiffre ridicule, un cartouche bizarre où le faisceau des licteurs fait penser à la Rome antique, où les majuscules évoquent une idée de rébus, où la dorure universelle sur fond de cuivre rappelle les panonceaux des notaires ou les plats des barbiers, grinçant au vent d'hiver. Par quelle sotte peur d'un passé splendide la France cache-t-elle l'éclat de ses armes ?

Les armes de France ! Elles sont partout où l'imbécillité des hommes ne les a pas effacées. Elles empruntent la pureté du ciel et l'éclat du soleil. Elles se lisent : " *d'azur aux trois fleurs de lys d'or* " ou plus anciennement : " *d'azur aux fleurs de lys d'or sans nombre.* " J'entends le cri : " Ce sont les armes des Bourbons ! " Calmez cette erreur. Ce sont les armes que la glorieuse maison de Bourbon a empruntées au pays de France, quand elle a pris le royaume de France. Par la longue durée, par l'incomparable éclat, les armes du pays se sont mêlées à celles du Roi. Le Roi a disparu ; les armes restent. Louis XIV est mort ; Versailles se dresse. La monarchie s'est écrasée sur le plancher de la guillotine; cela n'a pas supprimé le Louvre. Versailles, le Louvre, les autres châteaux ou palais de la Couronne ont passé à la Nation. De même, les armes prises à la France par la maison de Bourbon reviennent à la France, quand elle change de régime. Mais les révolutions osent saisir des murs ; elles n'osent pas revendiquer un symbole,

qui appartient au pays. Louis XI, roi qui savait tout, n'ignorait pas que les fleurs de lys étaient à la France seule et il écrivait : “ *Jadis les enfants des Roys ne portaient pas les fleurs de lys qui sont à la France, mais seulement le Roy parce qu'il est France* ”. Le droit s'oublie ; il ne se prescrit pas. Le titre de *Roi* fut en d'autres temps le vocable politique du chef de l'Etat, vocable remplacé dans le jeu des évolutions par celui de *Président*. L'un et l'autre ont le même droit aux armes de la fonction, aux armes perpétuelles de France. Les rois d'Angleterre savaient cela : quand ils se disaient rois de France, ils chargaient leur écu des armes de France.

La fleur de lys était le signe de France, avant la création des armoiries régulières, avant l'avènement du premier Capétien, qui prit la fleur en prenant le royaume. Cette fleur, qui est peut-être un fer de lance, peut-être le trident de Neptune, peut-être la patte de coq inscrite sur le sable, ce fleuron trilobé, qui a toutes les forces mystiques d'un signe, doit rester à la France comme un bien précieusement immatériel, comme un joyau qui ne peut passer ni au feu des enchères, ni au feu des émeutes.

Que la république de France reprenne les fleurs de lys avec le même courage que montre la république allemande, en reprenant l'aigle de ses empereurs déchus. Car la république allemande a fait un règlement d'armoiries “ *d'or à l'aigle de sable* ”, avec toute la solennité de la chose.

Vainqueurs, osons faire aussi bien que les ennemis vaincus.

Jean de BONNEFON.



“ Le gouvernement a choisi comme armes du « Reich » l'aigle noir sur fond or. Il est regrettable que la république ait pris comme emblème un si vilain oiseau, maigre et la langue pendante. ” Berliner Tageblatt, 25 Déc. 1919.

LE BOEUF SUR LE TOIT



La dame decolletée, le barman, le monsieur en habit, le nègre qui joue au billard, etc... dans un décor de Dufy et sur la musique de Darius Milhaud les personnages imaginés par Jean Cocteau se meuvent avec la lenteur des scaphandriers au fond de la mer — et accomplissent les gestes essentiels de leur vie. Tentative la plus intéressante qui soit. Cocteau rompt avec l'arbitraire glacé de la vie transportée au théâtre. Il en donne la synthèse, appliquée avec la plus vive intelligence au sens même de la réalisation scénique.


COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.



BEAULIEU DANS LES FLEURS

Manteau et Robes d'après-midi

L'ÉVENTAIL D'OR

Éventail et Bracelets

Pierre Brissaud 1920.

LA VISITE

Robe d'après-midi et robes d'enfants de Jeanne Lanvin



DANCING

Manteau du soir, de Paul Poiret

A.E.MARTY-1920-

LA DOUCE NUIT

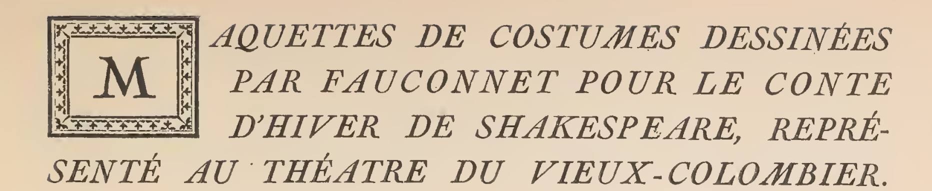
Robe à danser, de Worth

VIENDRA-T-IL?

Robe du soir de Beer

PRINTEMPS

Robe du matin, de Dœuillet


MAQUETTES DE COSTUMES DESSINÉES PAR FAUCONNET POUR LE CONTE D'HIVER DE SHAKESPEARE, REPRÉSENTÉ AU THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER.



Les projecteurs épanouissent toute une floraison nouvelle. Fauconnet, mort, ne cesse de fleurir.

Chaque fois que j'enfermais les Fratellini dans les grosses têtes du "Bœuf sur le toit" et que je les manœuvrais comme des scaphandriers fouillant une épave lumineuse, je pensais au rire de Fauconnet, à sa joie de voir des idées prendre forme.

Sous l'éclairage magnifique de Copeau, les messieurs et dames de Shakespeare portèrent ses costumes. Un pick-pocket de Whitechapel détrousse un berger d'Arcadie et des marins de Bohème débarquent chez Barbe-Bleue.

Tout cela aussi simple, aussi naturel qu'en songe.

Fauconnet-le-modeste cachait ses toiles. Peu de personnes surent qu'il était un grand peintre. Il aimait, récoltait les cartes postales naïves, les pipes Gambier. On retrouve l'influence des unes derrière sa maîtrise et sa pureté d'âme, et, dans sa pâte, le charme des autres. Son œuvre rose, pleine, ovale, fait penser à l'œuf, qui est ensemble une promesse et une perfection.

Jean COCTEAU.

BERGÈRE

G. Fauconnet

Gazette du Bon Ton N° 2 

Mars 1920 Croquis N° 9


PAYSAN



Gazette du Bon Ton N° 2 © Mars 1920 Croquis N° 11


PAULINA
COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.
Woman's Art School
G. Fauconnet -
Gazette du Bon Ton N° 2
Mars 1920 Croquis N° 12

CAMILLO

gs fauconnet


ROGGERO
Gazette du Bon Ton N° 2
C L.V.
Mars 1920
Croquis N° 14



Gazette du Bon Ton N° 2 — C L.V. — Mars 1920 — Croquis N° 15



Gazette du Bon Ton N° 2 © Mars 1920 Croquis N° 16

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 9. — *Deux robes et un manteau, pour l'après-midi. La robe rouge est en charmeuse, avec un devant en dentelle teintée ; la blanche et noire en ruban de taffetas et rayée de rubans de satin à picots. Corsage en satin. Le manteau est en diallaine avec un grand col en ursine.*

⁂

Pl. 10. — *Cet éventail, dont la monture, ouverte, fait voir un paysage en laque sous un large soleil, est en tulle lamé or. Les bracelets sont de platine, de brillants, d'or et de perles. Le serre-tête est en satin broché blanc, enroulé de perles d'ambre.*

⁂

Pl. 11. — *Une robe d'après-midi et des robes d'enfants, de Jeanne Lanvin : La robe est en satin noir et la petite toque en manille, toutes deux brodées d'argent et de perles rouges. Les robes des fillettes sont en lainage marine ; manches en velours vert jade brodé or pâle, garnitures en velours vert jade.*

⁂

Pl. 12. — *Ce manteau, de Paul Poiret, est un manteau du soir en drap d'or. Il est doublé de satin. Le col est formé par une grande bande de broderie marocaine.*

⁂

Pl. 13. — *Voici, de Worth, une robe à danser qui est formée d'un fourreau en lamé argent et rose uni. Elle est garnie de tulle, de plume, et d'une rose.*

⁂

Pl. 14. — *De Beer, une robe du soir en lamé argent et velours noir broché argent.*

⁂

Pl. 15. — *Petite robe du matin, de Dœuillet, en serge marine ; les broderies du corsage et de la ceinture sont de raphia de couleur. Un nœud de ruban multicolore pend à la ceinture.*

⁂

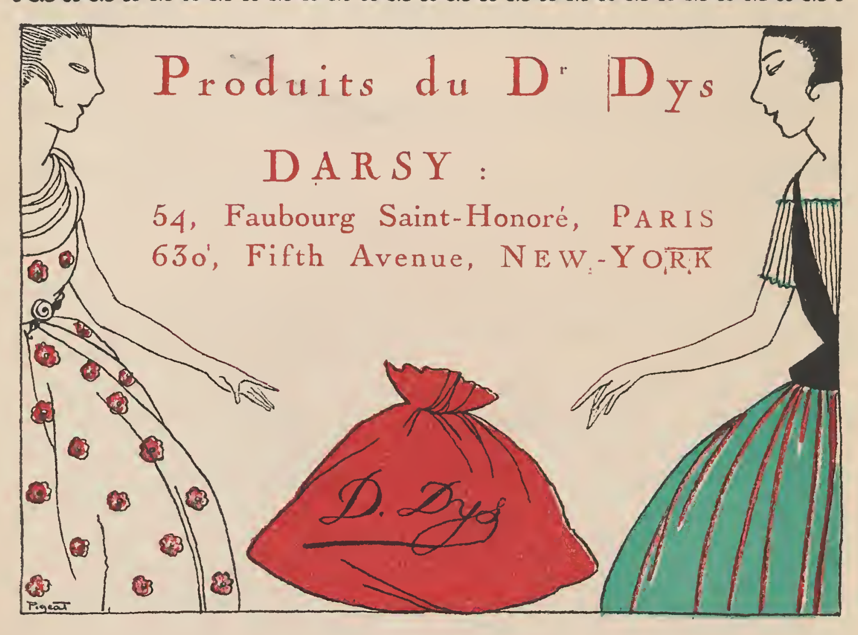
Croquis de IX à XVI. — *Maquettes de Fauconnet pour les costumes du* Conte d'hiver, *de Shakespeare, représenté au théâtre du Vieux-Colombier :* Croquis IX. *Une bergère.* — X. *Un paysan.* — XI. *Une bergère.* — XII. *Paulina.* — XIII. *Camillo.* — XIV. *Roggero.* — XV. *Polixénès.* — XVI. *Le Temps.*

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO 3

Avril 1920 — 3e Année

PLANCHES HORS-TEXTE


Produits du Dr Dys
DARSY :
54, Faubourg Saint-Honoré, PARIS
630, Fifth Avenue, NEW-YORK
D. Dys
Pigeat


EDOUARD
HALOUZE
1920
VAN CLEEF ET ARPELS



Les Modes
chez
Verlaine
16 Rue de la Paix
à
Paris



A PARIS Application tous les jours par Monsieur Eugène lui-même, aux Salons de la Maison Desfossé, 265, rue St-Honoré, Paris



ROBES D'APRÈS-MIDI

de JEANNE LANVIN, *à gauche,* et de BEER, *à droite*

chez

MERCIE McHARDY

3, PRINCES STREET et 240, OXFORD STREET

(OXFORD CIRCUS) LONDON W. 1.

L'EMBARRAS DU CHOIX ou LES JOLIS COLLIERS

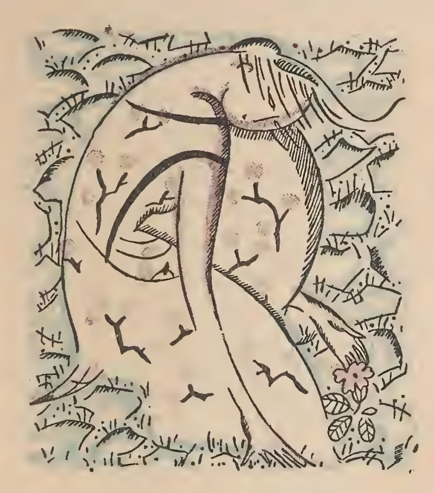


Técla

10 RUE DE LA PAIX, PARIS
7 OLD BOND STREET, LONDRES
398 FIFTH AVENUE, NEW-YORK

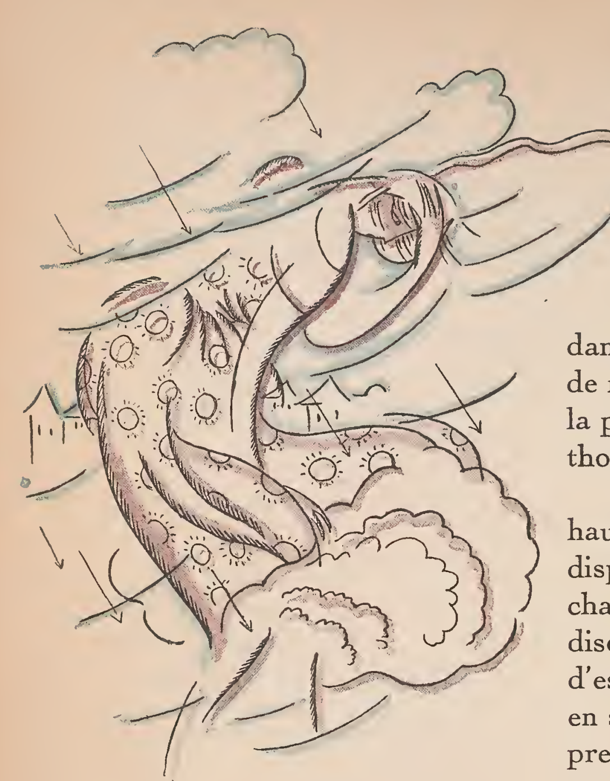


LA NATURE A PARIS



Les plus beaux jours sont ces jours incertains, contraires, criblés de grêles subites et obscurcis d'opaques nuées, qui verdissent les peupliers en les tourmentant, lavent à grande eau la terre, mais font apparaître de temps à autre en traits de lumière dans le ciel les signes certains de l'espérance. Un besoin de renouvellement gonfle ridiculement le cœur de l'homme. Surpris, il croit entendre pour la première fois la chanson vingt fois entendue. Par ses vieux artifices, la toute puissante nature l'engage à tenter encore l'épreuve nécessaire à la continuation de l'œuvre qu'elle poursuit.

Foin de l'expérience et des douleurs passées : une couche de peinture sur le paysage ; dans le ciel, des coins de bleu habilement recouverts aussitôt que montrés; une poignée de musiciens à plumes jetés deçà et delà dans les branches basses ou artistement placés en solo sur la barrière verte des jardins ; et, dans l'air, une suave musique et des souffles...



toute la fantasmagorie aérienne déjà employée par le génie Ariel pour troubler et perdre les navigateurs...la bonne dame, sûre d'elle-même et de nous, ne se donne pas la peine de rajeunir ses méthodes.

Dans les villes, où la hauteur des édifices et la disposition des rues, cachant les horizons, interdisent, à cause du manque d'espace, les vastes mises en scène, ce sont les entrepreneurs de spectacles, les restaurateurs, les auteurs de revues et les demoiselles de beauté, qui sont chargés de déposer et de développer dans nos cœurs l'état particulier qui nous disposera à perpétuer l'espèce.

Les entrepreneurs de spectacles imitent froidement la nature, et usent des mêmes procédés sur une scène plus petite. Ils nous font voir des paysages de rêve peints à la brosse sur de la toile ; troublent délicieusement notre esprit

par la reproduction des nuits enivrantes au moyen d'une lampe à pétrole placée à la hauteur voulue pour éclairer la lune de la toile de fond ; et remplacent le concert des petits oiseaux par des musiciens syndiqués poétiquement dissimulés au sous-sol.

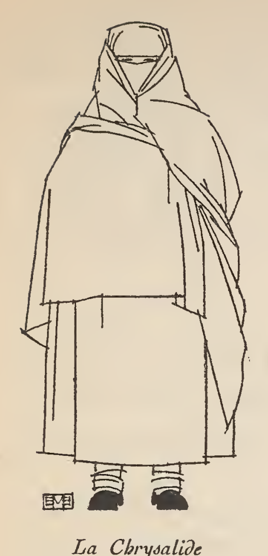
Les auteurs de revues nous subjuguent en faisant apparaître à nos yeux des tableaux enchanteurs qui n'existent que par les prestiges combinés de l'électricité, de l'équilibre, des étoffes de couleurs et des onguents de parſumerie ; brillent un instant, féeriques et suspendus, durant que la toile est levée ; et puis s'écroulent derrière le rideau dans la confusion, la dérision et le sarcasme, en agitant des oripeaux ternis.

Les restaurateurs, en nous servant des mets et des breuvages préparés chimiquement dans leur officines, allument le feu dans nos veines, et répandent dans nos estomacs et jusque dans nos membres l'amollissement et la vague douceur

nécessaires à la défaite de la chair. Quand s'inclinent, à la fin du repas, vers la dame d'en face souriante et jolie, les visages congestionnés et les yeux brillants des dîneurs, alors les marmitons, fiers de participer à l'œuvre de l'antique Isis, ne cachent pas leur joie, et se poussent le coude en s'esclaffant, dans l'entrebaillement des portes de cuisine.

Les demoiselles de beauté, elles, n'ont qu'à laisser voir les quelques petites choses gracieuses dont la nature a eu soin de parer son plus bel ouvrage... Une figure énorme, semblable à celle qui se montrait, dans les nuits, aux anachorètes tombés dans la séduction, embusquée à tous les points de l'espace dans le grand Tout, rit d'un effroyable rire chaque fois que l'un de nous donne dans le vieux piège... Et c'est ce rire qui produit les brusques agitations de l'atmosphère, particulières à la saison nommée printemps.

Marcel Astruc.



La Chrysalide

Première Lettre à une élégante marocaine



Le Papillon

à Lala Khadija,
Marrakech.

LOIN de la ville rose enserrée dans ses murs rouges édentés par le temps, aucun ne t'a oubliée de ceux qui burent chez toi le thé à la menthe parfumé d'ambre.

Je me souviens peut-être mieux que les autres, moi qui pris si souvent tant de plaisir à te regarder vêtue de cafetans étincelants, ou délicats et subtils lorsque tu les recouvrais d'une *férajia* transparente.

Tu fus la première femme aux yeux sans visage dont les prunelles s'attachèrent longuement sur moi, puis sourirent. La vie intime est concentrée dans ces regards : c'est pourquoi, sans doute, ils vous poursuivent longtemps après qu'on les a perdus.



C'était au souk des Orfèvres, près du Mellah. Comme tu sais ce que se doit à elle-même une femme de ta distinction, tu ne fis rien pour me revoir.

Nous nous revîmes cependant. J'ai gardé le souvenir de nos promenades dans les ruelles de sable, du côté du souk des Marchands de soie, ou bien à travers la foule amusée de Djema el Fenaa. Je te sentais fière d'être regardée avec envie par les femmes

de ton pays. Mais elles ne considéraient que la finesse du tissu de laine de ton haïk, alors que, moi, c'était la beauté antique de ta démarche que j'admirais.

Que de noblesse dans un vêtement fait pourtant d'une simple couverture ! La ligne en est pure ainsi que celle des sarcophages. Les plis, grâce à l'habileté que tu avais à les disposer, rivalisaient avec ceux des plus belles draperies de la statuaire grecque.

Tu m'as montré toutes les modes du haïk. J'ai su ainsi qu'il existait, au Maroc aussi, une mode. Elle vient de Fès pour toi et tes sœurs, comme elle vient de Paris pour les autres femmes. Elle change chaque année ; mais ne modifie, heureusement pour les maîtres des harems, que des détails. S'il en était autrement, la fortune d'un Hadj Tami el Glaoui, pacha de Marrakech, ne pourrait suffire.

Te rappelles-tu mon enthousiasme lorsque tu me fis voir comment une femme berbère, une de celles-là qui ont assez peu de pudeur pour montrer à tous leur visage, sait former



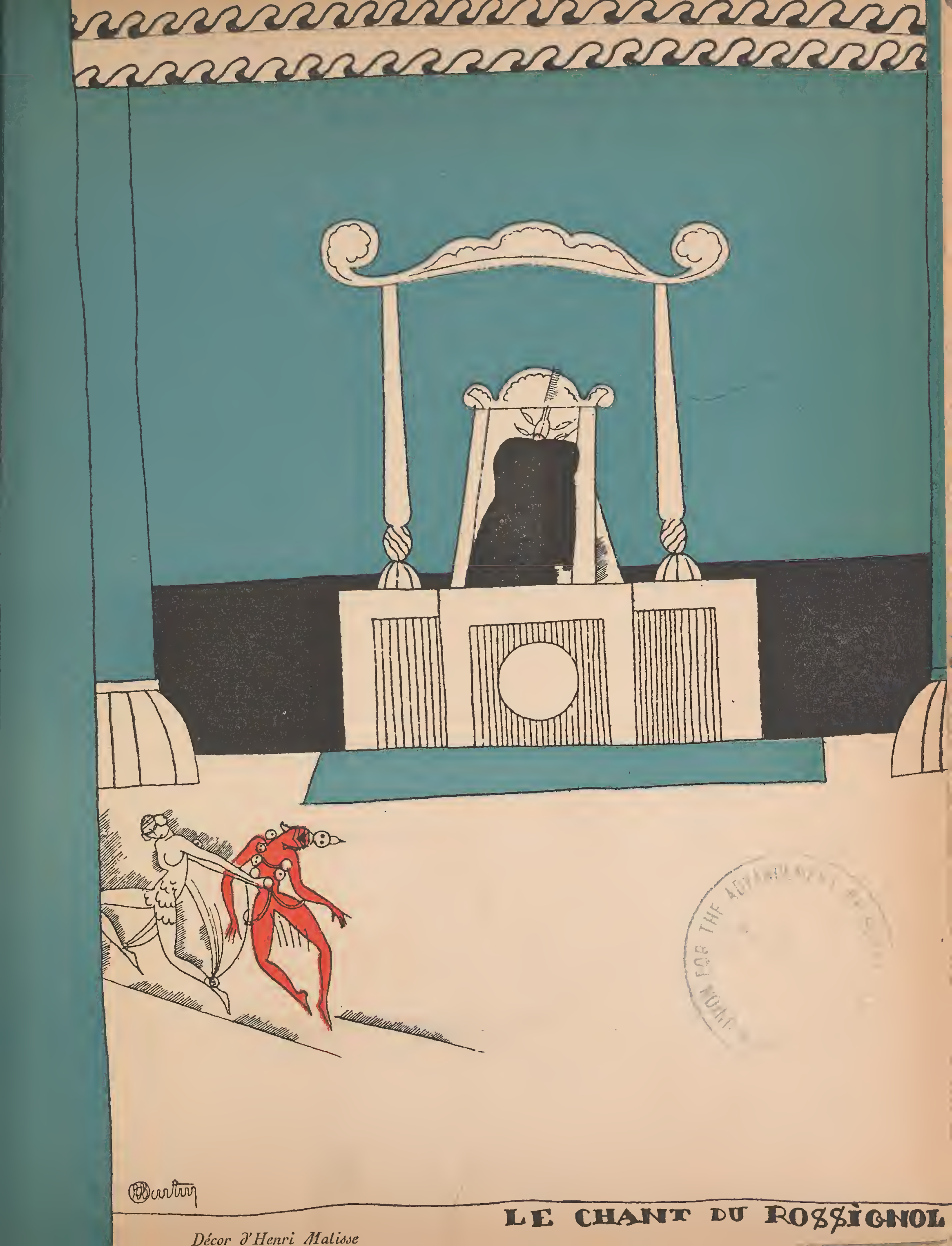
tout à la fois, avec une seule pièce de toile de six mètres de long, un corsage, une jupe plissée et un jupon ?

Vois ici, dessiné par le grand lieutenant aviateur, ce même vêtement arrangé pour une Parisienne. C'est ma réponse à la question ironique que tu me fis, lorsque tu voulus savoir si j'inviterais les femmes de chez moi à porter les vêtements que j'aimais voir sur toi. Les Parisiennes le porteront. Elles ont mille fantaisies. Mais toi, fille d'un noble sang, toi qui as le souverain bonheur de vivre sous un ciel pur comme un vers antique, ne revêts jamais, jamais, je t'en supplie, ce malheureux costume européen dans lequel tu voulus avoir ta photographie.

Malgré qu'il ne soit qu'un Nazaréen, permets à ton ami de baiser le bord de ton haïk — comme il vit faire un jour par un homme, qui se jeta en bas de sa mule pour se prosterner au pied de ta beauté.

El Vey.



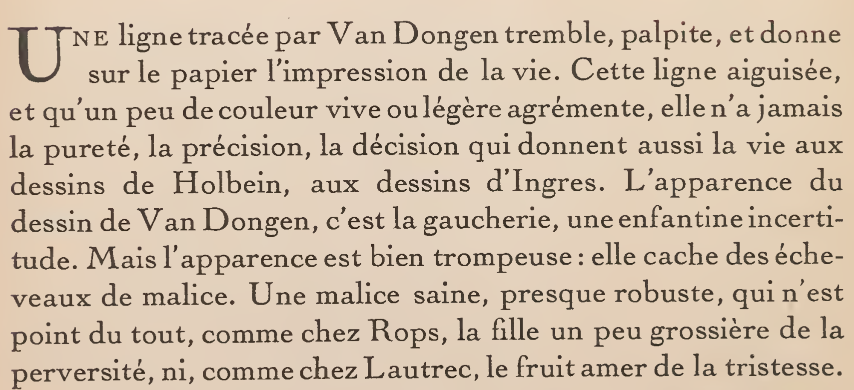


LE CHANT DU ROSSIGNOL

Décor d'Henri Matisse



KEES VAN DONGEN



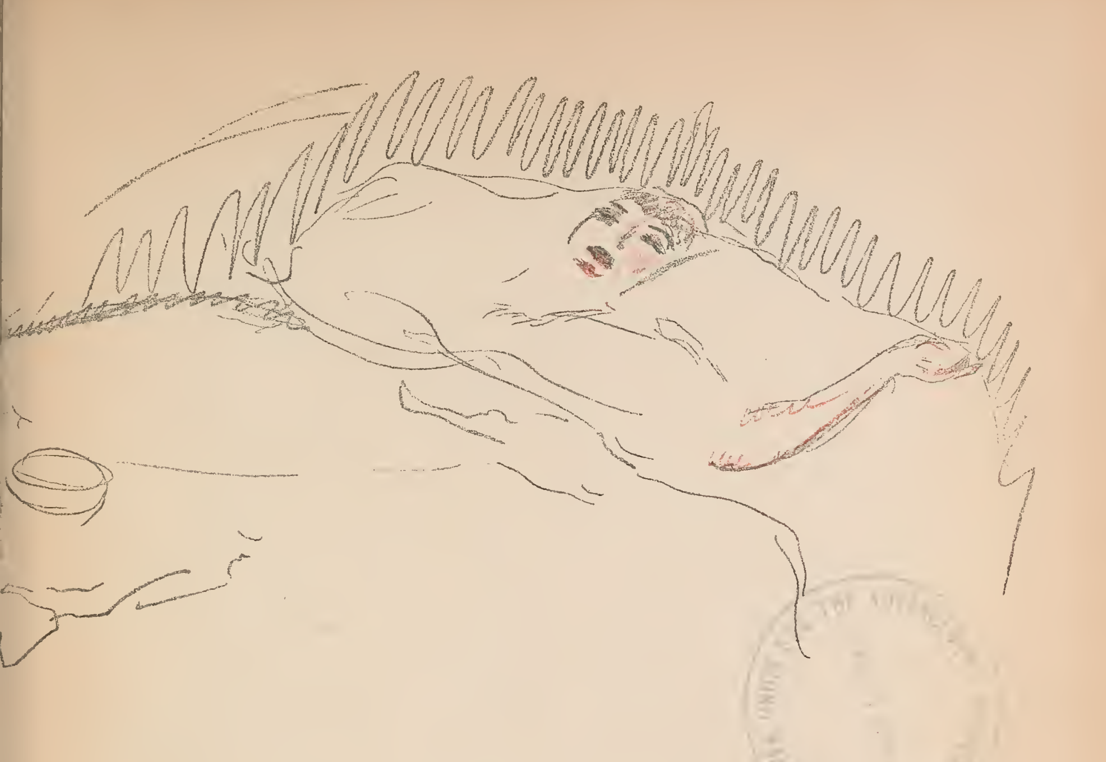
le dernier

peintre

de la femme

UNE ligne tracée par Van Dongen tremble, palpite, et donne sur le papier l'impression de la vie. Cette ligne aiguisée, et qu'un peu de couleur vive ou légère agrémente, elle n'a jamais la pureté, la précision, la décision qui donnent aussi la vie aux dessins de Holbein, aux dessins d'Ingres. L'apparence du dessin de Van Dongen, c'est la gaucherie, une enfantine incertitude. Mais l'apparence est bien trompeuse : elle cache des écheveaux de malice. Une malice saine, presque robuste, qui n'est point du tout, comme chez Rops, la fille un peu grossière de la perversité, ni, comme chez Lautrec, le fruit amer de la tristesse.

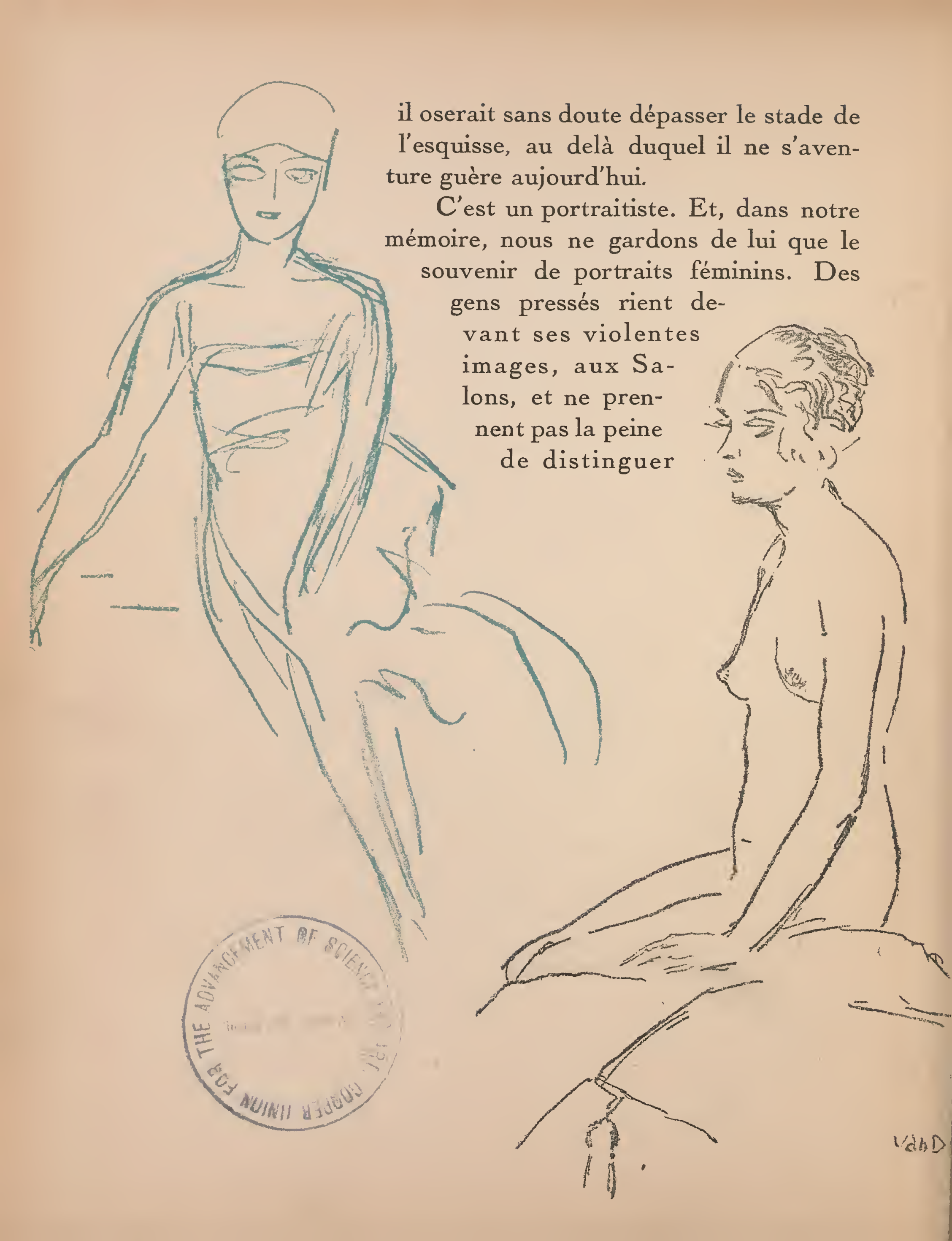
Ce qui fait le prix, la rareté du talent de Van Dongen, c'est que, contrairement à tant de dessinateurs et à tant de



peintres, la femme n'est pas, d'abord, pour lui, un motif décoratif. Iribe et sa suite, devant un modèle vivant, cherchent une arabesque et oublient parfois un peu trop le sang de la chair, le jeu secret des nerfs, l'angle brusque, révélateur, que fait une épaule, un coude, un genou. Van Dongen se soumet à son modèle. Il transpose d'après l'individu qui est sous ses yeux, et non point d'après un style préconçu, permanent. Assurément, il a sa manière, ses tics, ses exagérations personnelles ; mais tout cela est né de la réalité et non point d'une loi ornementale préétablie. Sa complicité avec la nature est profonde. Et, dans cette alliance, c'est lui qui est le plus souvent dominé. S'il dominait la nature (il la dominera probablement un jour)

il oserait sans doute dépasser le stade de l'esquisse, au delà duquel il ne s'aventure guère aujourd'hui.

C'est un portraitiste. Et, dans notre mémoire, nous ne gardons de lui que le souvenir de portraits féminins. Des gens pressés rient devant ses violentes images, aux Salons, et ne prennent pas la peine de distinguer





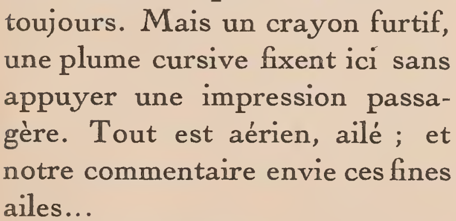
que ces tableaux tapageurs sont infiniment riches de délicatesses, de fragilités. Qui donc, de nos jours, indiquerait, comme il les indique, ces passages indécis qui vont du cou à l'épaule, ces places du corps féminin où la peau laisse sentir l'ossature, ces maigreurs charmantes qui font songer à une très faible épaisseur d'eau qui court sur de la pierre ?

... Avec le recul du temps, Van Dongen, pour nos petits

enfants, sera-t-il Van Dyck ou sera-t-il Peter Lely ; Ricard ou Dubufe père ? Intéressera-t-il, comme tant de portraitistes d'autrefois, par les mœurs du temps qu'il aura représentées, ou s'arrêtera-t-on, devant ses portraits, sans songer à leur époque, seulement pour l'émotion involontaire que ce corps, ce visage susciteront ? Il ne nous semble pas du tout impossible, si l'œuvre de Van Dongen traverse les âges, qu'elle donne, plus tard, un peu du plaisir sensuellement rêveur que nous donnent aujourd'hui un portrait de Prud'hon ou de Gainsborough.

Les dessins que voici sont un jeu, une récréation. Ils se posent à peine sur le papier, comme, sur un mur, le fugace rayon qui s'élance d'un miroir qu'on remue au soleil. Voyez : l'invention n'est pas supérieure au moyen d'expression employé pour la réaliser. Cet équilibre entre la sensation et la main, entre l'esprit et la matière, Van Dongen ne l'obtient pas toujours. Mais un crayon furtif, une plume cursive fixent ici sans appuyer une impression passagère. Tout est aérien, ailé ; et notre commentaire envie ces fines ailes...

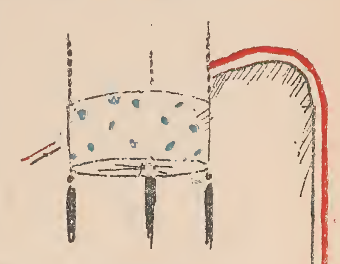
Jean-Louis VAUDOYER.



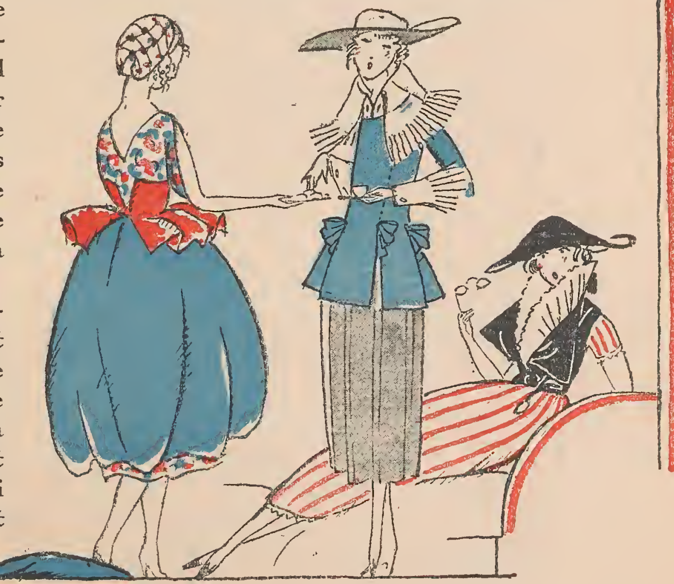


LA MODE ET L'HISTOIRE

Un des plus certains avantages de la mode, c'est qu'elle change. Comment ne lui en saurions-nous pas gré, nous autres passéistes résolus, qui dans notre soif d'éternel n'avons de goût que pour ce qui s'écoule et chérissons si désespérément ce qui ne saurait demeurer ! Les robes de nos amies sont ainsi. Celles que portaient aux environs de 1890 les dames aujourd'hui chenues à qui nos pères dans leur beau temps faisaient la cour nous donnent à sourire, à cause de leurs manches à gigot et de leurs tournures désuètes... Patientez encore un peu : leur souvenir nous ravira bientôt. Et pour vous, Madame, il en ira aussi de même. Quelque rêveur, un jour, s'attendrira sur vos paniers — quand vos vendanges seront faites. Ainsi les belles du Deuxième Empire commencent-elles à nous charmer, par le prestige de l'éloignement : car il ne saurait y avoir de demi-mesure à l'égard des dames, et nous ne les aimons que de loin — ou tout à fait près.



Que de fantômes nous ont ainsi fait battre le cœur, à l'âge du rêve et de la poésie ! C'est mon regret qui vous nommait alors, belle



Cassandre et vous, charmantes amoureuses, Thisbé, Ophélia, Marianne Alcaforado ; c'est vous, philosophe Ninon, et vous, Madame de Chevreuse, qui fuyiez habillée en homme, et toi Manon, et toi Julie, et vous Lespinasse que l'amour fait mourir ; c'est vous encore, ô noble Madame Roland... Combien d'autres encore, héroïnes imaginaires ou réelles, dont le sein a frémi sous le peplum, sous la dentelle ou le linon, et qui, chastes ou impudiques, heureuses ou désespérées, abandonnées ou triomphantes, avez vécu et n'êtes plus !

La mode moderne est charmante : chaque jour elle ressuscite ces ombres légères, et, par la couleur d'un ruban, ranime les temps abolis. Un instinct juste et prévoyant, qui dort à demi au cœur des femmes, leur fait trouver bien-à propos l'allusion qui flatte un ami de l'Histoire. Rappelez-vous comment en 1915 nos amies patriotes nous incitaient si gentiment à l'héroïsme, d'une simple cocarde au chapeau ! Sous le moindre insigne tricolore, leurs mâles toques de fourrure avaient l'air de bonnets à poil. De vraies petites sans-culottes avec cela. S'il leur arrivait d'avoir à se rendre, c'était en braves et au cri de : *Vive la Nation !* Or grâce à elles nous vainquîmes. Mais elles ne se sont pas laissé démobiliser et elles ont même ajouté une jupe à leur cocarde, une de ces jupes péquinées aux trois couleurs qui, sous le tricorne, vous ont une fort bonne allure " Patrie en danger " et " 92 ". Point n'est besoin de gratter très profond chez les dames : on trouve tout de suite le volontaire. La merveilleuse aussi ; et cela tombe bien, car on n'a jamais été plus Directoire qu'en ce temps-ci : Barras est roi, la mère Angot donne le ton, et les jolies filles vont pieds nus comme Mme Tallien. Il ne nous manque plus que les assignats. Mais ça va venir.



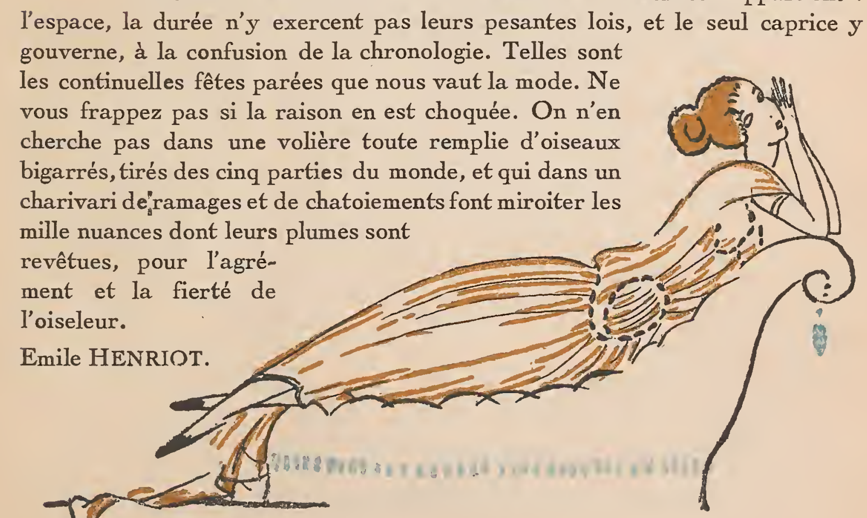
Cette continuelle évocation du passé serait peut-être vite monotone, s'il s'agissait

d'une reconstitution minutieuse et savante. Nos Parisiennes ont plus de goût : elles n'aiment pas la mascarade et se bornent à piquer ainsi dans leurs ajustements un rappel de temps, comme les peintres font des rappels de ton dans leurs tableaux.

Sans parti pris, au gré du hasard et de la fantaisie. Et c'est charmant. — Ah ! c'est que nous l'avons acquis, depuis une trentaine d'années, le sentiment de l'Histoire, qui laissait nos futiles pères si indifférents ! Avouons qu'elles ont bien raison, nos ingénieuses compagnes, de nous varier l'existence de la sorte : le matin, vous avez mené Théroigne de Méricourt au Bois, mais c'est avec Bernerette ou Sylvie que vous déjeunez. Le thé, vous le prendrez avec Shéhérazade et Nausicaa, et dans son demi-panier, tendrement pressée contre vous, c'est Camargo ou Mademoiselle de Romans que le soir, au bal, d'un *corte* habile, vous vous évertuerez à faire passer de la valse-hésitation au tango-certitude...

Nous, cependant, sous le triste habit noir, et mornes dans nos mises exemptes de faste et de fantaisie, remercions ces fées bienfaisantes dont l'imagination sait, pour le plaisir de nos yeux, colorer la vie monotone. Le domaine de l'irréel leur appartient : l'espace, la durée n'y exercent pas leurs pesantes lois, et le seul caprice y gouverne, à la confusion de la chronologie. Telles sont les continuelles fêtes parées que nous vaut la mode. Ne vous frappez pas si la raison en est choquée. On n'en cherche pas dans une volière toute remplie d'oiseaux bigarrés, tirés des cinq parties du monde, et qui dans un charivari de ramages et de chatoiements font miroiter les mille nuances dont leurs plumes sont revêtues, pour l'agrément et la fierté de l'oiseleur.

Emile HENRIOT.





Elles se maquillent,
Elles ont raison,

car

si le bon ton jadis l'ordonnait, si plus tard il l'interdisait, aujourd'hui il le recommande presque. Liberté, égalité. Toutes les femmes de toutes les conditions se fardent et elles ont joliment raison, puisque le fard les embellit. Elles ne se donnent même plus la peine de dissimuler. Regardez-les, au dancing entre un tango et un fox-trott, au restaurant à la fin du repas... La belle prend la petite glace et se regarde sévèrement, passe la houpette sur son nez, le bâton de rouge sur ses lèvres, un doigt mouillé sur ses cils et d'un index précis consolide une mouche de velours ; personne n'y fait attention puisque chaque table voit le même manège.

C'est l'usage et il est charmant. Les femmes veulent être la plus belle et elles ont bien raison. Le résultat ne répond pas toujours à leurs





désirs, mais l'intention est louable et ne peut que flatter ceux qui les contemplent. Ils auraient tort, ceux-là, de dénigrer le maquillage. Adroitement employé, il rectifie le visage, diminue la joue, agrandit l'œil, fait briller la dent blanche sur la lèvre rouge. Il rend plus jolie la jolie, charmante la médiocre, et grâce à lui la laide transforme sa disgrâce en originalité, piquant, ou drôlerie. Un visage irrégulier artistiquement arrangé acquiert très souvent un style, un cachet plus attrayant que la simple beauté. Le maquillage est un art car il consiste non seulement à colorer ou aviver le teint ou les traits, mais surtout à les accentuer dans le caractère où ils ont été créés. Il est aussi une science. Ce qui embellit l'une, enlaidit l'autre. Certains rouges qui donnent à la joue mate des brunes l'aspect du brugnon en fleur, noircissent la peau bleutée des blondes ; une prunelle très claire prend facilement une expression féroce quand elle est encadrée de kohl ; et si l'œil est agrandi par l'estompe ou le crayon brun, un trait noir trop appuyé le



rapetisse et lui donne un regard vulgaire.

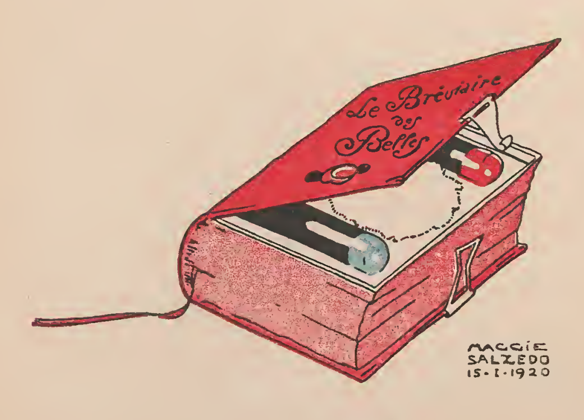


Comme toutes choses de ce monde le maquillage a une mode.

Il y a quelques années, s'enduire la figure de crême semblait indispensable : on était pâle comme un clair de lune. Les fortes créatures d'autrefois prenaient toutes un aspect anémique et mourant, celles d'aujourd'hui, si minces, si frêles, sont actives, robustes, ne veulent être ni souffrantes, ni malades, aussi ne le sont-elles jamais.

Ce souci de paraître fortes, ce désir de vouloir être belles ennoblit le maquillage. Le geste de la femme qui se farde ne fait plus aujourd'hui sourire personne. Sans peut-être se l'expliquer, on a compris que non seulement il n'est pas puéril mais que, bien au contraire, il a la force d'un symbole.

SYLVIAC.





ROBES DE L'ÉTÉ

J'ÉTAIS venu m'asseoir aux pieds de cette statue d'Athéné que nous avions naguère élue pour confidente de notre roman minuscule. Les jardins étaient pleins de cris et de sourires. Les balles perdues des tennis sifflaient débonnairement autour de moi. Mes rêvasseries, tournant sans trêve sur elles-mêmes, en étaient à ce point où la souffrance ressassée glisse à la stupeur et devient son propre anesthésiant. Tout à coup, à travers la fumée de ma treizième cigarette, voici que je vous aperçus, ô mon amie.

Vous étiez nue. Je vous félicitai d'avoir préféré cet appareil estival au manteau de drap noir que vous portiez lors

de notre dernière entrevue : car j'ai toujours pensé que ce vêtement pessimiste n'avait pas été sans quelque influence sur l'étrange détermination qui engagea si précocement notre jeune amour dans la voie des adieux. Mais je songeai bientôt que les dix doigts dont votre pudeur frileuse cherchait à garantir vos épaules et vos cuisses,





ne les protégeaient guère contre les traîtrises de la saison. Et tendrement je vous enveloppai de toutes les robes que peut tisser l'imagination d'un poète familier des grands magasins. Tour à tour, je fis appel à toutes ces toilettes d'un été que notre ardente sagesse résolut de s'interdire, parce qu'il eût été trop beau, et parce que des cœurs comme il faut ne

manquent pas de décliner le bonheur, quand le hasard commet l'étourderie de le laisser à leur portée.

Vous fûtes ainsi, selon ma fantaisie, la jeune fille acidulée qui prend des poses devant la mer; puis la bergère chimérique dont les moutons sont des nuages; puis la nageuse aux muscles d'or, dont la peau passée au brou de noix défie les coups de





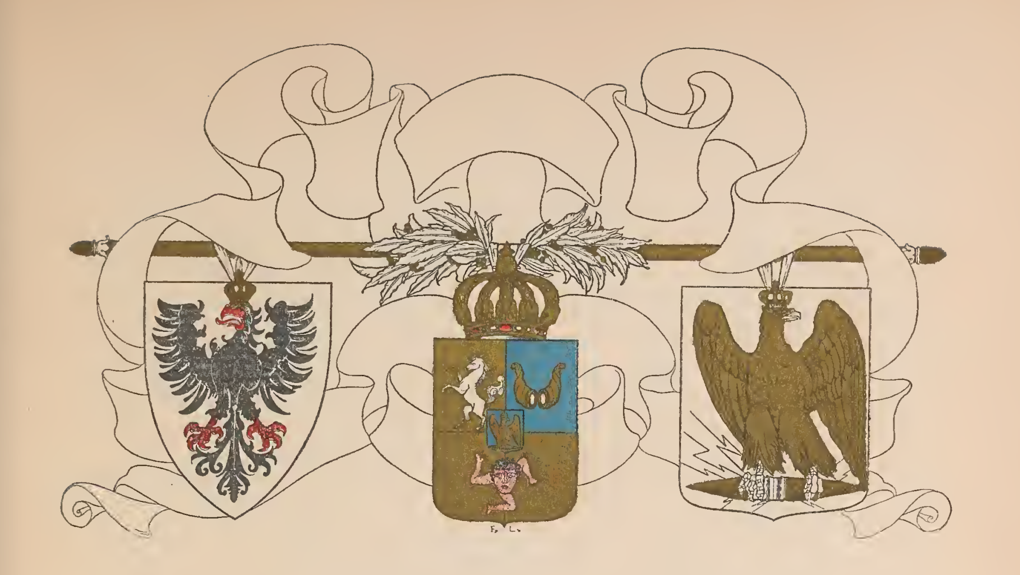
soleil. Jamais jusqu'alors, mon amie, je n'avais éprouvé à quel point vous êtes un produit de la chaleur. Il avait fallu des siècles de lumière et de Méditerranée pour que le gâteau de votre corps fût ainsi pétri, doré, — et me passât devant le nez. Nous parcourûmes ensemble des paradis que mon lyrisme inventait avec la rapidité d'un film. Dans les campagnes, les vergers arrondis,

jaune crême et vert pistache, fondaient sous nos regards comme des glaces mi-partie. Nous errâmes de parc en parc et de plage en plage. Deauville et ses tangos... Monte-Carlo, — mais nous n'y jouâmes point —... Biarritz... Puis nous franchîmes la frontière et vous visitâtes avec moi les innombrables châteaux que je possède sur le territoire espagnol, dans la province de Léon. De grands paons bleus, sur les terrasses, y répètent ce prénom toute la journée. Ce sont des animaux extraordinaires : quand on leur marche sur la queue, il en sort un feu d'artifice. Vous souvient-il de ce voyage? Vous portiez alors, si je ne m'abuse, une robe de tulle illusion...

On... va... fer... mer ! psalmodia la voix mæterlinckienne d'un garde. J'étendis pour vous emmener la main vers votre main, mais, comment cela se fit-il, ô mon amie ? je ne rencontrai que l'orteil froid d'Athéné. Le jardin était vide. Les robes de l'été s'effaçaient entre les branches. Ma treizième cigarette s'éteignait...

Georges-Armand MASSON.





Les Trois Noblesses de la Chambre

Trois espèces de noblesse française sont représentées dans la Chambre : celle de la monarchie qui est ancienne ; celle de l'Empire qui garde les reflets de la gloire ; celle de la génération spontanée, qui montre une tumultueuse fantaisie. Par le nombre, la troisième catégorie l'emporte sur les deux autres réunies.

Le seul privilège que gardent les anciens nobles est de ne pas insister sur la race. Qui est plus démocrate que le marquis de Dion, Dion-Bouton pour ses ouvriers ? Il descend cependant des ducs de Brabant et sort de Jean de Dion, héros des croisades, qui finit gouverneur de Cambrai. Son aïeul fut le chevalier de Dion qui reçut de Louis XV le titre de baron, par lettre du 3 février 1761, tandis que Charles-Joseph obtenait l'érection en marquisat de la seigneurie de Malfrance, avec règlement d'armoiries qui rappellent l'écusson de Philippine de Wavre, fille de Jean, duc de Brabant : *« d'argent à l'aigle éployée de sable becquée et membrée d'or, chargée en cœur d'un ecusson de Brabant qui est de sable au lion d'or armé et lampassé de gueules, bordé d'une engrelure d'or ».*

Tout cela, qui est vieux, reste net et légal, tandis que les plus modernes s'amusent à des fantaisies. M. Ginoux-Defermon fait penser à ces argenteries dont les commissaires-priseurs disent : « n'est pas en règle avec le contrôle ! » Le comte et le baron Defermon étaient deux frères appartenant à la bourgeoisie de Chateaubriant, Joseph devint comte en mai 1808. Ses deux fils n'avaient pas d'enfants. Sa fille, Jeanne, épousa M. Ginoux, d'où César-Auguste Ginoux autorisé en 1865 à recueillir le titre de comte. César, qui fut député, est mort célibataire en 1889. Ses frères ont demandé *en vain*, le 24 janvier 1892, à prolonger leur nom du « Defermon ». Ce refus n'empêche pas le comte Ginoux-Defermon de paraître existant avec ses armes, *« d'hermine au sauvageon de sable à deux greffes, celle de dextre à feuilles et pommes d'or, celle de sénestre à feuilles et pommes d'argent ; au franc-quartier des comtes-conseillers d'Etat. »*

Pour les Chappedelaine, qui ont un député, l'affaire est plus compliquée. Il y a deux familles du même nom. L'une est bonne, l'autre est médiocre. Les deux portent les mêmes armes : *de sable à une épée d'argent, la pointe en bas, accompagnée de six fleurs de lys du même, rangées en bandes, trois en chef, et trois en pointe.*

Les bons Chappedelaine appartiennent au Maine-et-Loire. Les autres sont en Bretagne et condamnés le 3 octobre 1668 à cent livres d'amende pour entrée par erreur dans la noblesse. En 1774, le Parlement de Bretagne fut plus indulgent. Un Chappedelaine s'illustra en épousant Mlle Picot de Limoëlan, sœur de l'auteur de l'attentat de la rue Saint-Nicaise contre Bonaparte.

Avec ce titre, M. de Chappedelaine représente le passé en bel air et

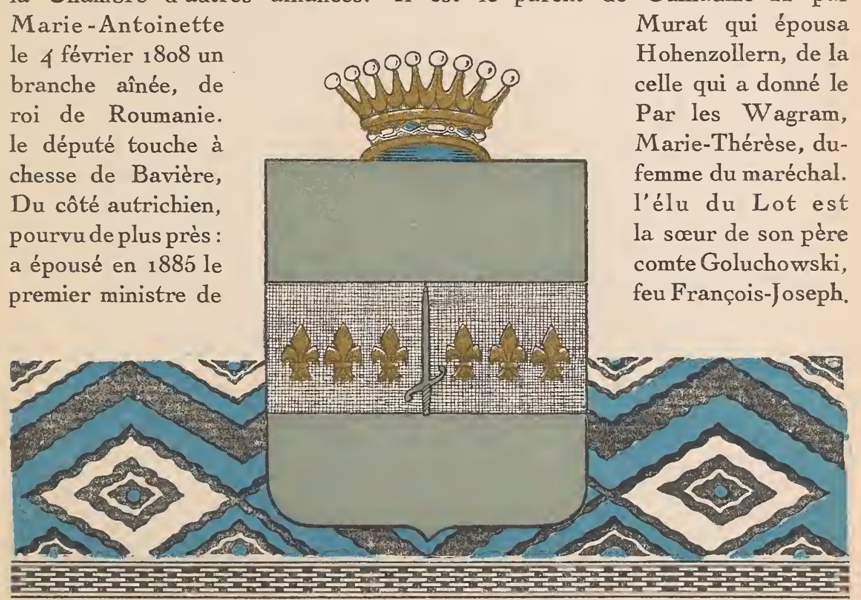


haute courtoisie. Ce passé ne donne plus de ducs au Palais-Bourbon. Ni Uzès, ni La Rochefoucauld, ni la Trémoïlle, ni Talleyrand, ni Luynes ; pas même un Noailles ! Et ce n'est pas le suffrage universel qui rejette les ducs. Ce sont les ducs qui boudent, ou qui sont morts, simplement comme des preux, à la noble manière du jeune duc de Rohan-Chabot.

M. d'Audiffret-Pasquier remplace mal les anciens : anobli du XIXᵉ siècle, il mêle la robe à la finance, le tout chargé d'une substitution légale de 1863.

L'absence des ducs de la monarchie laisse la place de Jupiter dans l'Olympe du Parlement à un personnage d'Empire, à son Altesse (1853) le prince Murat, nouveau député du Lot. Ce haut seigneur descend de Pierre Murat et de Jeanne Loubière, paysans de la Bastide-Fortunière, qui demandèrent en 1787 la réforme militaire de leur fils, chasseur au régiment des Ardennes *(Archives de l'Hérault 122 C. 744)*. La faveur fut refusée et le soldat Murat devint maréchal de l'Empire (1804), grand amiral (1805), prince de la famille impériale (1805), grand duc de Clèves et de Berg (1806), roi de Naples (1808). Il devint surtout le fortuné mari de Caroline Bonaparte.

Le député tout neuf a ainsi le sang de trois maréchaux : sa mère était une Ney, sa grand-mère une Berthier-Wagram. Mais Son Altesse porte à la Chambre d'autres alliances. Il est le parent de Guillaume II par Marie-Antoinette Murat qui épousa le 4 février 1808 un Hohenzollern, de la branche aînée, de celle qui a donné le roi de Roumanie. Par les Wagram, le député touche à Marie-Thérèse, duchesse de Bavière, femme du maréchal. Du côté autrichien, l'élu du Lot est pourvu de plus près : la sœur de son père a épousé en 1885 le comte Goluchowski, premier ministre de feu François-Joseph.



L'Autriche paraît encore avec M. Maurice de Rothschild, dont le titre viennois porte la date du 25 mars 1817. Mais le nouveau député a effacé cette marque par d'élégants services d'interprète aux armées alliées. Même, il a quitté la grotte d'Abraham pour celle de Lourdes, et il scandalise les revendeurs du temple en menant le bon combat sous les bannières azurées de la Vierge.

Pour sortir du grave et entrer dans la joie, il faudrait conter les efforts des fermes républicains qui désirent entrer dans la noblesse. Mais ils sont trop ! Et mieux vaut finir par une curiosité héraldique, intéressant deux des généraux qui ont sauvé la France. Le général de Curières de Castelnau, gentilhomme du Rouergue et le général de Maud'hui, noble lorrain, ne sont ni parents ni alliés. Or, ces deux élus qu'unit la seule fraternité de la gloire ont la même pièce principale d'armes, *le chien,* symbole de défense fidèle. Les Curières de Castelnau portent *d'azur à un lévrier d'argent colleté d'or.* L'écu des Maud'hui est *d'azur au chevron d'argent, en chef de deux étoiles d'or et en pointe d'un lévrier d'argent colleté d'or.*

Simple coïncidence qui relie les étoiles aux étoiles !

Jean de BONNEFON.



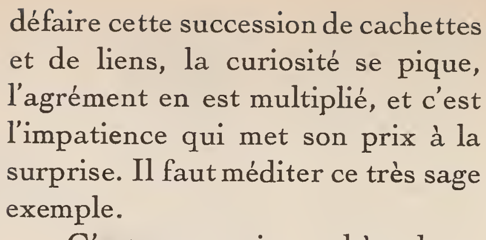


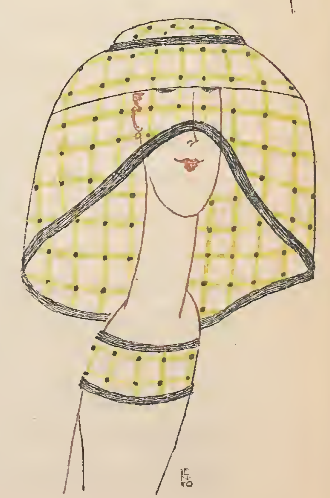
VOILETTES

QUAND on aime les dames, il faut aimer tout d'elles : ce qu'elles veulent bien nous en laisser voir, et ce qu'elles nous cachent. Et, par dessus tout, la manière qu'elles ont, l'une et l'autre, particulière à chacune, d'être, de paraître ou de disparaître. Point de salut hors ce principe. — Or, toute nue, la plus belle ennuiera bien vite : on en a trop tôt fait le tour. La sagesse des nations l'a dit : l'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté. — Et les Chinois, qui s'y entendent, au plaisir, savent fort bien ce qu'ils font, lorsqu'ayant à donner un présent, ils l'enferment d'abord dans une boîte minuscule qu'ils placent dans une seconde un peu plus grande, laquelle est contenue dans une troisième, elle-même enfermée dans une quatrième, et ainsi de suite : à

défaire cette succession de cachettes et de liens, la curiosité se pique, l'agrément en est multiplié, et c'est l'impatience qui met son prix à la surprise. Il faut méditer ce très sage exemple.

C'est pourquoi, ma chère dame et amie, je vous trouve extrêmement coupable et malentendue aux choses de la volupté, lorsque vous paraissez d'emblée décolletée jusqu'à Schaffhouse (cf. chute du Rhin) — et que vous vous promenez les jambes nues — comme si c'était sur les boulevards qu'on s'en va pêcher la crevette. — Mlle Yvette Guilbert avait bien plus raison, avec ses gants noirs montants : elle ne montrait pas tout. Et aussi nos demoiselles qui dansaient le chahut, en 1890, dans leurs dessous à falbalas. On y reviendra à ces franfreluches. — Vous êtes trop nue, Amélie.





Ceci pour vous dire qu'on ne saurait rien imaginer qui charme plus que la voilette — et combien un véritable ami des femmes est content d'en voir la mode revenir. — Rien de plus galant que la voilette. " *Ah ! les*

premiers baisers à travers la voilette!" — Rien de plus prudent, aussi, les jours que l'on a quelque intérêt à n'être pas remarquée. — Rien de meilleur, en outre, pour le teint : car, après tout, ils nous ennuient, les hygiénistes qui veulent que la peau respire et ne jurent que par épidermes bronzés, halés, noircis... Un visage rosé, fragile, à qui sa délicatesse permet encore de rougir... eh! n'est-ce rien? — Protégez vos teints, mesdames. La voilette vous ira fort bien.

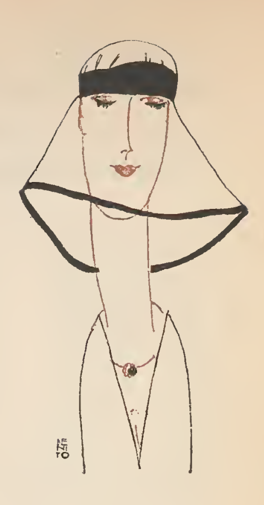




Comment la porter? Ma foi, libre à vous, du moment que vous en portez. Ici encore nous vous laissons toute latitude — assurés que vous nous charmerez toujours par quelque invention nouvelle, imprévue, inédite. Voilette en dentelle, ou en tulle, ou en mousseline ; voile ou résille ; à fleurs, à pois, à ramages, en cloche, en cage, en abat-jour; sombre, légère, lourde, claire... A votre guise! — Seulement, cachez le nez, les yeux, les oreilles ; ne laissez apparaître que la bouche, c'est assez piquant. Je veux bien que le nez dépasse,





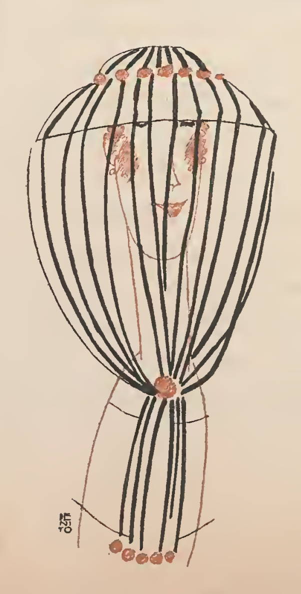


mais à peine : cela dépend de lui. Mais de beaux yeux brillants à travers ce masque léger, ils ne manquent pas de douceur...

Au fait, prenez-vous-y comme bon vous semble, chères dames : car vous aurez toujours raison, avec nous, et de nous. Le mieux est de faire semblant de vous cacher, de vous soustraire à nos regards, à nos soins. Défendez-vous, accumulez les gardes ; un voile qui ne cache rien trouble cependant beaucoup plus que la vue sans restriction du plus beau visage. — A quoi sert-il donc, direz-vous, s'il ne cache rien ?

— Hé ! comptez-vous donc pour rien le plaisir de l'ôter ?

Nicolas BONNECHOSE.





LES BEAUX JOURS DE FEZ

ou

LA FATMA IMPROVISÉE

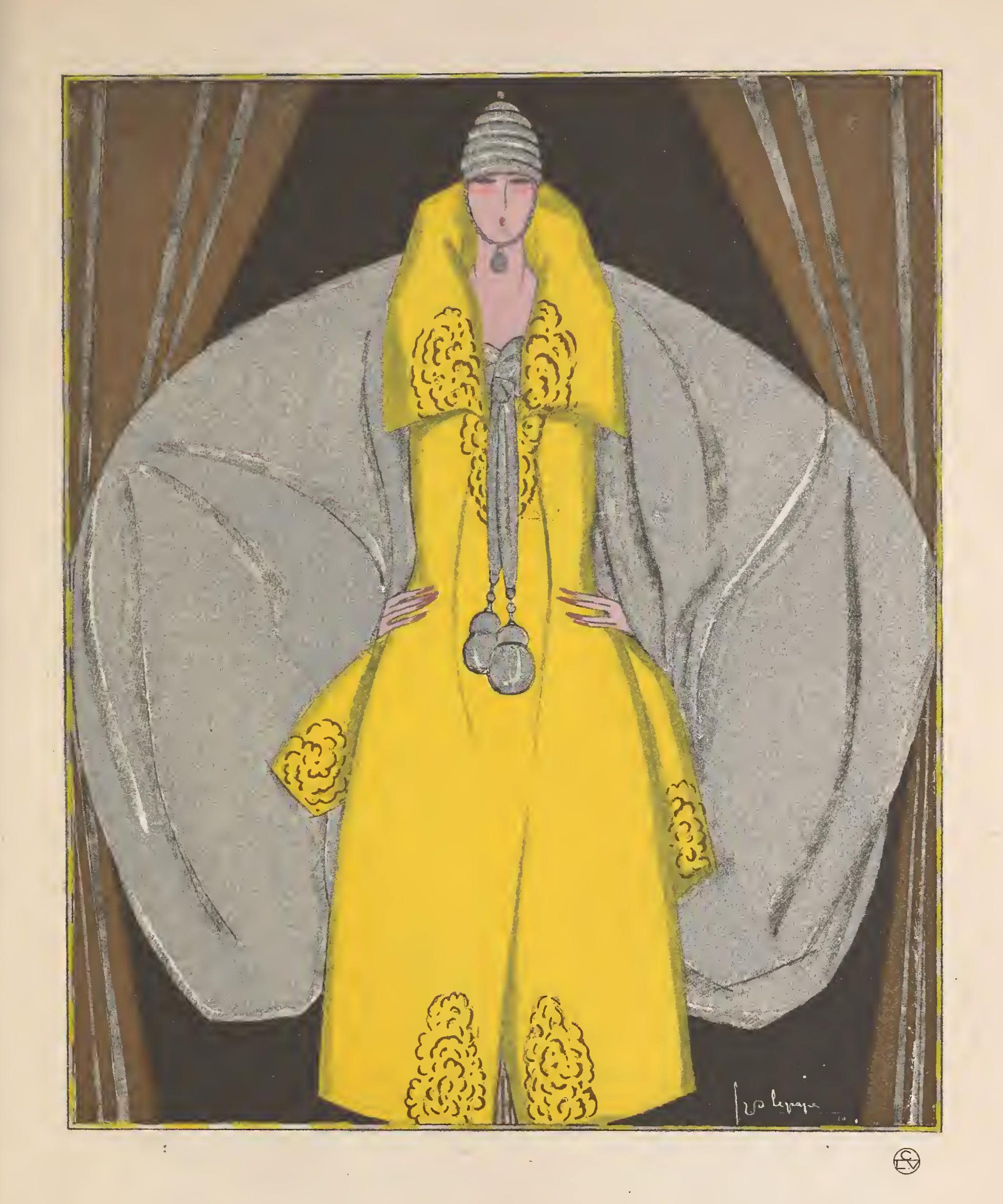


LES FLEURS DU VOISIN
Robe de Garden-Party



ET PUIS VOICI MON CŒUR...

Robe d'Été en voile de Ceylan de Rodier



ANTINÉA

Manteau du soir, de Paul Poiret



LES PREMIÈRES ROSES

Tailleur et robe d'après-midi, de Worth



RESPIRONS UN PEU

Robes du soir, de Beer



VOUS NE SEREZ JAMAIS PRÊTS

Tailleur et Robe de dîners, de Dœuillet





POUR LES PAUVRES

Robe d'après-midi et robe de petite fille, de Jeanne Lanvin



ROQUIS de Modes d'Été par MARIO SIMON d'après les Modèles de

BEER

DŒUILLET

LANVIN

PAUL POIRET

WORTH




Paul Poiret
Lanvin


oquis Pl_18
Worth
Worth
Beer
Gazette du



Jeanne Lanvin
Beer
GAZETTE DU
Bon Ton N°


Pl 19
Dœuillet
WORTH
GAZETTE DU
BON TON N°

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 16. — *Cette robe, inspirée du costume marocain, est drapée à la manière des femmes berbères. Elle est faite en crêpe georgette.*

Pl. 17. — *Pour les garden-party, une robe Louis XVI, en organdi, et corsage en taffetas. Les panneaux et le col sont garnis d'une fine broderie blanche ; à la ceinture, une rose de soie.*

Pl. 18. — *Petite robe pour la saison d'été : un voile de Ceylan, tissu de Rodier, forme la jupe et les manches ; et le corsage est en crépon carrelé de bleu.*

Pl. 19. — *De Paul Poiret, un grand manteau du soir en velours, élargi par d'énormes manches en drap d'argent. Tiare et glands d'argent.*

Pl. 20. — *Une robe d'après-midi et un tailleur, l'une et l'autre de Worth. La jupe du tailleur est en "kasha" à carreaux ; la jaquette en "kasha" noir ; le col et les manches en plissé organdi. La robe d'après-midi est en serge foulard, avec un tablier brodé, une ceinture en peau teintée ; et une longue cape en serge foulard marine brodée, doublée de serge blanche brodée vieux rouge.*

Pl. 21. — *Ces deux robes pour le soir sont de Beer. Le premier plan est une robe de laine d'argent brochée argent ; fleurs de jais à la ceinture, épaulettes de diamant. La tunique noire, rouge et or, est toute en paillettes ; corsage et ceinture en satin noir ; bretelles perlées de rouge.*

Pl. 22. — *De Dœuillet, un tailleur en covercoat ; jaquette formant godets sur les hanches. Et une robe de dîners en tulle brodé de guirlandes de fleurs de pommier ; corsage en ruban de moire.*

Pl. 23. — *La jeune fille porte une robe de taffetas "libellule" brodé, ceinte d'un grand nœud d'organdi. Son chapeau est une cloche en paille fine, ourlée de tulle et garnie de fleurs blanches qui entourent la forme et font les brides. La petite fille a une robe en taffetas brodé, garnie d'un grand nœud ; et la capeline qui la coiffe est ruchée d'organdi. — Robes et chapeaux de Jeanne Lanvin.*

Croquis XVII. — (de gauche à droite) *Robe en "crepella" bleu, broderies de laines de différentes couleurs. Robe en mousseline et taffetas "libellule", brodée de soie crème sur la mousseline. Robe et petit manteau de "kasha" noir et de serge foulard, la robe brodée de laine, soutache et tubes vert jade. Les deux premières de Poiret, la troisième de Lanvin.*

Croquis XVIII. — *Robe de style pour les dîners, en taffetas "libellule" rouge cerise, formant petite crinoline. Tailleur à trois pièces en lainage beige ; la jaquette enlevée, cela devient une robe d'après-midi formée d'une longue chemise de voile. Ces deux robes sont de Worth. Celle de droite est en crêpe georgette bleu roy imprimé ; gilet linon blanc ; plissés mousseline bleue : De Beer.*

Croquis XIX. — *Robe du soir en tulle bleu sur fond de jupe en drap d'or ; corsage drap d'or avec grand pan formant traîne ; broderies perles bleues et noires au corsage ; guirlandes de fleurs formant épaulettes. Robe de dîners en taffetas glacé cerise et blanc, brodée d'épis cerise et argent. Ces deux robes sont de Dœuillet. La troisième, de Worth, est une robe du soir en satin blanc crème, garnie de girandoles de perles ; corsage drapé, avec une aigrette et une rose.*

Croquis XX. — *Robe de crêpe "korrigan" noir carrelé de blanc ; col et manchettes d'organdi. Robe de serge thibettine brodée de drap et de soutache de laine rouge vif ; col de la blouse en tricot de soie blanche. — Ces deux robes sont de Lanvin. — De Beer, la troisième, qui est en crêpe georgette gris perle et bleu toile, brodée de toutes les couleurs.*

Imp. Studium — *Marcel Rottembourg, Gérant.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO 4

Mai 1920 — 3e Année

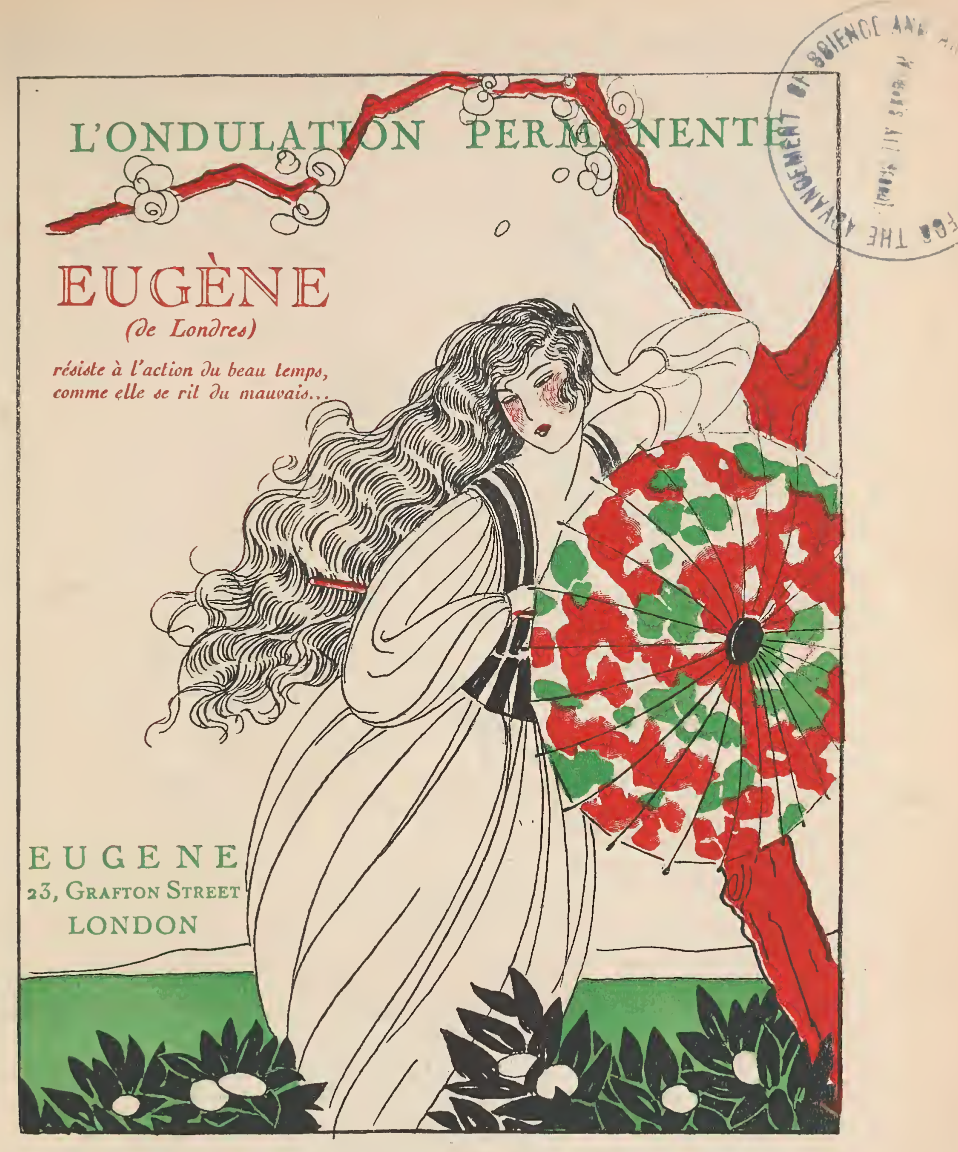
PLANCHES HORS-TEXTE

LE BOUQUET DE SYLVIE

Chez MERCIER Frères
Tapissiers-Décorateurs
100, Rue du Faubourg Saint-Antoine :: PARIS


vous trouverez
chez
WEIL
les
Fourrures
du
meilleur
ton
LH
WEIL PARIS
4, Rue Ste-Anne


TRE



A —— PARIS Applications tous les jours par Monsieur Eugène lui-même, aux Salons de la Maison Desfossé, 265, rue St-Honoré, Paris



The elegance of some French Mondaine in bygone days is suggested by these two exquisite creations, designed by two of the Bon Ton couturiers. The toilette to the left is of taffetas with glorious embroideries of red, green, yellow mingled with gold thread. To the right is a tulle gown beaded with crystal rings of black, grey and white over a sheath foundation of satin. Our evening gowns set the fashion at every social function of importance.

MERCIE McHARDY

3, PRINCES STREET and 240, OXFORD STREET
(OXFORD CIRCUS) LONDON W. 1.



Au théâtre, comme à la ville, les créations
Técla encadrent la beauté d'une femme.

Técla

10 RUE DE LA PAIX, PARIS
7 OLD BOND STREET, LONDRES
398 FIFTH AVENUE, NEW-YORK

Dernières Voitures

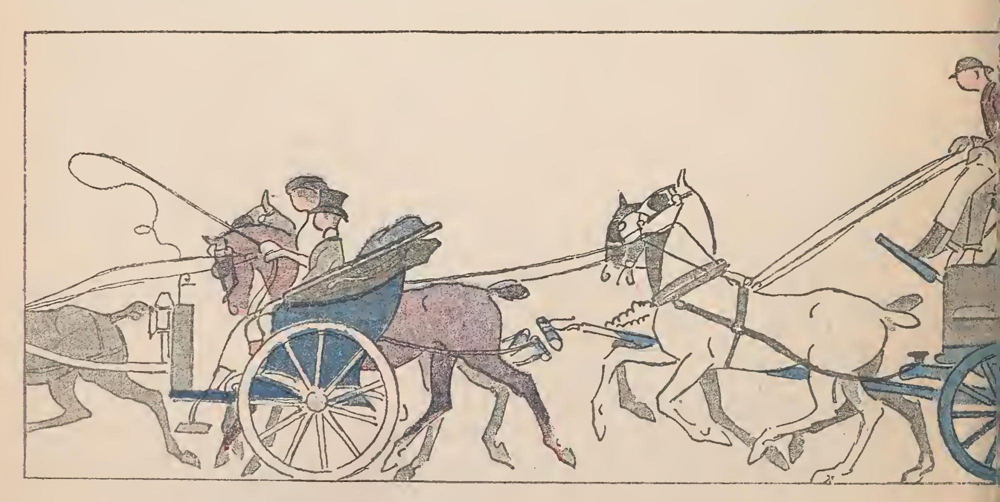


ANS l'air transparent du jeune printemps, j'ai pris une joie fervente à me retrouver avenue de l'Impératrice et à promener mon rêve dans l'allée sacrée, entre la porte Dauphine et l'avenue Malakoff. Un joli soleil tout neuf riait aux yeux des femmes : sous les tendres frondaisons, se déroulait une guirlande d'adorables toilettes, et j'ai compris que s'il est, dans la vie, des plaisirs enfiévrés, de folles ivresses, des enthousiasmes, du lyrisme, il n'est pas de joie plus délicate, plus subtile, qu'à monter et descendre l'Avenue du Bois entre onze heures et midi et demie. C'est là que, tous les jours, se manifeste la beauté éternelle. Le rite de la promenade quotidienne y a quelque chose d'impérieux, à quoi des initiés ne sauraient faillir. Je connais une jeune femme charmante, illogique par ailleurs et délicieusement fantaisiste, qui m'a dit gravement : " Je suis très courageuse, je vais au Bois tous



les matins ". Ainsi, elle avait conscience d'exercer son devoir social, en apportant à la foule obscure l'enchantement de sa beauté. Mais il n'est pas que les femmes, et les toilettes, et les autos pour enchanter nos yeux. Des grâces archaïques subsistent, qui nous ravissent.

Ainsi des voitures, et des chevaux. Croit-on que l'on goûterait pleinement le spectacle du Bois, si, à côté de la foule étincelante des autos, ne passaient encore, sur le sable doré de l'allée cavalière, des pur-sang, des irlandais au souple galop rassemblé, et de merveilleuses amazones ? Dieu me garde de jouer les barbons, mais que les autos sont donc banales et

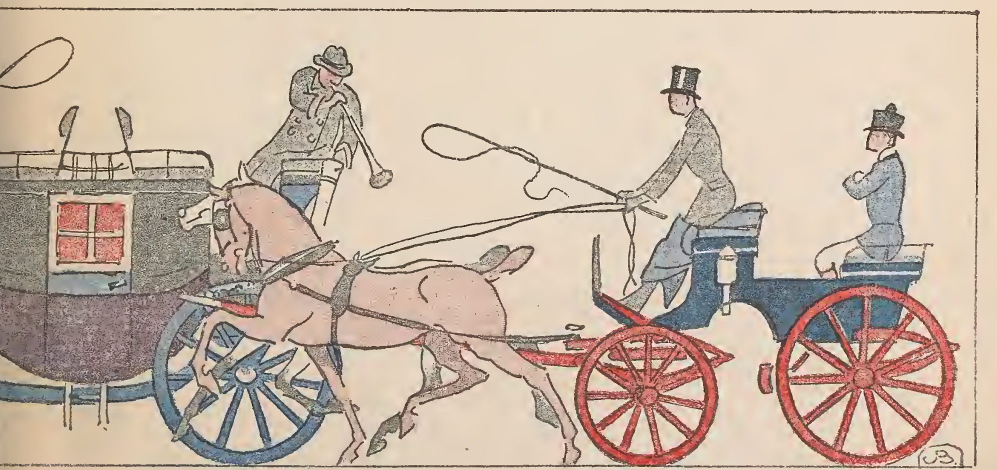


lourdes et impersonnelles auprès des beaux carrossiers qui steppent !



Le moyen, je vous prie, chère amie, de donner à sa limousine un petit cachet à soi ? Quelques fleurs rares dans un porte-bouquet, un berger de Malines sur le siège, et votre parfum imprégnant les coussins ? C'est pitié : au lieu qu'un noble attelage, au trot rythmé, mais point rapide à l'excès, laisse à chacun le loisir de vous admirer, ce qui importe avant tout.

De deux choses l'une : ou l'auto est fermée et que verra-t-on de vous, derrière les glaces ? Un bout de visage, le haut d'une robe : autant dire rien. Ou l'auto est ouverte, et vous voilà contrainte aux écharpes, aux voiles, au redoutable manteau

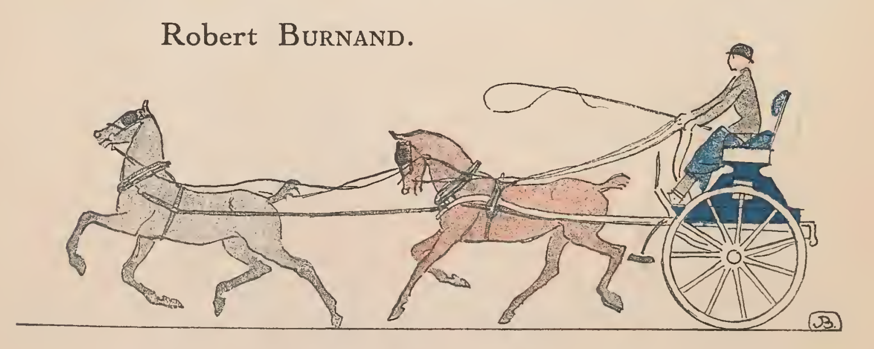


de laine. Tandis que dans une victoria, vous vous en irez, bercée à souhait, à écouter le bruit alterné des sabots sur le pavé, que je préfère aux borborygmes des plus puissants moteurs. Croyez-moi, toutes les Rolls Royce de la terre ne valent pas ce phaéton du haut de quoi l'on se sent le souverain du monde, ni ce tonneau que conduit, les rênes hautes, une petite femme en tailleur clair. Elégances d'autrefois, grâces désuètes, gourmettes éblouissantes, harnais au miroir, œillets rouges au frontal... Qu'il est donc charmant, quand on conduit soi-même, d'arrêter sa voiture pour saluer une blonde amie ! Qu'il est beau de maintenir en un geste puissant un attelage qui s'impatiente, et de ponctuer d'aimables propos par mille arabesques tracées au fil du fouet !

Sous la lumière légère, les voitures filent, se croisent, passent et repassent, et les rayons des roues lancent mille feux. Devançant un tandem dont le cheval de flèche esquisse un petit one step, un fox s'acharne à la fuite aérienne d'un oiseau.

Et quand luira le grand soleil de juin, dans l'apothéose des drags, les mails défileront l'un après l'autre, offrant à l'admiration du populaire les joues gonflées du valet qui sonne de la trompette, semblable à l'une de ces divinités marines sculptées à la poupe des vaisseaux du Roi.

Robert BURNAND.

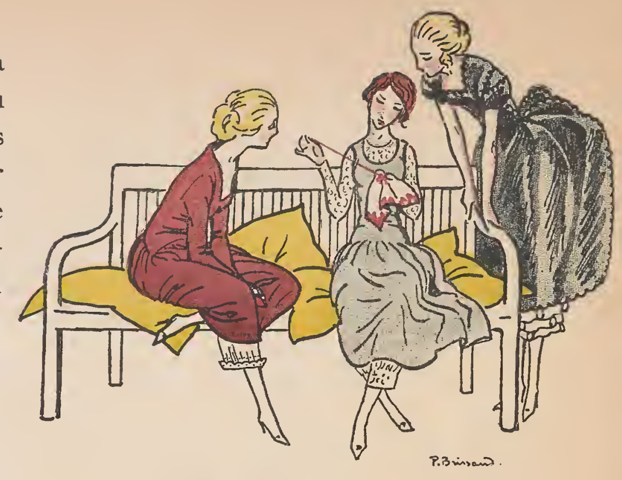




1830

C'est la mode nouvelle, Mesdemoiselles. Vous porterez des pantalons dorénavant ; et afin que nul n'en ignore, ces pantalons seront si longs, si longs, qu'on les verra dépasser le bas de votre jupe. Ils tomberont tout droit, comme ceux qui vous amusaient tant naguère, autour des jambes de vos poupées ; et naturellement ils seront faits de la batiste la plus fine, du plus délicat "voile-triple", impalpables comme le nuage, avec une ruche, des plissés, de la dentelle. Ainsi culottées, vous donnerez à rire à vos amis, et le plus savant (s'il s'en trouve) vous fera rougir, dans les coins, en vous rapportant la raison pour laquelle, aux environs de 1825, Monsieur le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, alors surintendant des beaux arts, prit gravement un arrêté qui obligeait les

danseuses de l'Opéra à porter sous leur tutu des pantalons pareils aux vôtres, qui leur devaient descendre jusqu'aux pieds. — L'Histoire ne dit pas si l'Opéra fit ses affaires cette année-là. Mais on en doute.



Vous mettrez donc des pantalons — par romantisme. Et vous voyant de cette sorte, le charmant Frago n'aurait certes plus l'idée de l'*Escarpolette*. Mais croyez-vous que ce petit détail de lingerie intime soit suffisant pour vous faire ressembler à l'aïeule de votre grand'mère? Il vous faudra aussi changer de nom, Simone, Francine, Lucienne : et pour être tout à fait à la mode, vous appeler Adelaïde, Ondine, Eléonore, Mélanie, Clotilde, ou Alida. Vous coifferez vos beaux cheveux en torsade et en vague, avec de hauts chignons, des coques, des anglaises. Au-dessous de vos épaules désormais tombantes vous porterez de vastes manches à gigot, et jusqu'à vos chemises de nuit en devront avoir. Vous troquerez vos gentils chapeaux si commodes, qu'on enlève et met en un tournemain, contre de larges capelines, et même il vous faudra coiffer la toque à créneaux, nouer à votre cou le fichu, le châle, la berthe et le voile de



blonde, consentir à porter tablier, joindre une aumônière à votre ceinture ; et au lieu de perles, adopter quelque simple collier de corail. Vous vous trouverez dans l'obligation d'agrafer votre corsage à pointe avec une grosse broche où figurera un énorme et pesant camée. Enfin, il conviendra que l'on vous fasse un trou dans le lobe charmant de l'oreille, afin d'y suspendre un raccourci de lustre, qui sera fait de cristal ou de jais. Et ce sera le comble de l'horreur. — Quant à la couleur de vos robes, vous n'aurez que le choix entre ces bizarres nuances : eau du Nil, souris effrayée, araignée méditant un crime, puce rêveuse, et fumée d'enfer. Vous aurez des turbans Sylphide, des écharpes en taffetas Vague du Danube ; vos gants seront vert arrosoir, et votre



P.B.

P.B.

bonne répondra au doux prénom médiéval de Gertrude ou de Malvina.

Seulement voilà, Mesdemoiselles : il vous manquera quelque chose pour être tout à fait gothiques à la mode de Mme Lafarge... Il vous manquera d'être poitrinaires, car il n'est pas de romantisme sans pâleur. Or, cette damnée époque où nous vivons a quelque chose d'assez bon : elle a découvert la santé. Votre teint est rose, Fabienne ; et vous, Maggy, quand vous courez, votre jupe courte et favorable au sport laisse voir une jambe ronde, musclée, solide ; vos joues sont drues comme les pêches de plein-vent. C'est le tennis, le golf, le cheval et l'automobile, le footing au Bois, le luge à Chamonix, la nage à Deauville, qui vous ont fait ces belles couleurs, cette chair saine à l'aspect comestible ; et comme un sang qui circule bien ne dispose à aucune vapeur, vous avez l'esprit le plus positif qui se puisse imaginer ; on ne vous la fait pas au sentiment, et dans votre petit cœur raisonnable et bien accroché, il n'y a plus de place pour la moindre mélancolie. La *desesperanza* n'est pas votre fait. Vous en prendrez votre parti.



Emile HENRIOT.



PSYCHOLOGIE DE LA PARURE

RÉMY de Gourmont assure que l'âme et la chevelure sont toujours de la même couleur. On pourrait trouver entre le cœur d'une femme et la robe qu'elle choisit, une corrélation non moins vraisemblable. J'ai souvent rêvé de dresser la table de ces rapports psychovestimentaires, si j'ose ainsi parler. C'est un de ces chers projets dont tout l'agrément est en ceci, qu'on ne les réalisera jamais. Il y aurait pourtant, sur ce thème de mathématique sentimentale, un bien aimable opuscule à écrire, qui pourrait être édité, sur papier de cuisinière, dans cette collection dont *la Clé des Songes* est le très docte ornement : *« Le Caractère dévoilé par la parure »*.

❦

Tout, dans l'art de la toilette, n'est qu'aveu et



qu'allusion. L'étoffe de la robe interprète la femme ; la parure est une confidence supplémentaire. Ce n'est pas sans dessein que Simone a fait coudre au poignet



de ses gants ce même effilé qui décore le satin de son chapeau. Simone a ses raisons que notre raison ne connaît pas. Si nous ne comprenons pas toujours le bavardage des dentelles et les indiscrétions du taffetas, la faute en est à l'infirmité de notre entendement. Sherlock Holmès, ayant examiné le petit doigt d'une dactylo, déterminait sans hésiter, et la marque de sa machine et l'âge du marchand. Si nous apportions à ces investigations la sollicitude convenable, nous devrions, au seul aspect du gant que nous baisons, nous estimer renseignés sur le caractère de notre visiteuse, le grain de sa peau, le goût de sa bouche.



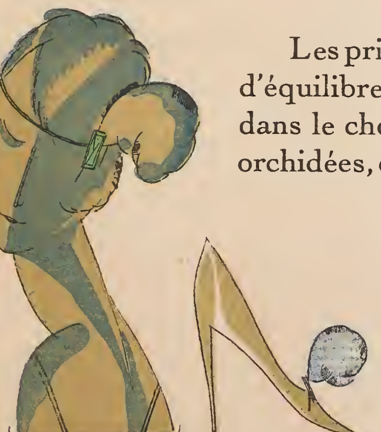


On a tort d'assigner à la mode les caractères du hasard. Dans l'art de la toilette, comme dans tous autres arts, si

le caprice apparaît souverain, c'est aux yeux de l'observateur superficiel. La mode et ses désirs sont réglés par la lune, me dites-vous? J'y donne les mains; mais pour être mal connus, croyez-vous que les dogmes de l'esthétique lunaire en soient moins inflexibles? Pythagore avait raison d'assurer qu'en toutes choses la nature est géomètre. L'artiste se conforme sans faute à cette loi, et le tact du bon couturier n'y saurait contrevenir. Si quelque Edgar Poë de la rue de la Paix entreprenait d'écrire la *Genèse d'un costume*, il ne manquerait pas de noter, à l'origine de sa création, un décret de ces mêmes volontés toutes puissantes qui président à la naissance des poèmes et des cristaux.



Les principes traditionnels de symétrie, d'équilibre et de répétition gouvernent, dans le choix de leurs robes, les iris et les orchidées, qui se font habiller chez Redfern, ou les paons, ces merveilleux modèles de Poiret. Et il n'est pas jusqu'aux fleurs vulgaires et aux animaux plébéiens qui ne s'y soumettent attentivement. Un docte traité d'ornementation en donne





pour exemple « la répétition des gonangies dans le cladocarpe flexueux ». Loin de moi l'intention discourtoise de proposer pour modèle à des Parisiennes un fruit au nom si scolastique. Tout de même, comme ce cladocarpe fournit à ma thèse un argument plaisant et flexueux...



L'esprit et le cœur de l'homme se réjouissent dans la répétition. Le regard voluptueux aime à voir se confirmer dans les cheveux ce que le poignet et la cheville prétendirent. Ainsi, dans un paysage bien ordonné, se disposent les « rappels » de couleurs; ainsi, dans une cathédrale de style pur, la rose de la façade prend soin de refleurir au transept.

Dans une toilette conçue par une imagination d'artiste, à la façon d'une sonate ou d'un poème, on retrouve le même balancement. La Valenciennes répète la Valenciennes, les broderies se font écho. D'obscures et troublantes « correspondances » s'établissent.

... Les plumes, les rubans et les
[fleurs se répondent
Dans une ténébreuse et profonde
[unité ...

Georges-Armand MASSON.







LA DÉCOUVERTE DE L'ILE TORQUATE, DE SON INFLUENCE SUR LES TRADITIONS DU DANDYSME DANS LES VIEUX PAYS.

L'ÉPOQUE inquiétante, dont nous sommes les contemporains mélancoliques, en augmentant les salaires des plus sots, peut, à la rigueur, affiner l'esprit et les sens des plus subtils. La découverte de l'île Torquate par un capitaine de navire, bien servi par le hasard, apportera dans notre société des modifications dont il faut tenir compte dès aujourd'hui.

L'île Torquate, comme son nom l'indique, est semblable à un atoll dont la lagune interne aurait cette île pour noyau. Il fallut briser l'anneau de perles fines la protégeant contre l'indiscrétion des aventuriers barbares pour permettre à ceux-ci de pénétrer dans cette île prodigieuse où l'élégance est obligatoire, tout en restant laïque, jusqu'à l'âge de soixante-dix ans. La délicatesse naturelle aux habitants de cette île est telle qu'une jeune fille, appartenant à une classe modeste de la société, s'évanouit à la vue d'une photographie extraite d'un journal agricole et représentant une meule de blé avec ses constructeurs.



L'agriculture et les travaux manuels qui n'ont pour but que d'être utiles sont considérés comme indécents. La vue d'un champ de blé provoque chez les insulaires des troubles psychiques que l'on punit de prison. La nature est d'ailleurs complice de ce que



nous considérons comme des excès, en offrant ses fruits avec abondance, une abondance décorative, supprimant d'un seul coup tous les efforts des hommes en ce qui touche l'art de présenter les aliments.

⁂

Il est inutile d'insister sur les rapports sociaux des habitants entre eux. Les gens ne se rencontrent et ne s'accouplent que dans un but esthétique comme le jaune s'allie au violet et le rouge au vert. La théorie des complémentaires et des accords règle les sentiments des deux sexes, et l'amour n'apparaît, en dehors des satisfactions sensuelles communes à la race humaine, que telle une heureuse symphonie.

Donc l'île Torquate vit dans le calme que procurent les plaisirs librement pratiqués. Le travail manuel, rigoureusement interdit par les lois, ne permet pas à l'imagination des Torquatiens de concevoir des gestes regrettables. On se meut à l'aise au milieu des parfums fournis par l'État, et chacun se recueille à loisir pour embellir la personne des uns et des unes grâce à des complications de plus en plus précieuses.

C'est ainsi que les jeunes filles ont les cheveux teints de couleurs appropriées, ce qui n'est pas nouveau. Mais les belles personnes se font ciseler les dents et graver sur les ongles des devises symboliques, ou des fleurs également symboliques. Une fille se rapproche de plus en plus de cette image vulgaire que la femme est un bijou. Elles acceptent cette image à la lettre et transforment la nature en lui prêtant les ressources de leurs créations.

Quand nous étudierons le détail de leur beau corps, à la manière de ces poètes du XVIeme siècle décrivant par le menu les filles de France dans leurs blasons et contre-blasons, nous verrons à quel point Torquate luit comme une pierre merveilleuse dans l'écrin vert des eaux de la mer océane.

Il y a un peu plus de cent ans les souples métisses, par le truchement des navigateurs de St Malo et de Nantes, révélèrent aux femmes de France des artifices de coiffure et des bijoux rococos et charmants. Chacune, parmi les belles de Paris, devint une manière d'esclave indolente asservissant le cœur des chevaliers. Le négrillon remplaça le page et plus tard Joséphine



de Beauharnais apporta dans les salons les plus élégants de Paris la manière puérile et charmante de supprimer les *r*, comme il était d'usage, là-bas sous les cocotiers du pays natal.

L'île Torquate, se laissant découvrir après l'influence incontestable des pays de race nègre dans la sculpture, la décoration, et le sabir littéraire, offre un trésor à peu près intact où l'on pourra puiser pour indiquer des routes nouvelles.

L'art persan a vécu dans la mode... de même les réminiscences du passé. Les Japonais sont éliminés depuis longtemps : il reste les Torquatiens. Le hasard peut être béni quand il mène à de telles découvertes.

Il faut désormais qu'une fille de qualité, qui par définition doit être souple, se laisse persuader qu'il faut faire de sa chevelure une véritable œuvre d'art en la tressant avec des soies de couleurs ; qu'il faut utiliser ses yeux, comme des lampes ; ciseler ses dents, ainsi que des ivoires japonais ; orner ses ongles comme des dessus de bonbonnières romantiques ; travailler sa peau par la mosaïque. Les vêtements s'inspireront désormais d'une esthétique nouvelle. Un détail parfois devra l'emporter sur l'ensemble quand sa rareté l'exigera.

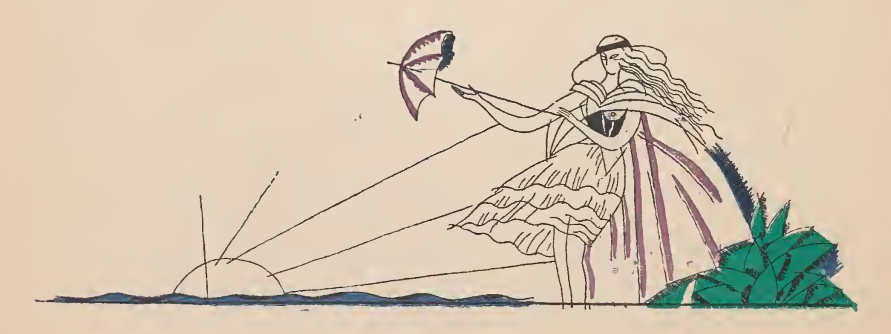
Les Torquatiens expriment dans leur toilette et le culte de leur corps, la valeur intellectuelle de l'île.

Que l'on considère que cette île, où le laboureur est pendu et le terrassier écartelé vif, a dû faire un pas formidable vers les buts les plus reculés de la question qui nous préoccupe.

C'est ainsi qu'une jeune fille de l'île Torquate s'habillera : à la manière-de-la-jeune-fille-qu'il-ne-faut-pas-perdre-de-vue, et qu'un homme du même monde prendra le costume : de-la-liberté-inutilisable.

Le tout avec des complications littéraires apportées quotidiennement par la clique des meilleurs auteurs de l'île Torquate.

PIERRE MAC ORLAN.





Manteaux pour la mer et l'auto

VOUS voilà satisfaite, orgueilleuse de votre goût et de votre ingéniosité. Vous me forcez à admirer l'exposition des manteaux que vous avez assemblés pour la mer, pour l'auto, et pour vos promenades sylvestres. Vous me les mettez sous les yeux, d'un coup, sans précaution et vous semblez me dire malicieusement : « Regardez-les, puisque dans deux mois vous ne serez pas là pour les voir... Celui-ci est fait d'un drap épais, cassant et souple tout à la fois, surmonté d'un grand col de chamois, indolemment attaché avec des lacets rouges. Lorsque j'apparaîtrai vêtue de la sorte, j'aurai l'air d'un jeune bourreau... Cet autre, vaste et flou, taillé dans une bure de capucin, se termine par un capuchon auquel un écolier malicieux aurait attaché un gland et de longs effilés de soie violets. Celui-ci est pour l'auto, cet autre, léger et souple,

est pour le yacht. Il semble avoir de grandes ailes blanches. » Et vous tenez à ce que je vous évoque, debout sur le pont en bois de teck, le nez au vent marin, immobile, argentée et satisfaite, comme une mouette posée sur une vague sous le soleil....



Eh bien ! ce que vous faites là est sans charité ; que m'importent vos manteaux, vos capes, vos falbalas, puisque je ne serai pas là, puisque je ne peux pas être là pour les voir. Le temps est fini où il m'était permis d'être près de vous, sans indiscrétion, de vous admirer sans vous compromettre, de sourire de vos fantaisies et de défendre votre goût devant vos amies, promptes à le trouver trop hardi. Les convenances et le souci des préjugés me forcent à me tenir éloigné de vos villégiatures, et à ne pas monter, fût-ce pour une portée de taxi, dans votre voiture fringante. Alors, je vous en prie, ne me donnez point le désir de joies auxquelles je ne participe plus, ni la vue de parures qui vous feront belle pour d'autres.

Voulez-vous que je vous dise les choses comme je les pense,





sans jalousie? Je ne les trouve pas jolis, vos manteaux. Comme cela, sur ce divan et sur ces fauteuils, vides de votre corps, ils ont l'air de défroques de toutes les époques, empruntées au magasin d'accessoires d'un théâtre de province. Vous faites la moue, vous êtes très mécontente de ma comparaison? C'est entendu. Mettons que j'y mette du dépit. Cependant, reconnaissez que naguère vous aviez, nous avions des goûts plus simples. Le manteau de vous que j'ai le plus aimé était beaucoup plus modeste : c'était une mante (oh le joli mot et la belle rime !) très vaste, très ample, d'une étoffe bourrue et chinée, et doublée d'un doux satin. Nous avions été en auto jusqu'à la côte de Penmarch, sur ces rochers formidables dressés au-dessus de la mer comme des têtes de géants marins, barbus d'écume. Nous nous étions arrêtés devant la petite maison où, le matin, Lemordant, artiste sobre et puissant, venait peindre des études, alors qu'une terrible blessure ne l'avait





pas encore plongé dans la nuit. Nous n'étions repartis qu'au soir pour Audierne. L'auto glissait sur la route dans le vent frais, parmi les ombres qu'éclairait, d'instant en instant, le regard bleu et profond du phare d'Eckmühl. Je cherchais votre visage dans ces apparitions, et je me penchais vers vous. Fut-ce l'émotion, la brise du large ? je frissonnais.

A votre tour vous vous étiez penchée vers moi en me disant : « Vous avez froid? N'attrapez pas du mal. Tenez, abritez-vous dans ma mante. » Vous m'aviez tendu un très vaste pan de ce manteau et je m'y étais enveloppé. Nous étions l'un près de l'autre, très près, comme deux enfants frileux. Je serrais dans ma main, pour la retenir, cette étoffe si douce, et je la trouvais belle et complice. Comme je l'aimais ce manteau! Comme, les jours suivants, je le retrouvais avec un plaisir amical! Et puis soudain vous l'avez abandonné... Vous l'avez donné à cette femme de chambre qui vous volait... Oh!... Mais non, je ne suis pas fâché. Oui, je vous aime comme en ce temps-là... Et tous vos manteaux sont charmants...

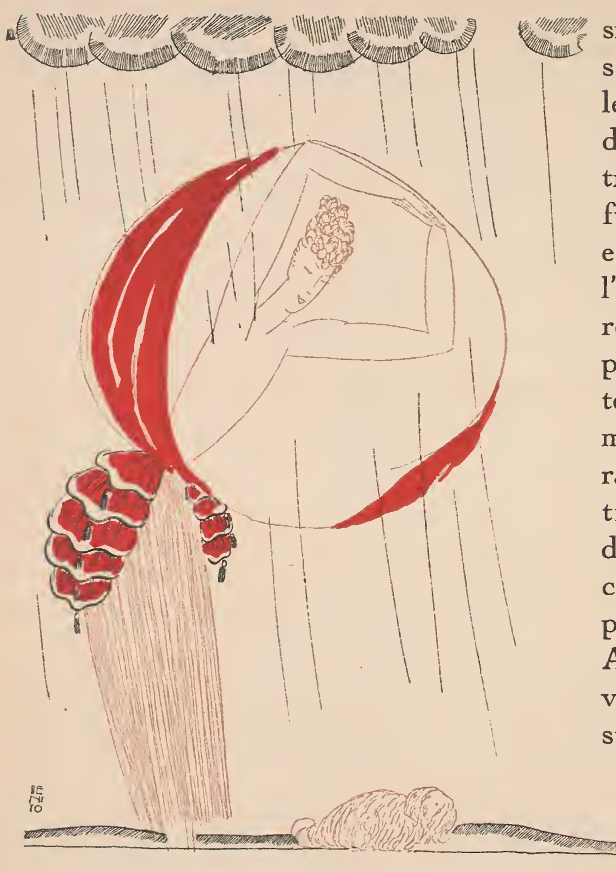
Gérard Bauër.



Ronflonflons

RONFLONFLONS, nomment-elles (les dames), paraît-il, des petites hanches postiches qu'elles portent par-dessus les leurs propres, pour être ainsi parfaitement à la ressemblance d'une amphore.

Encore fallait-il savoir que ce n'était pas là leur forme naturelle. Ceux qui les approchent, les heureux, sont renseignés sur cela — et sur le mécanisme des poupées de Nüremberg, qui accomplissent les fonctions essentielles de la vie, rient, crient, pleurent, dansent... surtout dansent. Ceux-là sont les cœurs frivoles, les amants, les avertis, et qui se rient de tomber sur un morceau d'osier là où ils croyaient trouver une femme. Les autres n'ont de commerces que conceptuels, et avec des héroïnes et des déesses. Les



simples mortelles, singulièrement, les écartent. On dirait qu'elles les traitent en transfuges de l'au-delà et gens sur qui l'on ne peut se reposer, toujours prêts à lâcher terre, pour remonter, souverains, aux prétentieux empyrées dont ils se réclament à tout propos citoyens. Alors, pourquoi viennent-ils vivre sur la terre ?

Non, les femmes n'aiment pas les poètes — qui leur rappellent confusément un paradis perdu — et les poètes n'aiment les femmes que pour avoir loisir de gémir et soupirer... Nous veulent-elles accorder, pour faire cesser nos plaintes, ce que nous feignons de désirer... Ah bien, merci !.. Nous courons encore.

Ils sont (ces ronflonflons) des petits coussinets, ou bien des armatures flexibles d'osier, par-dessus quoi retombe la

robe (*dans un mouvement de paniers*, comme elles disent dans leur algonquin, les couturières). On n'imagine pas des choses pareilles dans la cervelle des poètes, où l'on adore les pures femmes de l'antiquité parce qu'elles sont mortes. Si les poètes les avaient connues, un clin d'œil qui n'eût pas été à sa place, un mouvement de sein qui ne se fût pas arrangé dans le paysage, une parole qui n'eût



pas été, à ce moment-là, précis, la parole qui convenait... catastrophe, regard glacé et gare à elles!... Lohengrin (celui de Laforgue), pour bien moins que cela empoigne son beau cygne aimé, et retourne, par la voie des consolants espaces, au pays qu'il eût dû ne jamais quitter... Pauvre Elsa, adieu !

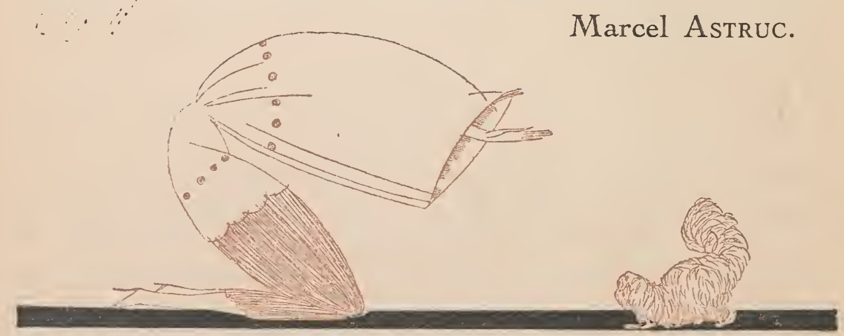
Revenons à ces ronflonflons. Je n'ai pas dit un mot des ruches ou ruchers qui, placés au bas de la fausse jupe, prient

la jupe, la vraie cette fois-ci, de garder ses distances. On ne peut avoir la prétention d'apprendre à qui que ce soit ce que c'est qu'une ruche. Je le sais depuis cinq minutes. C'est un rucher de taffetas à picots, plissé et refroncé sur un fil. La simplicité même, comme vous voyez.

La dame qui regarde par-dessus le bord de sa robe si l'objet qui a causé son émoi (une souris sans doute) a disparu, le fin de son vêtement de dessous est dans un gentil pantalon, cerclé dans son intérieur. Je vous demande où les ronflonflons vont se nicher.

La dame qui fait peur à son chien en faisant hou... hou... du fond de sa jupe ramenée en suaire sur sa tête et en agitant de longues mains de fantôme, regardez sa jupe et sa fausse jupe, celle de dessus et celle de dessous, enfin vous m'entendez de reste. Un tour de boutons à pression permet d'attacher plus haut la jupe (la vraie) : *mouvement de vraies fausses hanches*, alors, et *effet de dépassant* de l'autre jupe (la fausse) — ne nous égarons point. Voyez tout de même, ces couturières, comment elles arriveraient à faire écrire un poète...

Marcel ASTRUC.





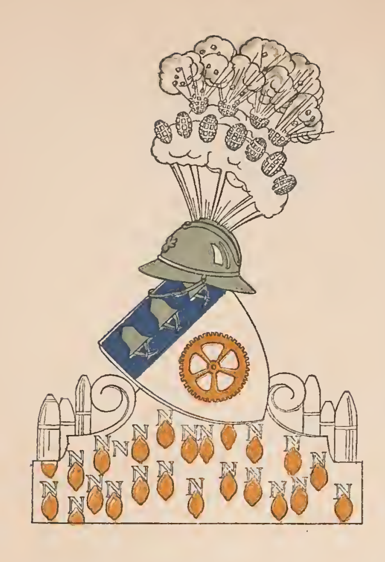
RAPPORT DE M. D'HOZIER, JUGE GÉNÉRAL D'ARMES DE FRANCE, A S. E. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, SUR LA NÉCESSITÉ PRESSANTE DE FAIRE ENTRER DANS LA NOBLESSE MM. LES NOUVEAUX ROUÉS DE LA FORTUNE.

EXCELLENCE, S. M. Dieu qui est pour les héraldistes plein de bienveillance (car Dieu est un grand seigneur quoiqu'on en pense et le plus noble que je connaisse), Dieu qui est mon maître pour l'éternité, m'a donné dans son paradis une place honorable dans la bibliothèque céleste, près d'une fenêtre, d'où j'aperçois le royaume de France et la Cour de France, transportée dans la maigre demeure qu'on appelle assez comiquement le palais de l'Elysée.

S. M. Dieu vient de pousser la bonté jusqu'à me permettre de secouer aujourd'hui la poussière des siècles et d'écrire directement à Votre Excellence comme je m'adressais au roi seul, sans passer par les ministres parce que les affaires de la noblesse relèvent du Chef de l'Etat.

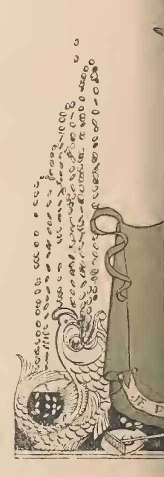
Les lois qui ont survécu au mécanisme des révolutions sont encore assez fortes pour permettre à Votre Excellence de donner ou de confirmer des titres ou des lettres de noblesse aux citoyens (le vilain mot !).

La gloire de la guerre a permis de ressusciter les maréchaux de France et je ne pense pas qu'un héros puisse être maréchal, sans devenir gentilhomme du même coup. Mais il ne s'agit pas dans ce rapport des récompenses héréditaires que le Chef de l'Etat Français peut légitimement attribuer pour perpétuer les noms glorieux.



Je crois savoir que sur son lit de lauriers, sous les palmes du triomphe, la France souffre d'impécuniosité. La monarchie comme la république a connu les crises aiguës de cette maladie : de tous temps sur les champs de bataille nous avons cueilli plus de gloire que de bénéfices. Parmi les remèdes que mes augustes maîtres avaient trouvés, il en est un d'excellent. Le roi donnait des lettres de noblesse, que dis-je, imposait des lettres de noblesse à ceux qui avaient gagné beaucoup d'argent, trop d'argent.

Les lettres patentes n'étaient délivrées que contre de fortes espèces ; et l'interdiction de continuer à faire commerce était jointe au parchemin. Par vanité ou par peur, les enrichis ne refusaient jamais, car les tribunaux qui existaient déjà sous l'ancien régime auraient été saisis de la cause et même du personnage.



Les fermiers généraux, les banquiers, les fournisseurs des armées devenaient nobles par la vaillance de leurs écus. L'Etat et les vrais gentilshommes leur faisaient l'honneur de leur emprunter de l'argent sans leur rendre beaucoup d'estime.

On pourrait recommencer ; le jeu des boules qui est autorisé dans toutes les villes de plaisir ou d'ennui, n'est pas plus honnête que les boules des couronnes de comte que pourraient acheter les nouveaux parvenus de la fortune.

Le principe, si j'ose dire, des nouvelles créations étant accepté, je pourrais fournir à Votre Excellence une liste très complète de noms, propres à l'anoblissement. Qu'il suffise de donner aujourd'hui quelques exemples choisis.

Le premier est M. Beauregard, pour qui la transition ne sera pas brusque car il a déjà droit au titre d'Excellence. Il est le dernier amoureux de la Comtesse du Barry que j'ai beaucoup connue. Pour le mariage de cette dame on inventa des armoiries tout à fait en dehors de mes services. M. Beauregard qui possède et orne avec amour l'ancien château de la favorite, celui de Sardoine, pourra inscrire au fronton de sa demeure, au sommet de son papier les armes de Mme du Barry, *d'azur au chevron d'or, portant en*

cime un geai surmonté d'un G et accompagné en chef de deux roses et en pointe d'une main dextre, en pal, le tout d'argent.

Une devise s'impose pour compléter ce beau dessin. Prenons-la dans l'histoire : « France, ton café fiche le camp ». M. Beauregard prononcera ces paroles avec beaucoup de grâce.

⁂

De M. Beauregard à M. Nèfle il n'y a qu'un tour de roue. Plaise à Votre Excellence, donner à ce seigneur des armes très personnelles que nous lirons ainsi : *de gueules à la roue engrelée d'or, au chef d'azur, à trois bonnets de juif d'argent, surmonté du casque d'argent poli chargé d'un demi-vol antique aux onze grenades dont quatre en éclats ; l'écu posé en biais sous le casque. Devise :* L'engrenage ou la vie.

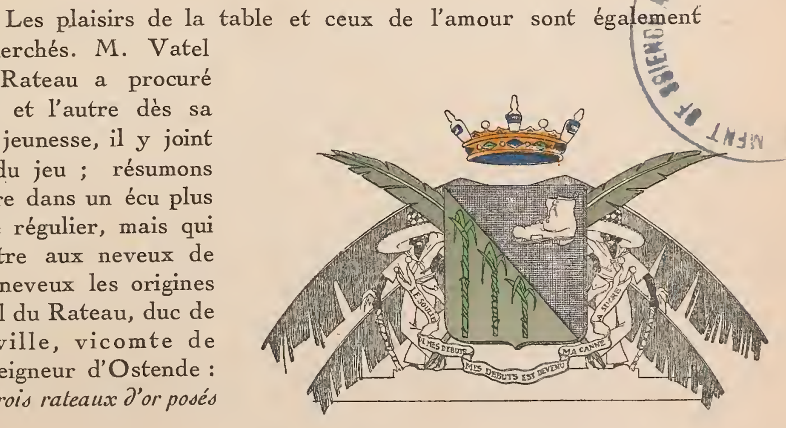
⁂

Avec M. Canne nous sommes en vieille France. Ce personnage dont la seule tare originelle est d'avoir été journaliste en province avant d'accepter la royauté du rhum, est un personnage riche qui vit en gentilhomme sans l'être. Nous pouvons régler ainsi ses armes d'office en modifiant la couronne de vicomte, ce qui est contraire aux lois du blason mais ne présente pas d'obstacles immédiats.

M. Canne portera donc *de sable au soulier de carnation, baillant de même, tranché d'argent aux trois cannes à sucre de sinople. Couronne : de vicomte où 3 perles sont remplacées par 3 bouteilles de rhum. Derrière l'écu : deux plumes d'oie d'argent posées en sautoir.*

⁂

Les plaisirs de la table et ceux de l'amour sont également recherchés. M. Vatel du Rateau a procuré l'un et l'autre dès sa plus tendre jeunesse, il y joint l'agrément du jeu ; résumons cette carrière dans un écu plus original que régulier, mais qui fera connaître aux neveux de nos petits neveux les origines de M. Vatel du Rateau, duc de Tout-Dauville, vicomte de Grasse, coseigneur d'Ostende : *de sinople à trois rateaux d'or posés*



en pal au chef d'azur chargé d'un brochet d'or. Couronne : un bonnet de cuisinier d'argent orné de deux cornes du même. L'écu environné du tablier de cuisine d'argent. Devise : Je pêche en toutes mers. *Cri :* Par Le Tellier !

Pour ne pas finir sur un parfum de cuisine, je signale à Votre Excellence l'anoblissement nécessaire de M. Fleury. Il a renouvelé les formules des parfums, a remplacé la qualité de l'odeur par la supériorité du flacon. Il a eu le génie de faire accepter des prix que nos ancêtres ignoraient pour les divins parfums à la bergamote, à la vraie rose, au véritable œillet.

M. Fleury est qualifié pour percevoir des Armes et un titre, car je crois qu'il se fait annoncer dans le monde où il va, sous un nom allongé, qui n'est pas le même que celui dont il pare ses étiquettes : *d'azur au flacon d'ammoniaque d'argent ; l'écu entouré du chapelet d'argent et posé sur la crosse d'or qui sont de l'abbaye de Vertpré. Devise :* Qu'importe l'odeur pourvu qu'on ait le flacon ! *Cri :* Ni fleurs ni couronnes !

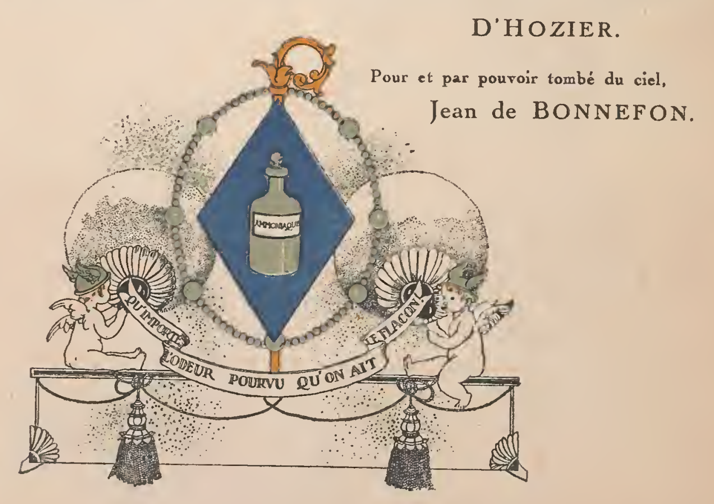
Je continuerai cet exercice s'il a l'heur de distraire Votre Excellence de ses graves labeurs. En attendant, je prie Votre Excellence de me pardonner d'avoir employé des mots qui ne sont pas conformes au protocole nouveau de la France ; je n'ai pas trouvé dans la bibliothèque de S. M. Dieu l'exemplaire du nouveau formulaire de la Cour de France et je m'en tiens à celui des rois, encore qu'il soit trop simple pour les temps compliqués qui voient commencer le règne de Votre Excellence.

Je suis avec le plus profond respect, M. le Président, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur et très fidèle sujet.

D'HOZIER.

Pour et par pouvoir tombé du ciel,

Jean de BONNEFON.





CHILDREN'S CORNER

ILS se promènent à pas comptés. Un abat-jour avec un pompon; une cloche écarlate; entre la cloche et l'abat-jour le vernis d'une pomme d'api; à chaque mouvement de la cloche le fond d'un petit pantalon blanc : c'est Minnie. Poum l'accompagne. Poum est habillé en bolchevik, ou à peu près. Ses yeux reflètent les choses sans rien retenir. Mais Minnie a l'œil — si l'on peut dire — et connaît la vie. Le temps est maussade et la bise les "pince" dans leurs costumes qui finissent tôt, si tôt... Bobette passe, le maillet levé, à la poursuite d'une boule récalcitrante. Minnie lance un regard — jugé! — et avec un petit rire sec :

— Tu as vu Bobette?

— Eh bien?



— Ce qu'elle est fagotée.

— Tu trouves ?

— Coutil, confection, 105,95 au Printemps. Une misère !

Poum demeure silencieux. Poum oppose aux subtiles observations de sa sœur une stupeur opaque. Minnie s'énerve :

— Tu ne dis rien.

— Il ne fait pas chaud.

— De quoi te plains-tu? Toi, au moins, tu as une culotte; tandis que mon pantalon, autant dire qu'il n'y en a pas, alors faut voir...

Poum est très rouge. Poum est choqué :

— Oh Minnie ! tu n'es pas convenable.

Mais Minnie a le sens des responsabilités. Elle s'emporte :

— C'est maman qui n'est pas convenable. Pourquoi qu'elle commence à m'habiller à la taille ? Si tu crois que nous ne sommes pas ridicules.

— Parle pour toi.

— Oh ! pour toi aussi ! Il est écœurant ton costume.



Poum a un argument. Il triomphe :

— C'est la mode.

— Bien sûr, c'est la mode... Au fond, veux-tu que je te dise ? Ce n'est pas pour nous que maman nous habille. C'est pour elle.

Poum a coutume de ne pas s'étonner des paradoxes de Minnie ; mais, cette fois, il proteste :

— Comment, pour elle ?

— Mais oui : pour elle ou pour son appartement. Elle choisit nos costumes comme ses coussins de divan, pour l'harmonie, comme elle dit... Et ça peut aller loin. Tiens, il y a quelque temps, elle m'a emmenée aux Arts Décoratifs... Ce que j'ai eu peur.

— Pourquoi ?

— Dame ! Tout le temps je me disais : Pourvu qu'elle n'ait pas l'idée de se refaire un ensemble ! Car, alors, gare à moi !...

Poum commence à s'émerveiller positivement :

— C'est drôle ! je n'avais pas encore pensé à ça...



Minnie hausse les épaules :

— Parbleu ! tu ne penses jamais à rien.

Puis, elle conclut, péremptoire :

— Vois-tu, Poum. Nous sommes des enfants martyrs.

Poum est saisi d'une terreur folle. Il ne sait pas très bien ce que c'est qu'un martyr. On lui a parlé de Saint-Denis qui portait sa tête... Cette image le bouleverse, il tremble, il a envie de pleurer. Mais une belle madame les regarde, Minnie et lui. Alors il se contient... Voilà même que la belle madame prend son face-à-main. Et voilà encore qu'elle parle. Elle dit : Adorables, ces enfants !

Poum n'a plus peur. Poum est très fier. Il envoie une bourrade à Minnie :

— Tu as entendu ?

Minnie a entendu. Mais Minnie détourne la conversation. Elle montre petite Zon qui passe avec une poupée dans ses bras, et recommande :

— Surtout ne la salue pas !

— Pourquoi ? fait Poum.

Minnie s'empourpre jusqu'aux oreilles et, très vite :

— On ne sait pas avec qui elle a acheté sa poupée.



LOUIS LÉON-MARTIN.



Robe de promenade en Parquetine de Rodier



La belle Torquatienne



LE POISSON D'ARGENT





LA FLEUR D'OR

Robe du soir, de Worth

RENTRONS



Robe de plage, de Beer



CENDRILLON

Robe du soir, de Dœuillet



LA FÊTE EST FINIE

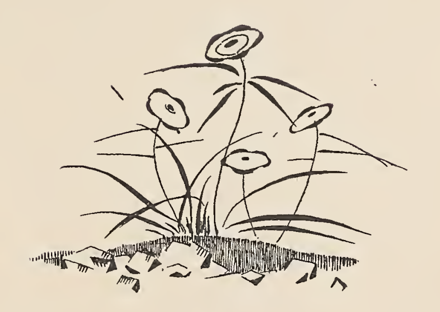
Robe d'organdi et robe de petite fille, de Jeanne Lanvin



MIRAGE

Robe du soir, de Paul Poiret

Robes pour l'Été 1920



LE PANORAMA EST
DE RAOUL DUFY. LES
SOIERIES SONT DE
BIANCHINI FÉRIER
ET CIE COMPOSÉES
PAR RAOUL DUFY.

Gazette du Bon Ton, N° *4*. — Mai 1920. — *Croquis de XXI à XXIV*



Pl. 21 à 24.



Gazette du BON TON – N° 4 –



EXPLICATION DES PLANCHES

⚜

Pl. 24. — *Une robe de promenade en "parquetine" tissu de Rodier. Le bas des manches et de la jaquette sont garnis d'un large galon "mohair" à gros damier.*

⚜

Pl. 25. — *Jeune habitante de cette terre de Torquate, où l'esthéitisme absolu n'est ni plus ni moins qu'une institution d'Etat, et la première. Elle est donc vêtue et ornée suivant les meilleures acquisitions de l'art et de la beauté. Ses ajustements, à les bien examiner, ne diffèrent pas tant, mesdames, des vôtres. C'est donc que vous n'êtes pas si loin de la perfection.*

⚜

Pl. 26. — *Deux robes d'après-midi. La robe à paniers est en "diallaine" et est garnie d'un galon de laine. La jupe et la petite veste de la seconde sont en serge bleue, le dessous et les manches sont en taffetas*

⚜

Pl. 27. — *De Worth, cette robe du soir en lamé bleu argent. Le petit corselet est brodé d'argent. Le drapé est retenu aux épaules par des guirlandes de roses.*

⚜

Pl. 28. — *Voici une robe de plage de chez Beer. La jupe est en lainage rayé bleu et blanc; le paletot, assorti, est en tissu blanc uni.*

⚜

Pl. 29. — *Robe du soir, de Dœuillet, en taffetas noir, garnie d'applications de cretonne, recouverte de Chantilly.*

⚜

Pl. 30. — *De Jeanne Lanvin, une robe d'organdi mauve avec des palmes appliquées et un nœud en taffetas marine. Le chapeau d'organdi rose est bordé de deux courts volants superposés, l'un rose, et l'autre bleu marine. Et une robe de fillette en organdi rose, garnie également de palmes appliquées en taffetas blanc. Le petit cabriolet est aussi en organdi rose ; les mêmes palmes sont appliquées sur le devant ; les brides sont en taffetas blanc.*

⚜

Pl. 31. — *Jupe en tulle turquoise ; corsage en lamé argent brodé argent : Robe du soir, de Paul Poiret.*

⚜

Croquis de XXI à XXIV. — *Robes d'été en tissus de soie fabriqués par Bianchini-Férier, sur les dessins de Raoul Dufy. La robe saumon, placée à l'extrême gauche, est en "twill" imprimé; puis viennent une robe en voile imprimé versicolore, et une troisième, couleur citron, qui est en taffetas diaphane. Trois robes viennent ensuite, de gauche à droite, deux bleues, en "twill" imprimé, et une rose, en taffetas "libellule". Les cinq robes qui occupent la partie droite du panorama sont: la noire à damier, en satin imprimé ; la "saumon" en crêpe imprimé ; la noire sans col, en satin d'amour ; la bleue à carreaux, en crêpe imprimé ; enfin la rouge et bleue, en voile de soie imprimé.*

⚜ ⚜

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO 5

Juin 1920 — 3e Année

PLANCHES HORS-TEXTE





Tout vous est aiguillon. Tout me semble zéphyr...

... grâce aux Fourrures de **W E I L**

PARIS :: 4, Rue Sainte-Anne, 4 :: PARIS



LE PORTRAIT DE L'ABSENT

Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg Saint-Antoine :: PARIS



LE GOUTER SUR LA TERRASSE



On trouve les modèles des grands couturiers reproduits par la

GAZETTE DU BON TON

chez

MERCIE McHARDY

3, PRINCES STREET and 240, OXFORD STREET
(OXFORD CIRCUS) LONDON W.1.





Rêveries sur un Paysage

Je vous écris, Francine, au milieu des fleurs innombrables, près de la mer éblouissante. Sous la terrasse où je pense à vous, elle bat d'un flot continu des galets qui semblent de marbre, et, au plus loin de l'horizon, elle se confond tant elle est calme avec le ciel où l'on ne saurait distinguer la blancheur d'une voile du vol aigu de la mouette. Autour de la baie au flot métallique, un demi-cercle de montagnes forme un anneau de pierre rose et violette, çà et là diamanté comme d'une poignée de cailloux brillants, jetés à la volée, qui sont des maisons. Sous l'émail de l'azur, les citrons et les mandarines pendent aux branches immobiles. Un lézard court sur un balustre, et tandis que l'eau déverse au bord des rochers sa frange d'écume harmonieuse, l'air vibre d'un grésillement de chaleur et d'insectes. Parfois un souffle impalpable s'élève et retombe aussitôt, chargé de trop d'aromes, lourd d'avoir courbé trop de fleurs. Tout cela laisse au cœur un extrême engourdissement : c'est la volupté d'un précoce juillet, à laquelle on n'est pas fait encore, et qui étonne. La pensée en est submergée,



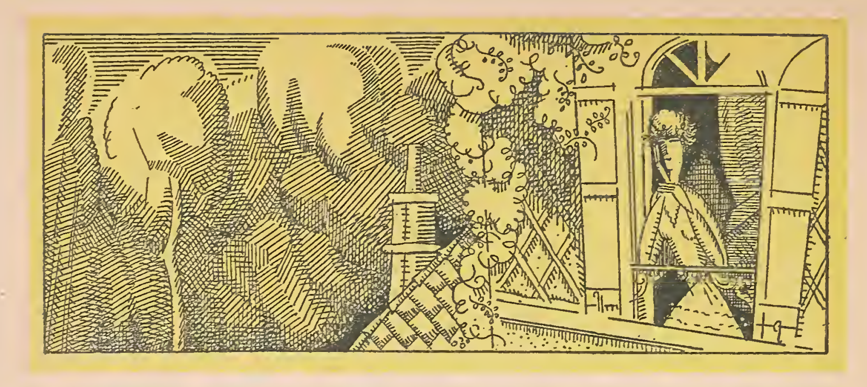
l'imagination recouverte : on ne peut pas rêver dans ce pays, Francine, et son implacable splendeur, pareille à celle de l'onyx, a je ne sais quoi d'inhumain. Seuls des philosophes ou des artistes épris de l'unique raison, comme étaient les Grecs, y pourraient vivre sans malaise ; mais le sentiment y est vite étouffé, la sensation pure y domine trop, et pour penser à vous, mon amie, au sein de cette dure lumière éclatante, il faut que je ferme les yeux.

Alors je vous revois, Francine : je vous vois dans votre jardin, pas bien loin de l'Oise argentée, errant sous les bosquets qui couvrent des allées pleines d'ombres légères... Là, Francine, mon cœur est resté. Là seulement, dans le décor réduit de nos humbles vallons, au bord de ces eaux transparentes, et sous ces arbres paternels, une nature affectueuse sait accueillir nos rêveries et nourrir nos goûts romantiques. Là notre âme trouve avec l'univers une harmonie à sa mesure, et la volupté n'y fleurit que d'un excès de sentiment. C'est le charme de l'Ile de France...

Nous sommes ainsi faits, Francine : une beauté rigide nous étouffe, et sans la grâce elle ne saurait nous émouvoir. Les spectacles désordonnés de la nature en imposent, mais ils ne peuvent nous parler. On ne respire pas aisément sur les



montagnes, la mer m'a toujours paru monotone, et la seule idée du Niagara ennuie. Mais le moindre vallon où vous aurez passé, chère Francine imaginaire, en conserve à jamais je ne sais quel sillage poétique et parfumé, qui nous le rend délicieux. Ainsi la pelouse où Nerval " sur une grande place verte encadrée d'ormes et de tilleuls " voyait danser en rond des jeunes filles et donna à la belle Adrienne cette couronne qui fit pleurer Sylvie. J'ai eu la mienne, dans le temps ; c'était au bord du Sausseron, qui coule à Nesles. Le ciel y est fin, sensible, un peu triste parfois, mais si léger à respirer ! De modestes coteaux enserrent sans l'emprisonner ma vallée paisible : on y vit sans effort, et la vue y a toujours quelque coulée aérienne sur quelque nouvel horizon, où la pensée fuit. Ici, c'est un village, avec ses toits de tuile ; là une vieille ferme... un peu plus loin, une chapelle perdue dans les bois. Mais tout cela — petite ville riante, à cheval sur la rivière, long rideau de hauts peupliers au bord d'une route, lointains bleus ! — si mesuré, si humble, si à sa place ! Vous vous promenez, vous voulez rêver, seul, sans être distrait de votre amour, de votre chagrin : ce doux paysage s'efface. Il ne s'impose point, il n'a rien d'éclatant, de trop riche. Longtemps vous avez marché au milieu de lui sans l'apercevoir, tout en vos pensées. Voilà



que vous levez les yeux : il vous sourit ; vous le regardez : il vous charme. Ces bois, ces courbes délicates du terrain, ces collines gracieuses, ce vent modéré dans ces arbres tout pareils à ceux que Watteau a mis dans les fonds de ses assemblées champêtres vous disent alors : " Mais oui... nous étions là ! Mais nous respections ta rêverie, ô notre frère humain, et tu ne nous voyais pas. Maintenant viens plus près de nous, écoute nos voix mesurées... Auprès de nous la pire tristesse devient supportable et finit même par ressembler à du plaisir, le bonheur dure plus longtemps, la vie ralentit sa marche rapide. Ici le cœur s'épanouit... "

Francine, il ne faut pas vivre comme des étrangers dans le monde, indifférents au décor qui les enveloppe, et le considérant sans sympathie. Des fils secrets nous lient à toute chose, et c'est aux poètes qu'il appartient de nous les découvrir. Vous le sentez confusément, dans votre jardin, et quand, à minuit, accoudée à votre fenêtre et mesurant l'espace immense où tout se confond, respirant l'odeur du chèvre-feuille qui semble l'haleine des nuits, vous envoyez en souriant un baiser au rossignol qui va chanter — non, vous n'êtes pas ridicule. Ou bien nous le sommes tous les deux.

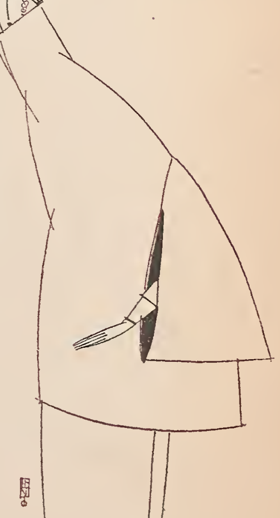
Emile HENRIOT.



LES BEAUX BRAS



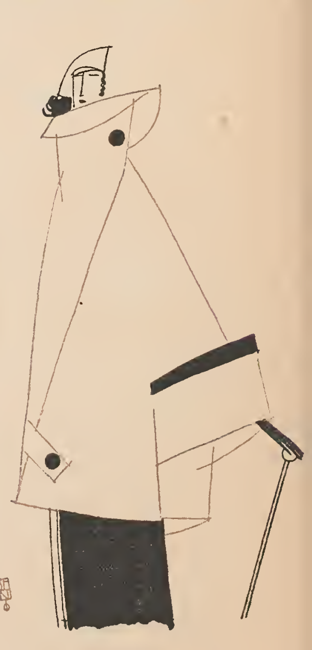
En ce lit de repos où il vous plaît tant de recevoir, vous êtes belle assurément, madame. Mais je voudrais vous dire pourquoi. Et las de louer vos yeux et votre visage, ainsi que votre long pied léger, par-dessus toutes les beautés de ce " corps féminin qui tant est tendre ", je louerai en vous, même immobile, la beauté du mouvement. Il faut donc que je chante d'abord celle de votre bras. Chose admirable, songez-y, qu'il vous suffise de déplacer à peine votre épaule ou la main pour trahir au regard la nuance de vos pensées !



Qui reposait tout à l'heure infléchi sur le coussin moelleux c'était votre bras droit, pareil à celui de la *Danaé* de Naples. Aucun



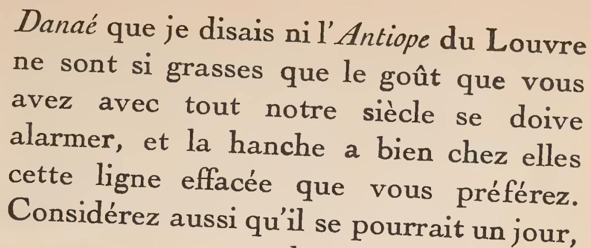
peintre n'a jamais peint le bras féminin avec plus de bonheur que le Titien. Vous vous êtes soulevée, toute rose, parce que je faisais de vous un tel éloge, et d'abord vous avez porté sur votre bras, le même, tout le poids de votre être, à peu près comme la belle personne qui représente l'*Amour profane*, puis, touchant vos cheveux, et ressemblant déjà à l'une ou l'autre des *Vanités*, vous avez jeté sur un lointain miroir, parfaisant la ressemblance, ce beau regard variable : inquiet, clairvoyant, heureux avant que de se perdre dans une rêverie.



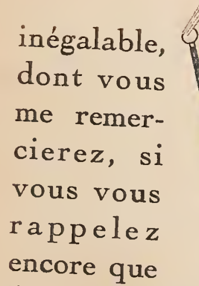
Et je me suis pris à rêver moi-même, songeant amèrement que je ne vous verrais jamais les bras de la *Madeleine repentie* (qui est à Florence), refermés sur sa beauté.



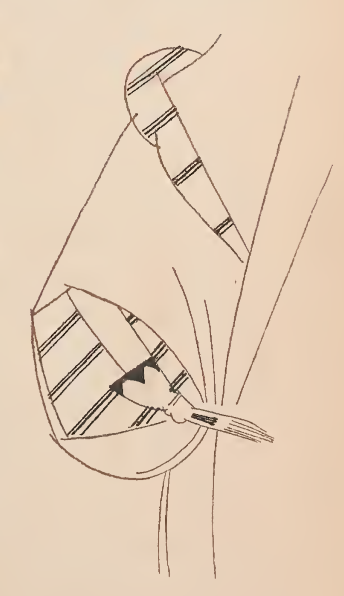
Mais vous m'avez fait signe que non, vous m'avez dit que vous vouliez une parole plus utile, puisque c'est aux femmes de Botticelli qu'il vaut mieux vous comparer, comme cette héroïne de M. Marcel Proust. Écoutez-moi, pourtant ! Ni cette



Danaé que je disais ni l'*Antiope* du Louvre ne sont si grasses que le goût que vous avez avec tout notre siècle se doive alarmer, et la hanche a bien chez elles cette ligne effacée que vous préférez. Considérez aussi qu'il se pourrait un jour, et plus tôt que vous ne croyez, peut-être, qu'une variation de la mode vous donnât un autre goût : celui d'une beauté plus épanouie et, pardonnez-moi, plus divine. Alors le Titien vous sera un répertoire



inégalable, dont vous me remercierez, si vous vous rappelez encore que j'en fus l'inventeur. Alors, comme aujourd'hui, la terre n'ayant pas cessé de tourner, vous prendrez le même plaisir, Ève, à draper d'étoffe le beau bras que voilà, à le laisser deviner sous le voile, à le cacher dans la gaine d'un riche manteau,





à imaginer, pour dire enfin le petit mot que vous attendez, la belle forme d'une manche. Cœur avide, vous ne vous contentez pas d'une seule, au dessin arrêté une fois pour toutes et servant à toutes fins ! C'est de mille manières qu'il vous plait de le vêtir, ce bras sans défaut, ou de le laisser paraître comme Dieu vous le donna.

Quand vous le couvrez vraiment, vous voulez que ce soit d'une manière imprévue, si possible, et qui satisfasse à plusieurs conditions apparemment contradictoires, comme d'étonner tout le monde sans choquer nul connaisseur, et de bien dérober le plus souvent ce qui doit pouvoir soudain jaillir, nu comme un bijou, libre, flexible et charmant, "poly, souef, si précieux".

... Pour ne plus rien dire de la main parfaite, semblable (vous voyez que je songe à vous plaire) à celles que dans le *Printemps* de Botticelli deux des trois Grâces joignent en dansant.

Eugène Marsan.

Du sable, de la volupté, de la mer.....



A Mer ! Dans son enthousiasme romantique, Michelet prétendait que nous en venions tous. Ce n'est peut-être pas la raison pour laquelle beaucoup d'entre nous ont envie d'y retourner dès le commencement de juillet ; certainement il y a des motifs peut-être moins profonds, mais plus plausibles à cette attirance. Et cette jeune femme qui nous faisait cet aveu naïf : — « J'aime la mer parce que c'est une très belle salle de bain avec beaucoup de monde autour » — cette jeune femme nous livrait un argument qui vaut bien les autres, et pour lequel Amphitrite, épouse de Neptune comme on nous l'a appris dans notre enfance, aurait bien tort de se fâcher. Les jours où elle se met en colère, espérons que c'est pour des causes plus valables et moins subtiles.



Mais, à bien y réfléchir, d'où vient cette habitude de s'installer en groupe au bord de la mer et pourquoi là plutôt qu'ailleurs Nous pensons que la première fois cela dut se faire de la façon suivante : d'excellentes gens étaient partis à l'aventure et marchaient droit devant eux ; nous ne savons s'ils étaient décidés à aller très loin, mais à force de marcher

ils arrivèrent jusqu'au rivage, et comme ils n'avaient pas de barque ils furent bien forcés de s'arrêter. Le sable était fin, le climat était doux, tempéré, l'air agréable et sain; ils restèrent là quelque temps après y avoir planté leur tente et dressé quelques cabines de bois pour les protéger, la nuit venue, contre les rigueurs du large. Ils ne furent chassés de cette douce villégiature que par les intempéries, qui étaient revenues avec l'approche de l'hiver, et le besoin de subsister en travaillant, car ils avaient peu à peu mangé les réserves nécessaires à leur expédition. Pourtant, comme ils s'étaient trouvés très bien sur ce sable et devant cette eau, ils y revinrent l'année suivante, vers la même lune, et y demeurèrent tout de même. Les jeunes femmes avaient pris l'habitude d'aller le matin livrer leurs corps aux vertes caresses de Nérée, les hommes allaient recueillir au fond des mares des bêtes savoureuses à manger et, l'après-midi, les uns et les autres jouaient à des jeux où ils exerçaient leurs corps souples. Les bains de mer étaient créés ; il n'y manquait ni la tente, ni la cabine, ni les distractions. Il est vrai qu'il y manquait encore le baccarat et le cinématographe à l'heure du bain, mais l'ingéniosité des humains est telle que ces éléments, indispensables à la prospérité et à l'agrément des plages, ne tardèrent pas à y être installés.

Notre explication vaut ce qu'elle vaut, mais elle a le mérite d'être très naturelle. En somme, quand nous allons à la mer, nous marchons jusqu'à l'endroit où nous sommes bien forcés de nous arrêter, où l'eau clapotante semble dire raisonnablement au train ou à l'auto : « Cela va bien comme cela, je ne vous conseille pas d'essayer d'aller plus loin », et nous descendons. Et si chaque matin nos femmes, nos amies, nos sœurs, nos maîtresses essayent d'aller un peu plus loin, après s'être préalablement déshabillées et avoir revêtu un costume qui ne les gêne pas dans leurs mouvements, elles vont,

en effet, toujours un peu plus loin dans l'inquiétante coquetterie et la provocante nudité, mais guère dans l'océan, et elles reviennent bientôt sur la terre, leur véritable élément, et qui est vraiment douce et fine en cet endroit où elle semble à sa naissance. Ces nymphes s'y allongent, comme de petites reines dédaigneuses, et demandent au soleil de les sécher lentement, de leur faire une peau brune et ferme. Puis, dans une de leurs mains, négligemment, elles prennent une poignée de sable qu'elles laissent couler peu à peu entre leurs doigts menus, pour montrer à ceux qui les contemplent le symbole du temps nécessaire à la conquête de leur cœur (lorsque le sable est tout à fait retombé, avant la fin de la saison, l'œuf est à point).

Quand la mer a recouvert de son manteau toutes ces blanches épaules, tous ces corps qui s'offrent avec de petits frissons, elle a fait d'un même coup toutes ces âmes semblables ; il n'y a plus de libertines, d'ingénues, de vierges, sous le flot il n'y a que des femmes ressentant l'étreinte forte et totale de l'onde. Si elles ressentaient en outre l'ivresse de la dissimulation physique, elles y demeureraient longuement ; mais, travaillées par un grand désir de se montrer, elles n'y restent pas ensevelies jusqu'aux épaules, émergent de tout leur torse, ou bien taquinent de la pointe du pied la traîne blanche et bleue de la déesse. Et pour être





ressorties de la sorte, aux yeux de tous, elles sont tout de suite et si rapidement redevenues ce qu'elles étaient, physiquement et moralement, que cela n'est même plus une distraction de le chercher, et que c'en est dérisoire de facilité.

Entre tant de beautés, nous n'en avons connu qu'une qui aimait beaucoup la mer et l'aimait comme on doit aimer : en secret. Souvent elle allait s'y plonger à l'heure où les ombres la préservaient des regards, ou bien encore elle s'allongeait à l'abri d'une petite baie, toute seule, loin des humains, et se laissait caresser par les vagues jusqu'à temps que les plantes marines, le glauque varech et tous les fucus pélagiens lui aient fait un vêtement d'algues ruisselantes. Parfois elle écoutait la chanson des coquillages et regardait au fond des nacres si elle n'allait point y découvrir la perle merveilleuse, celle qu'y déposa la déesse en y laissant tomber une larme, un jour qu'elle était triste. Cette jeune créature était ardente et ses lèvres avaient le goût du sel.

Non, ce n'était pas à Deauville que nous l'avons rencontrée.

Gérard BAUËR.



Bijouterie fétichiste



Le *modern-style* ayant sombré et, avec lui, les bijoux inspirés du houx et du gui, l'époque, comme consciente de sa stérilité, semble renoncer à la bijouterie d'art. La bijouterie devient en effet un commerce, et un commerçant de ce temps ne songe plus guère à l'art. L'ouvrier (qui n'est plus artisan), d'un travail promis au système Taylor, n'a plus le temps d'autre part d'inclure dans son œuvre des soucis d'esthétique si rudimentaires qu'il soient. Le prix, les qualités intrinsèques des métaux et des pierres tiennent lieu de style, et l'invention se satisfait du sertissage des poils d'éléphant.

Il n'est donc pas étonnant que les gens de goût (il en est encore), demandent à d'autres civilisations ce que leur propre civilisation leur refuse, ni que les bijoux nègres, d'une naïveté

brutale, et les bijoux indous, chinois et japonais, taraudés d'une sensualité minutieuse, ne fleurissent en notre Occident desséché.

Il n'est pas étonnant également que cet apport féconde certains de nos artistes en décoration minuscule, ni qu'un Roger Foy puise, dans l'étude des fétiches africains et des pendentifs de jade et d'ivoire conçus au plus profond de l'Est, les éléments d'une renaissance contemporaine de la bijouterie.

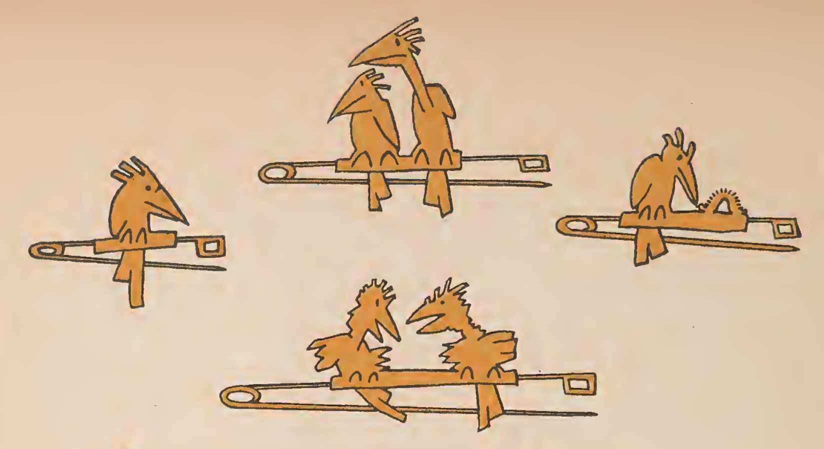
Considérez tels pendentifs issus de l'ingéniosité de cet artiste. Voici un masque sévère et creusé. Les rides qui soulignent les yeux clos, les plis du nez, ceux de la bouche stylisée en largeur, se figent en un sommeil hiératique d'idole barbare. L'île de Pâques, décrite par Loti, surgit du Pacifique avec ses falaises granitiques et basaltiques armées des têtes gigantesques de dieux tellement anciens que les naturels ont perdu maintenant tout souvenir de leurs noms et de leur culte. Un cadre découpé selon l'esthétique extrême-orientale accompagne très heureusement cette face étrange endormie pour toujours dans l'énigme de quelle préhistoire.

Dans cet autre pendentif moins sobre, moins pur, la sculpture s'affirme aussi barbare mais plus tourmentée, plus riche peut-être. L'imagination en rêve s'y donne libre cours;



une frayeur religieuse dut courber bien bas les fidèles primitifs devant cette tête aux oreilles décollées, surmontée d'une sorte de tiare dont on souhaiterait qu'une théographie moins imparfaite nous expliquât le sens.

L'esthétique des pendentifs d'ivoire de Roger Foy est toute différente. Ici l'artiste nous convie à une volupté purement rétinienne. Dans la tranche d'ivoire ajourée fantastiquement, la ligne blanche s'infléchit et se tord comme un caprice compliqué. Mais un





axe vertical coupe exactement par le milieu le pendentif et, la gauche répétant exactement la fantaisie diabolique de la droite, une figure naît, presque harmonieuse. N'était cette symétrie, ces pendentifs mériteraient de s'appeler bijoux-Dada. N'y retrouve-t-on pas ces imbrications de lichens, gravées sur bois par Arp, et dont Francis Picabia aime à parer ses élucubrations dites poétiques?

C'est par contre un humour carrément britannique qu'inspirent les broches et les breloques de Roger Foy. Là, l'artiste voulut rire et faire rire, et ses bijoux sont des bijoux de vacances, propres aux chandails et aux mèches folles. Métis grotesque des deux plus grotesques oiseaux : le pélican et le toucan, l'oiseau de Roger Foy se perche sur la broche ; il y médite ou se chamaille avec son frère, pour mieux faire rire la jeune fille qui le portera ou le regardera.

Toute la fantaisie de ces bestioles ne m'empêchera pas de leur préférer les pendentifs barbares et hiératiques dont j'ai parlé d'abord, et que certaines robes ultra-modernes et la mélanophilie enragée de ce temps inviteront au voyage sur la houle calme des poitrines.

Jean BERNIER.



MODES TCHÉCO-SLOVAQUES

NOUS voyagions en Roumanie, l'année dernière. La Transylvanie, le Banat et le Torontal n'eurent bientôt plus de secrets pour nous. Nous étions là-bas en mission, comme tout le monde ; et si la Conférence de la Paix n'a pas tenu un meilleur compte des sérieuses observations que nous lui rapportâmes de ce périple, ma foi, il n'y va pas de notre faute. Revenant de ces contrées lointaines, nous nous disions d'ailleurs qu'il aurait mieux valu y envoyer une modiste que des diplomates : elle en aurait au moins rapporté de fort jolies idées pour nos belles dames.

Nous nous souvenons en particulier d'un soir à Siliste, petit village perdu au milieu des rudes Carpathes ; ces



montagnes ont de belles gorges, et leurs habitantes aussi. Pour nous honorer, on avait convié un grand nombre de ces dernières; et elles étaient venues dans leurs atours de fête. Elles dansèrent. Ce fut charmant. Elles dansèrent aux sons de la viole et du *tsambulum* les gracieuses danses de leur pays, la *hora* et l'*invertita,* l'*hategana,* la *romana,* auxquelles nous prîmes part, au milieu de ces robustes paysannes dont la taille est cambrée et l'œil merveilleusement noir... Elles étaient vêtues d'un petit corset de velours qui découvre au-dessus des seins la chemise brodée de fils d'or et de beaux dessins colorés, dont les manches bouffantes dessinent d'abord les épaules, très fidèlement, avant de s'évaser en larges plis, comme on en voit aux longues italiennes de Véronèse et du Titien. Leurs jupes courtes tombaient en mille plis bien droits, blanches, et sur lesquelles tranchaient devant et derrière des tabliers aux couleurs crues. Et sur le dos de ces belles filles flottaient les franges de l'écharpe de



soie noire dont elles coiffent leurs cheveux.

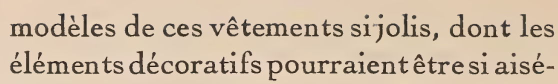
Il y avait aussi des vieillards, poliment descendus des montagnes afin de recevoir l'étranger venu de si loin. Ils portaient une sorte de tricorne évasé, la petite veste courte, sans manches, ouverte sur la chemise décorée de broderies polychromes qui dépassait la ceinture de cuir et ballonnait autour de leurs reins, à la manière d'un tutu. Quelques-uns n'étaient vêtus que de la touloupe antique, faite de peau



de mouton, la laine en dedans, la peau en dehors. Des soutaches noires couraient sobrement sur ce cuir longuement culotté ; sur la poche de droite, on lisait le nom brodé du propriétaire de ce bel habit ; et sur la gauche, la date vénérable à laquelle il avait été confectionné.



Et nous, devant ces charmants costumes, si graves et si gais à la fois, nous avions honte de notre veston droit et de nos pantalons dépourvus de style... Nous souhaitions que quelque peintre de chez nous rapportât quelques



modèles de ces vêtements si jolis, dont les éléments décoratifs pourraient être si aisément utilisés pour le renouvellement de nos modes occidentales.

Tout est heureux dans la façon que ces paysannes ont de s'habiller : riches couleurs, arabesques hardies, formes amples au large dessin, variété de l'ornement, — quelle ressource pour nos amies parisiennes !..

Mais il paraît que c'est fait : elles seront désormais tchéco-valaques, bessarabiennes, moldaves et transylvaniennes, pour le plaisir de nos yeux et le contentement de leur fantaisie...

Quel pessimiste assurait donc que nous avions perdu la paix ? Voilà déjà la question des Balkans résolue ! Et rue de la Paix, justement.

Nicolas
BONNECHOSE.





« VOUS avez vu des ciels oublieux de la terre, prodigieusement hauts, aériens absolument, illimités, sensibles, impressionnés à l'imitation des paysages de la mer, dont ils auraient, à la longue, enregistré puis reproduit l'image...

« Vous avez connu des eaux limpides où se reflète à des profondeurs vertigineuses le ciel, que l'on y découvre lorsqu'on se penche, avec ses nuées voyageant dans une



coupe inversée comme en un autre azur...

« Avez-vous entendu parler du désert à l'heure du soir, lorsque des teintes d'une délicatesse infinie apparaissent à l'horizon, et construisent aux yeux hallucinés des voyageurs de lointaines oasis, des cités étrangères, et des miroirs d'eau adorables et qui n'existent pas?...

« Eh bien, vos robes transparentes ressemblent au ciel et à l'onde et au désert vert. Elles ne s'interposent pas dans l'atmosphère mais s'y mélangent, et l'on voit à travers elles, comme à travers le corps astral des fantômes, les lignes des paysages et la beauté impérissable des choses. Plus de *taches*. Leur mode fut, jadis, une nouveauté. Aujourd'hui nos cœurs sanglotants du désir de la douceur réclament moins d'ingéniosité, plus de tendresse, d'humilité. Il faut revenir à la nature jusqu'à se confondre en elle, comme les hamadryades et les nymphes des branches et des sources, dont l'on ne pouvait savoir à quel point elles étaient des femmes, ou bien

les branches et les sources mêmes. »

— « Halte-là, monsieur le poëte, et voudriez-vous sérieusement nous métamorphoser en arbres et en fontaines ? Quelle belle raison, je vous prie, d'aller chercher le ciel et la terre, et le désert qui est si bien où il est, à propos de trois ou quatre petites robes de rien du tout, nullement habillées, légères à porter pendant les jours chauds, et remarquables seulement (ce que vous n'avez pas aperçu) pour ce qu'elles opposent le clair et le foncé, ce qui n'est pas la mort de César. A ce propos, vous ne savez pas combien vous pouvez être pénible avec



vos comparaisons qui ne se rapportent pas clairement au sujet et qui risquent (celle du désert en particulier) de froisser la dignité des personnes. »

— « Il est vrai. Le lyrisme nous habite comme l'insecte transformé, et qui promène ses pattes sur les parois de sa prison. Tout à l'heure il s'envolera sous une forme éclatante... Non, madame, ce n'est pas d'un hanneton que je veux parler...

Marcel ASTRUC.





SPECTACLES

J'AVAIS un certain plaisir à entendre un ami me dire l'autre jour : " Les snobs, ceux qui suivent aveuglément le bon ton ne savent pas découvrir eux-mêmes l'objet de leur convoitise mais vont presque toujours vers les meilleurs guides. S'ils n'ont, par exemple, pas de sens esthétique, au moins savent-ils reconnaître les hommes de goût. Ils ont en cela un instinct assez sûr. Le snobisme se constitue le défenseur de l'art contre les entreprises d'un divertissement vulgaire. Il s'efforce et redresse ceux qui s'abandonneraient. Louons-le et préservons-le. " La remarque est juste et je crois qu'un provincial très ignorant, venant à Paris le mois dernier, au lieu de faire la tournée des Grands-Ducs dans les restaurants de Montmartre, aurait, grâce au rayonnement et à la force du snobisme, commencé par aller au théâtre du Vieux Colombier.

Heureusement pour notre provincial ce théâtre a dépassé la période des tentatives dangereuses. Il y règne, à présent, une certaine atmosphère de sécurité de rive gauche. Ses premiers partisans se perdent maintenant au milieu d'un public qui, pour n'être pas toujours aussi averti, n'en est que plus nombreux et empressé. Parmi les auteurs que représente cette scène, il y a des chefs d'école, célèbres depuis peu, et qui, pour cela, font prime. On sait et on sent dans la salle que les dirigeants de la maison ne sont pas des profiteurs de délassements parisiens. On n'y remarque aucune frivolité, mais une complète " honnêteté " qui se juge très loin du Boulevard. Il ne s'y trouve pas un acteur célèbre, les ouvreuses n'y sont ni désabusées ni impertinentes. C'est le théâtre " littéraire " par excellence. Les gens aiment qu'on les y voit pour des raisons différentes de celles qui les poussaient à vouloir être vus à l'Opéra il y a longtemps, aux Ballets Russes, les années dernières, au Cirque toujours ; car n'oublions pas que derrière les " amateurs véritables " il y a de réels " amateurs " reconnaissables à ce qu'ils ont toujours



payé plus cher que les premiers, et qui forment entre ceux-ci et le public énorme, inerte, une couche transparente, ravissante, avantageuse, indispensable. Ce sont les snobs, les gens de l'Etat-Major (appelez-les comme vous voudrez). Je les ai revus au théâtre du Vieux Colombier, aux représentations du *Carrosse du Saint-Sacrement* et du *Paquebot Tenacity*.

Rien ne pourrait être plus ennuyeux, dans une pièce de théâtre, que l'atmosphère " brave ouvrier ". De même qu'à la scène nous trouvons puérils les milliardaires, qui, dans d'incroyables bureaux d'acajou, brassent des affaires colossales, fument des cigares comme des obus, et, d'une façon générale, tout ce qui veut être d'un peu trop près le reflet fidèle de la société moderne (combien de personnages romantiques et faux, acceptables au cinéma, nous sembleraient grotesques au théâtre), de même il y a pour moi une gêne et un ennui à contempler sérieusement comme personnage " l'acteur bon ouvrier ", comme décor, l'estaminet. Cette envie de rire, puis de partir que donne, d'ailleurs, souvent la copie sérieuse de la vie au théâtre est une chose étrange et assez nouvelle. Nous devenons intransigeants sur la question de la fausse ride, de la fausse barbe (surtout bien faites) qui veulent se faire passer pour vraies, et l'on finit par trouver le maquillage et la personnalité du clown, qui ne veulent rien dire, bien plus suggestifs. Un jour, le théâtre où n'entrera pas surtout la fantaisie deviendra peut-être aussi morne et démodé que les charades et les tableaux vivants. Il faut d'autant plus féliciter M. Vildrac d'avoir



fait une pièce sincère et émouvante dans ce décor trop " vrai " et d'avoir même écrit, au second acte, une scène de griserie, qui est une des plus jolies choses de la comédie psychologique contemporaine.



Bien qu'une Espagnole désabusée et charmante m'ait affirmé qu'au Pérou " ça n'était pas du tout comme ça " j'ai pris un rare plaisir au " Carrosse du Saint-Sacrement ". C'est peut-être parce que c'est tellement " comme cela " partout ailleurs et que le " Pérou " ne vient là que comme une écharpe multicolore. Pièce pleine de ton, ravissante chose qui se passe en plein sourire, chose bavarde, cruelle, riche de délicieuse ironie et d'arrière-pensée, comme son héroïne qui m'a paru le type parfait de la femme espagnole, comédienne, orgueilleuse, sans aveu, religieuse (Je n'ai jamais été en Espagne).

La pièce est remarquablement jouée par Copeau, d'une maîtrise et d'une distinction parfaites, et Mlle Teissier dont la bienheureuse beauté fait s'épanouir jusqu'à la salle du Vieux Colombier. Allons ! on pourra bientôt redire la formule appliquée jusqu'ici à un autre théâtre. On est toujours sûr de passer une bonne soirée au théâtre du Vieux Colombier.

Le même provincial n'aurait pas manqué d'aller voir aussi Sarah Bernhardt dans Athalie. Il semble que depuis longtemps la grande tragédienne n'ait été aussi sublime. La transposition à laquelle elle est obligée, pour remplacer les mouvements qu'elle ne fait plus, a enrichi la couleur de l'interprétation, la mimique et la voix. C'est un oracle divin qu'on écoute et Sarah semble désormais éternelle dans son immobilité. Il fallait cette présence merveilleuse du génie dramatique, ce don prodigieux de

Sarah Bernhardt

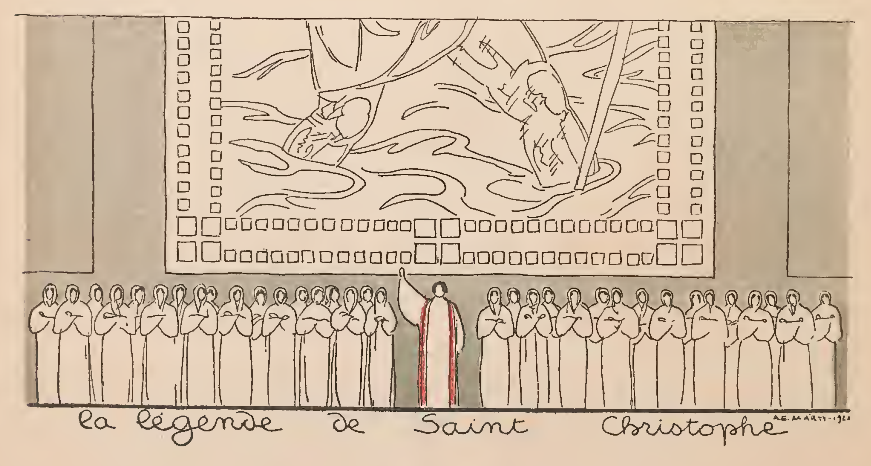


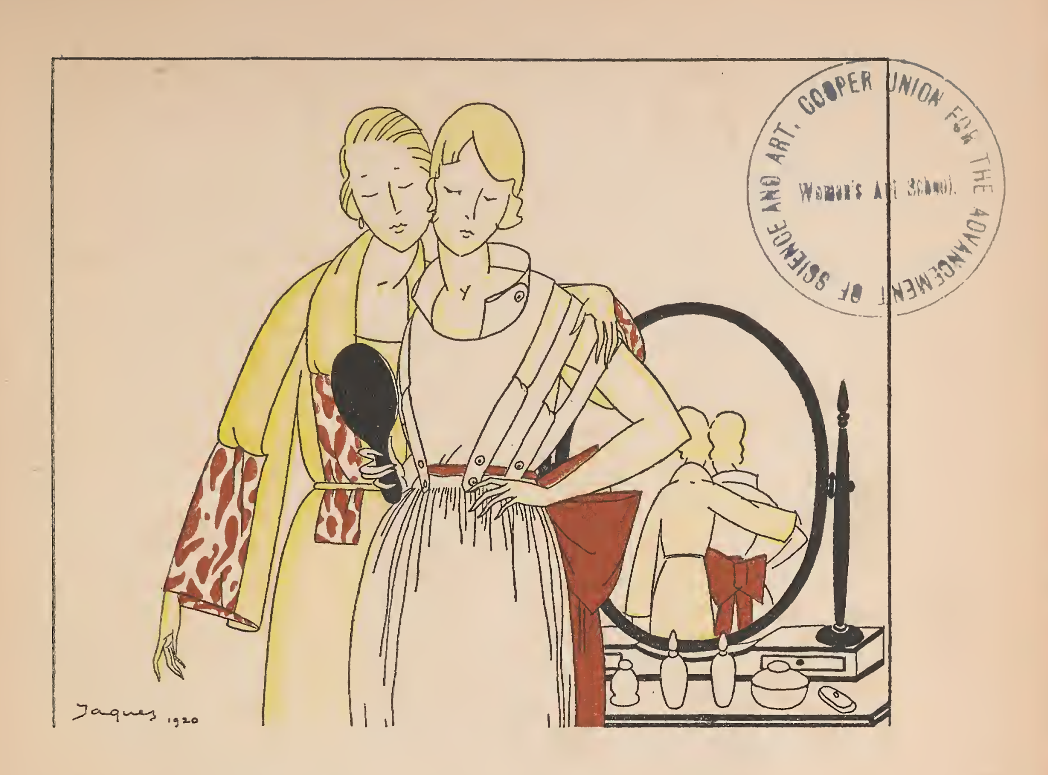
savoir donner à une toute petite phrase une forme inattendue et définitive, cette façon négligente et toute simple d'encadrer ces vers qui encombraient notre mémoire de leur embarrassante solennité, pour animer cette tragédie morne et froide comme un procès, comme une caserne.

Avant que Sarah ne fût entrée en scène, j'ai eu constamment devant les yeux l'image du lycée. Je nous ai revus tous, nouvelles et mélancoliques demoiselles de Saint-Cyr. J'ai revu le préau, le proviseur et ce purgatoire de poussière et d'encre traversé de soleil inutile qu'était la retenue du jeudi matin.

Cette pièce donne à tous ses interprètes l'air de collégiens désespérés. On ne peut pas croire à la barbe blanche et à l'âge vénérable de Joad, à la félonie de Mathan, à la virilité et à la droiture d'Abner ("ce faux brave homme, qui, à la fin, tend un piège ignoble à la reine"), me disait Sarah Bernhardt, et qui a l'air du dompteur d'un troupeau de moutons. Mais, tout à coup, Sarah entre en scène. Bien des gens étaient venus l'entendre comme ils vont voir à la gare Dauphine le président de la République souhaiter la bienvenue au roi d'Angleterre. Dès qu'elle fut devant eux, ils ressentirent cette fierté ambiante propre aux spectacles patriotiques où l'on se sent peu à peu entrer dans le jeu et tenir un rôle digne et silencieux, comme au défilé d'un régiment avec son drapeau ou à l'audition de l'hymne national. Elle se reposait en souriant sur le cœur de son public qui, devant elle, éprouvait cette contagion facile mais violente que, seuls, savent communiquer aux auditoires les vieux triomphateurs d'un pays.

Jacques POREL.





FENESTRES ET CREVÉS

J'AIME à voir se découper comme sous le ciseau crissant des hirondelles, parmi le velours d'un ciel gris, ces losanges d'azur qui ressemblent aux "crevés" d'un costume médiéval. Nos couturiers, qui n'ignorent plus Mallarmé, goûtent également

Ces grands trous bleus que font méchamment les oiseaux...

et s'ingénient aujourd'hui à les imiter dans leurs créations nouvelles : un caprice de la mode préconise l'ajourage du vêtement. On pratique sur les manches des vasistas



quadrangulaires. Le manteau s'agrémente de hublots, par où la blouse prend vue sur le large. Si j'osais introduire le jargon philosophique dans cette affaire, je dirais que la robe de cet été s'efforcera de ne plus ressembler à la monade leibnizienne, laquelle " n'avait pas de fenêtres sur le dehors ".



M'est-il permis de voir un signe des temps dans cette fantaisie dont la frivolité n'est qu'apparente. Les doublures sont lasses de leur rôle effacé. Le délire bolchevique s'est emparé d'elles, et voici qu'elles veulent tenir la

place qu'occupaient jusqu'ici les étoffes de race. Un vent de vanité souffle à travers le monde des chiffons. Le corsage, ce m'as-tu vu, se plaint du manteau qui le cache. Demain, nous entendrons à son tour la chemise élever



ses revendications, et les arbitres décideront qu'elle se portera par dessus la robe. On assiste, — et c'est un phénomène social dont l'importance n'échappera pas à nos Parisiennes, — à une irrésistible poussée des tissus sous-jacents. Déjà les grandes maisons composent avec ces puissances redoutables. On ménage dans le manteau des fentes, des judas, par où la robe peut, si je puis parler ainsi, passer le bout du nez ou montrer patte noire. On découpe le

taffetas comme une plaque de zinc, et la soie de la chemisette se pavane par les interstices. Le costume a l'air ainsi d'un journal mutilé par la censure.

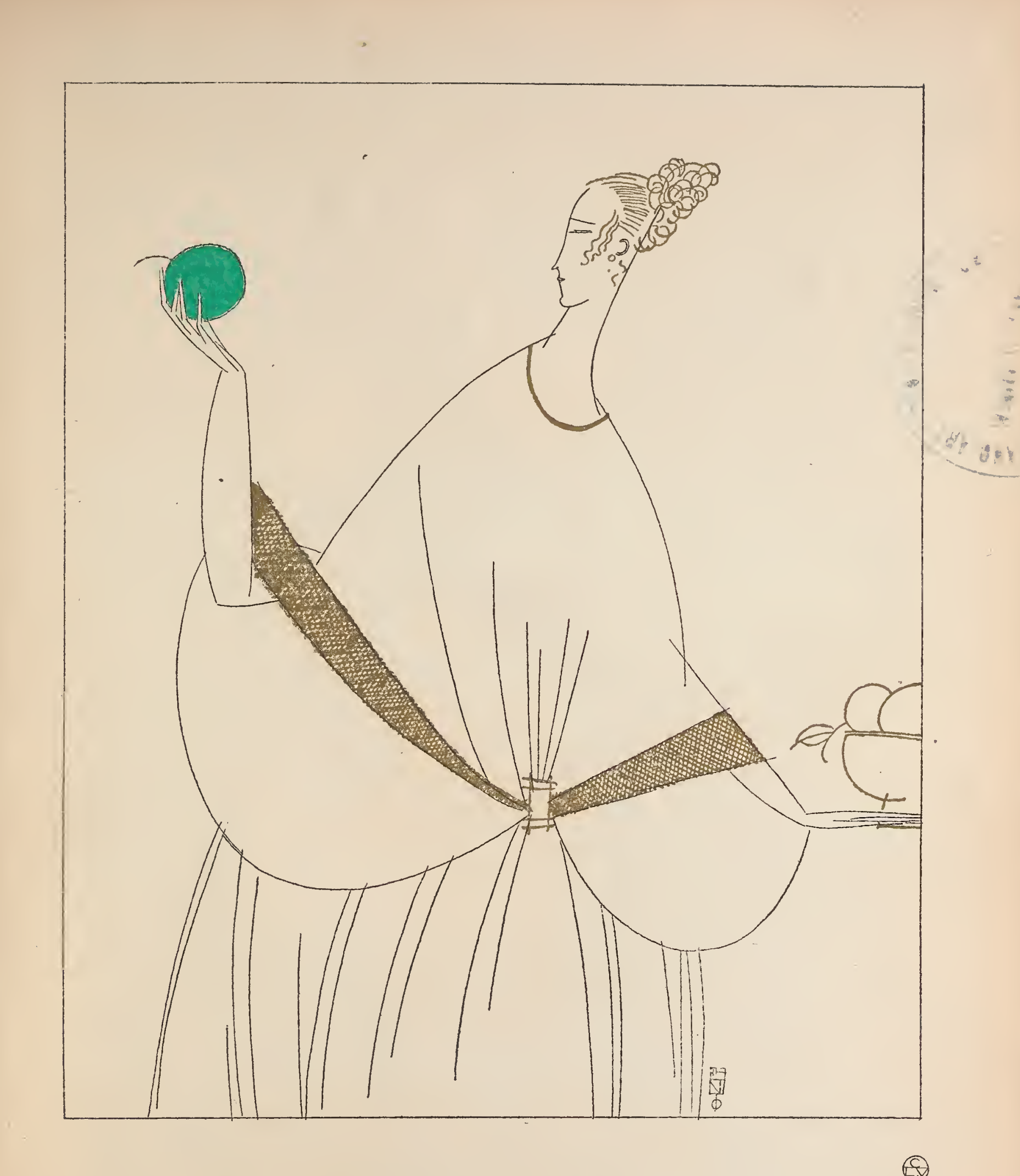
Je me rappelle une bien belle aventure. Un sultan de mes amis faisait, devant quelques intimes, danser à sa favorite Karsavina la danse traditionnelle des sept voiles. L'exécutante, on le sait, est revêtue de sept tuniques gigognes, et à chacune des sept figures de la danse se défait de l'une d'entre elles. La danseuse achevait la septième figure et apparut toute nue. Nous applaudîmes. Le sultan charmé battit des mains, puis, avec un accent câlin mais impérieux : — Encore ! fit-il.

Sur cette injonction, un bourreau en frac s'avança et se mit en devoir d'écorcher la ballerine.

Comme la mode actuelle paraît timide aux poètes et aux voluptueux ! A nos yeux platoniciens, la nudité même est trop habillée, l'épiderme est encore une superfluité... Les couturiers comprendront-ils ce raffinement suprême ?

Georges-Armand
Masson.





LE FRUIT VERT

Manteau pour le soir



L'OISEAU MORT

Robe Tchéco-Slovaque



UN PEU BEAUCOUP





JOUERAI-JE ?

Robe pour les Courses, de Beer



LES VOILA !

Robes d'Été, de Dœuillet



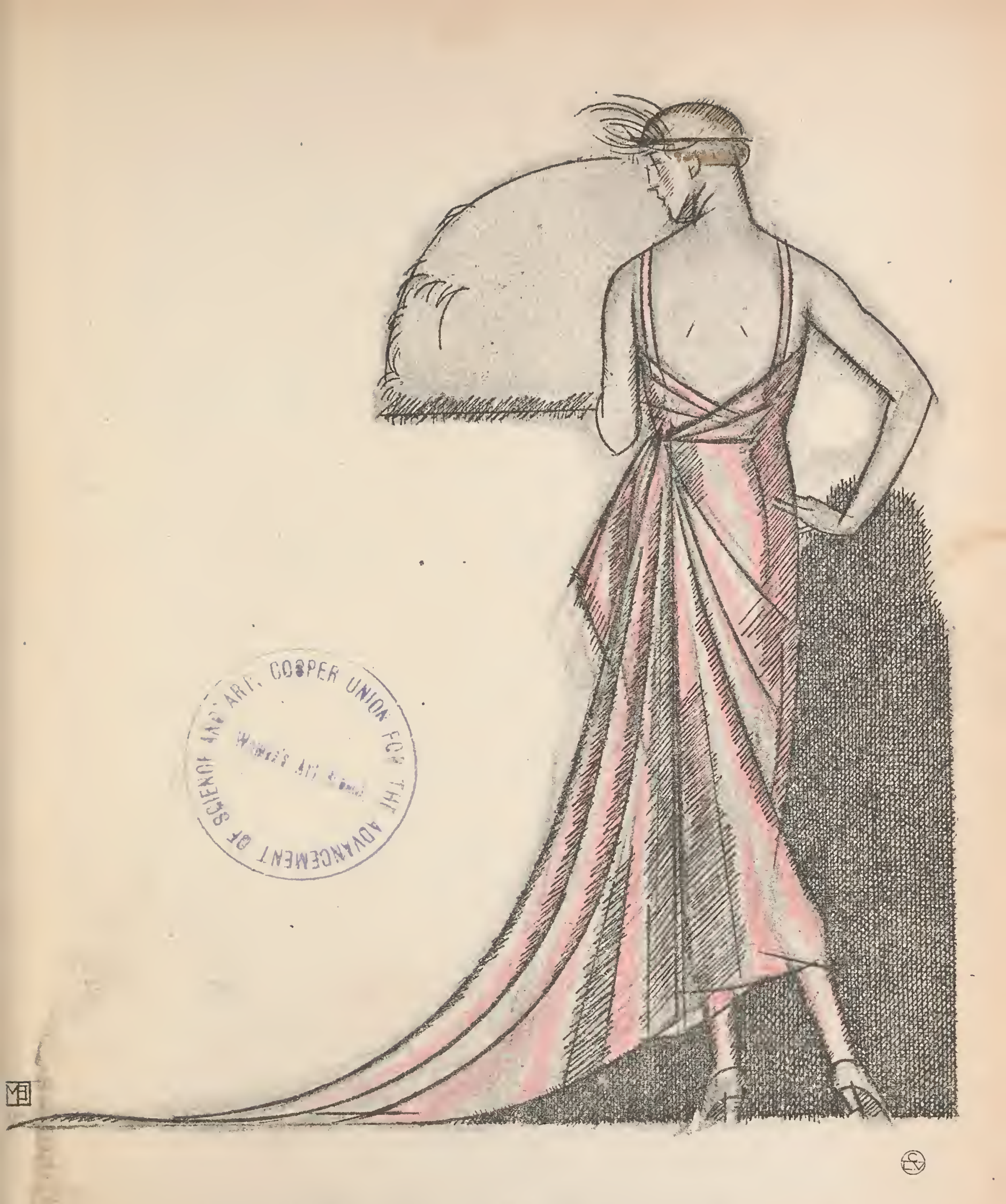
VOYONS CETTE RÉVÉRENCE

Robe d'après-midi et robe d'enfant, de Jeanne Lanvin



LA BELLE JOURNÉE

Robe d'été, de Paul Poiret



UNE ROBE DU SOIR DE WORTH

AMÉNAGEMENT D'UNE

LOGE D'ACTRICE

PAR

Süe & Mare

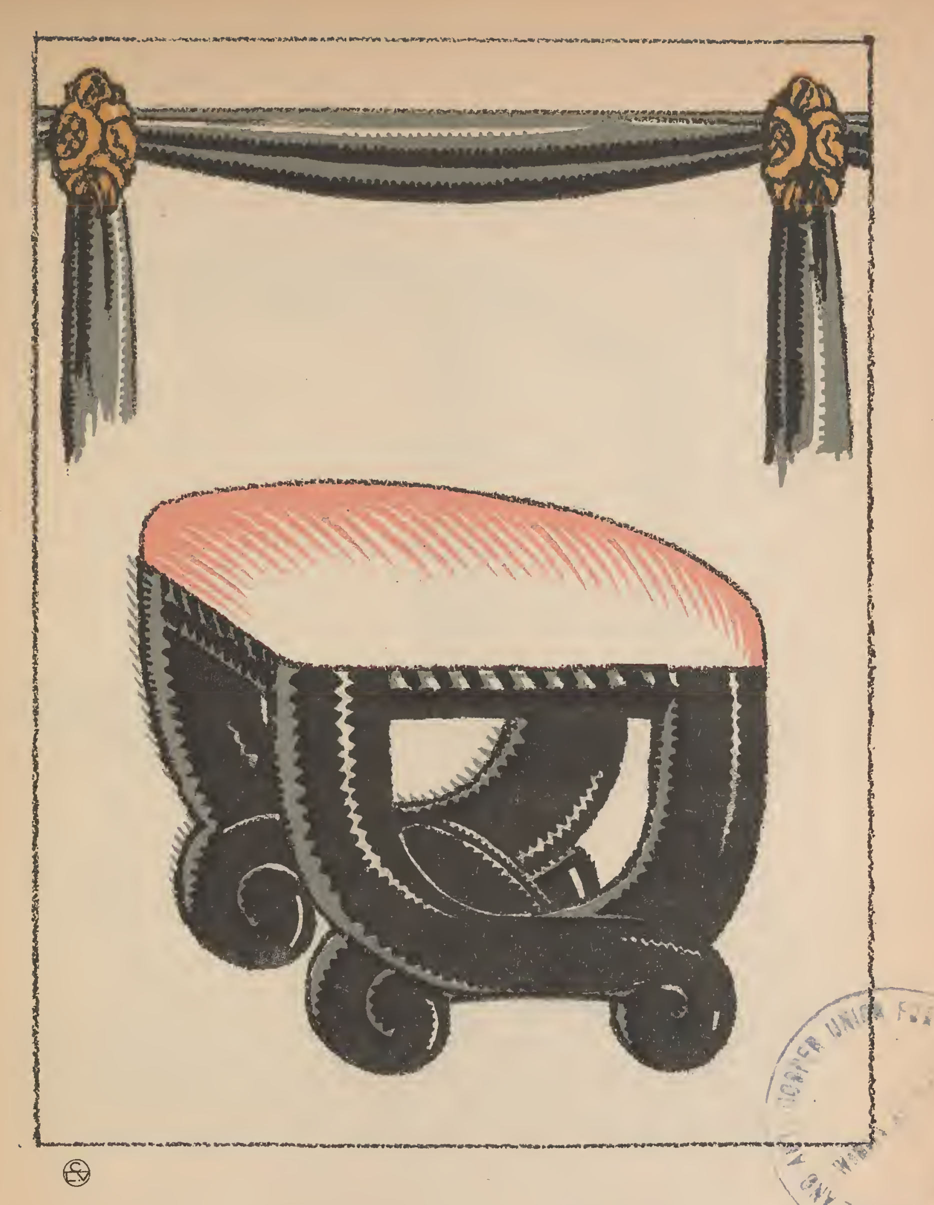


EXÉCUTÉ PAR
LA COMPAGNIE
DES ARTS FRANÇAIS



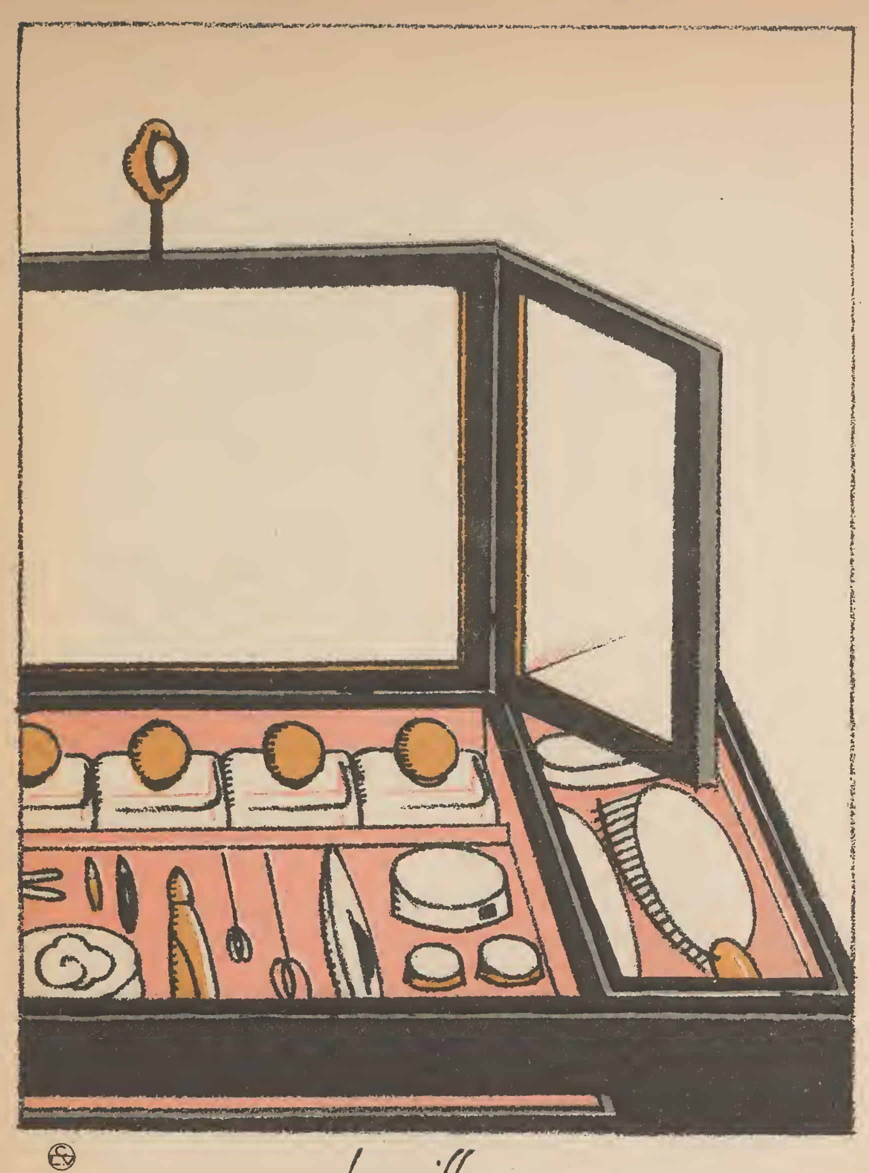
La glace
bronze et émail

N°5 de la Gazette du Bon Ton. — Juin 1920.. Croquis N° 25

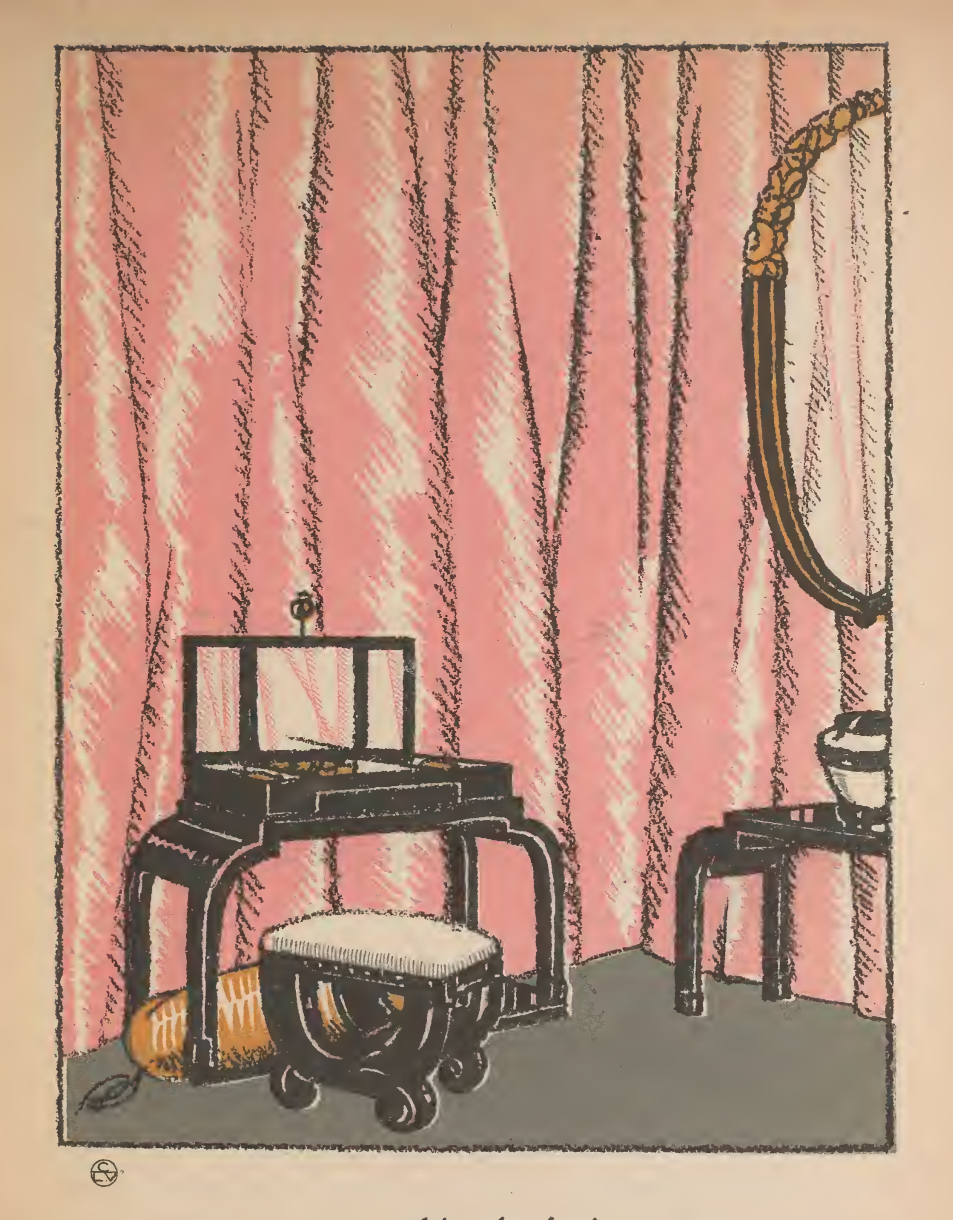


le tabouret et les cache-clous

N° 5 de la Gazette du Bon Ton. Juin 1920. — Croquis N° 26



la coiffeuse
poirier noirci



ensemble de la loge

N° 5 de la Gazette du Bon Ton. Juin 1920. — Croquis N° 28

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 32. — *Un manteau du soir en "pelissa". Les manches sont extrêmement vastes et basses. Une broderie d'or court le long de l'encolure et des manches.*

Pl. 33. — *Cette robe d'après-midi est inspirée des costumes populaires tchéco-slovaques. La jupe est en organdi ; le petit corselet en velours noir. Et des pompons et des broderies en laine rouge ornent le corselet et la robe.*

Pl. 34. — *La jeune fille qui est assise porte une robe en mousseline blanche à fleurs ; son corsage est en taffetas noir, et une bande du même taffetas fait le tour de sa jupe. La robe de la jeune fille qui se tient debout est en foulard blanc à dessins, avec un biais d'organdi blanc au corsage et autour des manches.*

Pl. 35. — *Robe pour les Courses, de Beer. Elle est d'un satin noir, et garnie de dentelle et de tulle brodé de motifs chinois.*

Pl. 36. — *Deux robes d'après-midi par Dœuillet. Celle de gauche, en crêpe georgette bleu marine, est garnie de rubans en ciré noir. Elle s'ouvre un peu, sur les côtés, sur un fond en crêpe georgette rouge pompéien. Celle de droite est en foulard bleu à dessins blancs. Jupe plissée. Chemisette à manches courtes en organdi blanc.*

Pl. 37. — *Une robe d'après-midi en taffetas noir brodé d'arabesques. Le col et les manches sont en linon brodé ; le tricorne est en taffetas noir liseré de rouge. Et une robe d'enfant en organdi blanc avec une ceinture de ruban ; la capeline est d'organdi blanc et est garnie de roses. Ces deux robes sont de Jeanne Lanvin.*

Pl. 38. — *De Paul Poiret, une robe en mousseline imprimée noir et rose ; la collerette et les manches sont en organdi*

Pl. 39. — *Cette robe du soir, de Worth, est un drapé en lamé argent se terminant en une longue queue en pointe. Bretelles en lamé argent. Un motif en perles retient, par devant, les plis de la robe et les drape.*

Croquis de XXV à XXVIII. — *Aménagement d'une loge d'actrice, par* Süe et Mare, *exécuté par la* Cie des Arts français : Croquis XXV. *La glace, en bronze et émail.* — Croquis XXVI. *Le tabouret, en poirier noirci, et les cache-clous de la tenture.* — Croquis XXVII. *La coiffeuse ouverte (poirier noirci ; intérieur gainé en galuchat).* — Croquis XXVIII. *Ensemble de la loge réunissant la coiffeuse, le tabouret, et la glace. La coiffeuse est posée sur une table gigogne en poirier noirci, dans laquelle rentre la tablette supportant, à gauche, un vase, ainsi que le tabouret. La coiffeuse est donc une pièce à part, qui peut s'enlever, se mettre dans une gaine, et former ainsi une trousse indépendante, pour le voyage.*

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*